Digitized by Google

MÉMOIRES
DU COMTE
DE FORBIN.
TOME II.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES
DU COMTE
DE FORBIN,
CHEF D'ESCADRE,
CHEVALIER DE L'ORDRE MILITAIRE
DE SAINT LOUIS.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS GIRARDI,
Imprimeur & Libraire.

M. DCC. XLVIII.

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
DONACIÓN DEL EXCMO.
SR. D. J. F. CAM.
1894
M
Digitized by Google

MÉMOIRES

DU COMTE

DE MONTBRUN,

GENTILHOMME DAUPHINOIS,

SUR LES GUERRES DE LA LIGUE

ET LE RÈGNE DE HENRI IV.

TOME SECOND.

Digitized by Google

MEMOIRES
DU COMTE
DE FORBIN,
CHEF D'ESCADRE,

Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis.

TANDIS que je recommençois à me refaire de tant de fatigues, je reçus de la Cour une lettre, d'autant plus désagréable, que j'avois moins de sujet de l'attendre. Ce n'étoit que reproches auxquels je fus fort sensible, parceque je savois bien que je ne les méritois pas. Le Ministre se plaignoit de ce que le Consul de Genes ayant voulu acheter quatre Turcs d'Alger, je l'en avois empêché. Il ajoutoit, d'une maniere fort aigre, que ce n'étoit point à moi de 1698.

Digitized by Google

1698. me mêler de ce trafic ; que c'étoit-là l'affaire de l'Intendant des Galeres, & non la mienne, & qu'il trouvoit fort mauvais la liberté que je m'étois donnée en cette occaſion.

Il ſe plaignoit encore de ce qu'ayant eu ordre d'aller à Alger prendre M. du SCEAU, Envoyé du Roi, je n'avois point obéi, & j'étois venu au contraire deſarmer mon Vaiſſeau, comme s'il n'avoit été queſtion de rien ; que la diligence avec laquelle j'avois deſarmé, donnoit aſſez à entendre que j'avois été bien-aiſe de m'épargner cette courſe ; que Sa Majeſté étoit ſi offenſée de la conduite que j'avois tenue à ce ſujet, que voulant punir mon peu d'exactitude à exécuter les ordres que j'avois reçus, elle m'ordonnoit d'armer inceſſamment le même Vaiſſeau, avec le même équipage ; ajoutant que ſi j'apportois tant ſoit peu de retardement, ou ſi je faiſois naître la moindre difficulté à remonter le Trident, il en donnoit le commandement à M. le Baron des ADRETS.

Toutes ces plaintes n'avoient pas le moindre fondement. Je répondis au Miniſtre, que je trouvois le Conſul de

Genes bien hardi, d'avoir osé avancer une telle imposture ; que non-seulement je ne l'avois pas traversé dans ses marchés, mais que j'avois toujours ignoré qu'il eût eu la pensée d'acheter des Turcs ; qu'en un mot, je n'avois jamais eu, ni de près, ni de loin, aucun commerce, ni aucune relation avec lui. 1698.

Et pour ne laisser à la Cour aucune difficulté sur ce point, après avoir raconté dans ma lettre la maniere dont je m'étois comporté devant Genes, lorsque j'y avois passé par ordre de M. d'Etrées, j'envoyai en original la lettre que j'avois reçue du Consul, par où il étoit aisé de voir de quoi il avoit été question entre nous. Je finissois cet article en suppliant le Ministre de punir l'imposteur qui avoit osé lui écrire tant de fausſetés.

Quand au second chef, je vis bien que les tracasseries de Bideau pouvoient avoir donné lieu, au moins en partie, aux conjectures du Ministre : cependant rien au monde n'étoit plus faux que sa pensée ; car quoique j'eusse défendu mes droits au sujet du *Sérieux* que j'avois ordre de monter, il m'é-

1698. toit assez indifférent dans le fonds, de monter quelque vaisseau qu'on me donnât.

Sur cet article, je répondis qu'à l'égard de l'ordre auquel il me reprochoit de n'avoir pas obéi, j'osois l'assurer que je n'en avois jamais eu de connoissance ; & pour me mieux justifier, je lui mandai les extraits de tous les ordres que j'avois reçus de la Cour & de M. d'Etrées, dans lesquels il n'étoit fait mention en aucune sorte d'aller à Alger.

Enfin, sur ma diligence à desarmer, je lui écrivis que je n'en avois usé ainsi, que pour épargner de la dépense au Roi, & que tous les desarmemens que j'avois faits dans ma vie, n'avoient jamais duré plus de trois jours, comme Monsieur de VAUVRAY, Intendant, & le VASSEUR, Ordonnateur, pourroient lui témoigner

Quoique ma lettre ne produisît pas tout l'effet que j'en attendois, elle me disculpa en partie des accusations qui avoient été formées contre moi ; j'en reçus une réponse du Ministre, par laquelle il me disoit, qu'ayant découvert mon innocence au sujet du Consul de Genes, il lui avoit fait une sorte

réprimande, & lui avoit reproché vivement son imposture. 1698.

Mais après avoir loué mon zele pour le service du Roi, & ma diligence dans les desarmemens, il ajoutoit qu'il me trouvoit trop hardi d'oser nier l'ordre que j'avois reçu d'aller à Alger pour y prendre M. du Sceau qui m'y attendoit depuis long-tems. Et pour me mettre hors de réplique sur ce point, il joignit à la lettre qu'il m'envoyoit un extrait de l'ordre qui avoit été expedié dans le Bureau de la Marine.

Fâché de ce que le Ministre paroissoit encore douter de ma sincérité, je lui récrivis qu'il n'étoit sorte de punition dont je ne fusse digne, si après avoir reçu l'ordre dont il s'agissoit, & après avoir refusé de l'exécuter, j'avois encore l'effronterie d'assurer que je ne l'avois point reçu : mais que je le priois de remarquer que cet ordre avoit été expédié pendant le siege de Barcelonne; que ce siege ayant tiré en longueur, & que celui, à qui les expéditions de la Cour étoient adressées, ayant besoin de tout son monde, il pouvoit fort bien être arrivé, que par oubli ou autrement, il ne m'eût parlé de rien;

1698. que quant à moi, je le priois d'être persuadé que je n'avois jamais eû la moindre connoissance de ses intentions sur ce sujet.

En réponse de ma lettre, je reçus du Ministre la lettre suivante.

» J'ai ôté de mon esprit, MONSIEUR, » toutes les inexécutions dont je vous » avois cru coupable. Le Roi est fort » content de vos services; partez pour » Alger, allez prendre le sieur du Sceau, » qui vous y attend. Vous ferez, de la » part du Roi, au nouveau Roi d'Al- » ger un compliment sur son élection, » tel que Monsieur du Sceau vous le dic- » tera «.

Peu après avoir reçu cette lettre, je fis voile pour Alger, où je fus reçu en qualité d'Ambassadeur extraordinaire. Je complimentai le Roi. Ce Prince, qui sans talens, de simple Maréchal ferrant qu'il étoit, avoit été élevé par le pur caprice d'une populace grossiere & ignorante, à la dignité de Souverain, étoit lui-même le plus grossier de tous les hommes. Toute la réponse qu'il me fit, se réduisit à ce peu de mots: *Soyez*

Digitized by Google

le bien venu, & le très bien venu. 1698.

De l'Audience du Roi, je fus conduit au Divan, où je trouvai l'AGA *des Janiſſaires*, & les autres BACHAS aſſemblés. Ce Miniſtre plus puiſſant que le Roi, qu'il détrône, & à qui il fait couper la tête quand il lui plaît, répondit fort bien en langue Turque au compliment que je lui avois fait ; c'étoit un Renégat François. Pendant la converſation, où nous parlâmes toujours bon François, on me préſenta du caffé, on en ſervit à l'Aga, & au reſte de l'aſſemblée ; en un mot, j'y reçus toutes les civilités poſſibles du Miniſtre, qui me parut autant délié, que le Roi m'avoit paru ſtupide & groſſier. Au ſortir du Divan j'allai dîner chez M. du Sceau, où je reçus les préſens du Roi d'Alger, qui conſiſtoient en douze poules & deux agneaux. Après le repas, je me rembarquai, & deux jours après, Monſieur du Sceau s'étant rendu à bord, nous fimes route pour Toulon, d'où après avoir deſarmé, je me retirai chez moi, pour y jouir de la paix, comme tout le reſte du Royaume.

Après un ſéjour de quelques mois, le défaut d'emploi me laiſſa le maître

1699. de mes actions, je pris la poſte pour Paris, où je ſouhaitois d'aller faire ma cour. En arrivant à Verſailles, comme j'étois extrêmement fatigué, je voulus boire de l'eau tiede pour me deſalterer. Le Chevalier de la RONGERE qui étoit avec moi, en but auſſi par compagnie. Je ne ſais ſi cette eau étoit gâtée; il falloit bien que la choſe fut ainſi, puiſque trois heures après nous fumes pris, le Chevalier & moi, d'une fievre très violente, accompagnée de ſymptomes fort fâcheux.

Le Cardinal de Janſon me voyant dans cet état, fit atteler ſon caroſſe, & me conduiſit lui-même à Paris. Le premier ordre qu'il donna en arrivant, fut d'appeller ſon Medecin, qui ſelon la coutume & le ſtile ordinaire de la Faculté, débuta par m'ordonner la ſaignée; je n'étois pas autrement diſpoſé à lui obéir. Le Cardinal s'approcha de mon lit, & voulut me faire entendre raiſon; mais je ſuppliai cette Eminence de me laiſſer en liberté, l'aſſurant que ſans avoir recours à ce remede, auquel je n'avois nulle confiance, je ſerois guéri dès le lendemain.

Le Cardinal, qui me trouva inflexi-

ble ſur cet article, ſortit, & emmena le Medecin, qui dit en ſe retirant que les gens de mer étoient un peu extraordinaires, & qu'ils avoient des volontés : mais qu'on ſeroit bientôt obligé d'envoyer chez lui une ſeconde fois ; que bien loin de guérir, je tomberois en frénéſie, ma fievre étant trop violente, pour n'entraîner pas quelque choſe de plus fâcheux. 1699.

Quand je fus ſeul dans ma chambre, j'envoyai chercher de l'eau de la Seine au-deſſus & au-deſſous de Paris. Celle du deſſus de Paris devoit me ſervir pour boire, & celle du deſſous pour prendre des lavemens. J'avalai quantité de cette eau qu'on avoit eu ſoin de faire tiédir, & je me fis donner lavement ſur lavement, ſi bien qu'en moins de dix heures la fievre ceſſa entierement.

Le lendemain, je fus chez le Cardinal, où je trouvai le Medecin qui m'avoit viſité la veille ; ſurpris de me trouver debout, & ſans fievre, il me demanda quel remede j'avois fait pour guérir ſi-tôt. *Il ne m'a fallu que de l'eau*, lui répondis-je ; je lui expliquai enſuite la maniere dont je m'en étois ſervi. Il avoua ingénument que ce re-

1699. mede devoit être bon, puiſque les ſuites en étoient ſi heureuſes ; & enſuite badinant en homme d'eſprit, il me pria de ne donner ma recette à perſonne, pour ne pas réduire la Faculté à mourir de faim.

Le Chevalier de la Rongere à qui l'eau avoit donné la fievre tout comme à moi, voulut prendre une route différente de la mienne, & ſe mit bonnement entre les mains des Medecins, qui après avoir bien raiſonné ſur ſon mal, le ſaignerent, le purgerent, & le tuerent.

Quelque tems après cette maladie, le Roi fit dans la Marine une promotion de Chevaliers de Saint Louis. Je fus du nombre de ceux qui eurent part aux graces. Sa Majeſté voulut me diſtinguer honorablement, & me tirer de la foule en me recevant tout ſeul, dans ſa chambre, avec les cérémonies accoutumées.

1700. *Innocent XII.* Sur ces entrefaites, le Pape vint à mourir, & les Cardinaux ſe préparerent pour aller à *Rome*. Le Cardinal de Janſon avoit le ſecret de la Cour. Le Roi, qui vouloit donner à cette Eminence tous les agrémens poſſibles, avoit

ordonné au Miniſtre de la Marine de ne donner le commandement des Galeres qui devoient porter les Cardinaux, qu'aux parens du Cardinal de Janſon. Le Miniſtre m'envoya appeller pour avoir leur nom, & m'ordonna de me rendre inceſſamment à Toulon, pour armer deux Bâtimens de charge, qui devoient tranſporter à *Civita vecchia* les équipages de leurs Eminences. 1700.

Je ne pus partir de Paris que quelques jours après le départ des Cardinaux de Janſon & de COUALIN. En arrivant à Lyon, j'y trouvai bon nombre d'Abbés de la Cour, entr'autres l'Abbé de LAMOIGNON, fils du Préſident, & l'Abbé MANSARD. Tous ces Meſſieurs alloient à Rome à la ſuite des Cardinaux, & devoient s'embarquer ſur les Galeres.

Nous partîmes de Lyon tous enſemble, ſur deux batteaux, l'un deſquels étoit deſtiné pour les domeſtiques, & pour les hardes, l'autre étoit pour les maîtres. Pour moi, je voulus embarquer ma malle avec moi, & je ne voulus pas non plus que mon valet me quittât. En entrant dans la barque je me chargeai de faire la fonction de

Digitized by Google

1700. Pilote. Quand nous fûmes à *Avignon*, deux Gardes de la Douane vinrent visiter les hardes. Nos Messieurs, choqués du compliment, & le prenant sur un ton d'autorité qui ne convenoit pas, maltraiterent les Gardes en paroles, & les menacerent de les faire jetter dans l'eau; ceux-ci, sans s'embarrasser de tous ces discours, commanderent au Patron de passer de l'autre côté de la riviere, où étoit le Bureau, & où le tout pouvoit être visité à loisir.

Comme je vis que le meilleur parti étoit de faire honnêteté à ces Messieurs, je leur présentai mes clefs, les priant de m'expédier le plutôt qu'il se pourroit, & de me permettre de continuer ma route. Cette civilité leur fit plaisir, & sans vouloir regarder rien de ce qui m'appartenoit, ils me dirent qu'ils n'en demandoient pas davantage, & que j'étois le maître de faire emporter mes malles quand je le jugerois à propos.

Sur cela je mis pied à terre, où ayant trouvé une voiture prête, je continuai ma route pour Marseille, non sans m'être quelque peu moqué auparavant de mes compagnons de voyage, à qui leur fierté hors de propos avoit si mal

Digitized by Google

réussi ; car étant à Marseille, j'appris qu'ils avoient eu beaucoup de peine à ravoir leurs hardes, & qu'elles auroient été plus d'un mois dans le bureau, sans les mouvemens que le Marquis de VELLERON, neveu du Cardinal de Janson, se donna pour les faire relâcher. 1700.

Le jour que j'arrivai à Marseille, Monsieur ARNOUX, Intendant des Galeres, donnoit un magnifique repas aux Cardinaux de Janson & de Coualin ; ma sœur, & quelques autres Dames y étoient invitées. Un Religieux Espagnol nommé à l'Archevêché de *Cagliari*, fort connu du Cardinal de Janson, qu'il avoit vû autrefois à Rome, & à qui il étoit allé rendre visite dès le matin, devoit être aussi de ce repas. Le Cardinal qui l'y avoit invité, avoit prié ma sœur de se mettre à côté de ce Prélat, & d'en prendre soin. Elle y travailla si bien, que l'ayant placé entr'elle & une autre Dame, à force de lui porter des santés, & de lui donner des goguettes, ce bon Archevêque, peu accoutumé aux manieres & au vin de France, s'enivra.

Le Cardinal, qui s'apperçut de l'état

1700. où elles avoient mis ce bonhomme, ſuoit à groſſes goutes, lorſque j'entrai heureuſement dans la ſalle pour le tirer d'embarras. » Mon cher couſin, me dit-» il tout bas, ces coquines de fem-» mes ſont cauſe de ce que vous voyez : » mais je vous en prie, ayez ſoin de ce » pauvre Archevêque, & ne l'abandon-» nez point «.

Le repas étoit fort avancé, l'Archevêque ſe retira de table ; je le conduiſis hors de la ſalle, où l'ayant fait mettre dans une chaiſe à porteur, je ne le quittai point que je ne l'euſſe ramené dans ſon auberge. Ce pauvre homme, qui étoit encore en état de connoître les petits ſervices que je lui rendois, m'en témoigna toute la reconnoiſſance poſſible.

Le lendemain en prenant congé de lui : » MONSEIGNEUR, lui dis-je, » je ſuis homme de mer, à qui les » voyages coutent peu ; vous pouvez » compter que j'aurai un jour l'honneur » de vous aller faire la révérence dans » votre Palais «. Il me proteſta que je ne ſaurois lui faire plus de plaiſir, & que ſi ce bonheur lui arrivoit, j'aurois lieu d'être content des amitiés

que je recevrois de lui. Après avoir pris congé des Cardinaux, je me rendis à Toulon, où je fis armer les deux Bâtimens destinés à porter les équipages. Ils mirent peu de jours après à la voile, & firent route selon leur destination. 1700.

A peu près dans ce tems-là, le Roi fit armer à Toulon trois Vaisseaux pour aller à *Cadix*, joindre le Marquis de RELINGUE, qui avoit armé à Brest six Navires. Cet Escadre, composée de neuf Vaisseaux de Guerre, avoit ordre de soutenir le commerce contre les Corsaires Algériens. Je fus nommé pour monter le *Téméraire*. Le Marquis de VILLARS, frere du Maréchal de VILLARS, commandoit l'Escadre. Nous fimes route pour Cadix.

En chemin faisant je chassai, par le travers de Malaga, cinq Corsaires Algériens que je fis venir à l'obéissance recevoir les ordres. On leur demanda de quel droit ils portoient le pavillon blanc, attendu que par les Traités, il leur est spécialement défendu de s'en servir; ils s'excuserent, en disant que leur pavillon blanc étoit le pavillon de Portugal, & non celui de France. Sur

1700. cette excuſe qui n'étoit qu'un pur menſonge, mais dont on voulut bien ſe payer, il leur fut permis de ſe retirer.

Ils étoient environ à une lieue de nous, lorſqu'un de leurs Eſclaves, qui étoit Chrétien, ſe jetta en mer, & ſe mit à nager vers mon bord. La mer étoit fort calme; il nagea quelque tems, ſans qu'on ſongeât à lui, mais le Corſaire qui l'apperçut peu après, mit ſa chaloupe en mer pour le venir prendre. Tout cela ne fut pourtant pas ſi-tôt fait. Comme l'Eſclave comprit qu'on avoit pris garde à ſa fuite, il ſe mit à crier de toute ſa force, en me demandant du ſecours. Je lui envoyai mon canot, qui arrivant avant la chaloupe, prit l'Eſclave, & le conduiſit à bord.

La chaloupe vint auſſi-tôt le réclamer; j'eus beau lui dire mille bonnes raiſons, pour lui faire comprendre que je ne devois pas rendre cet homme, il ne me fut jamais poſſible de les lui faire goûter; elle perſiſtoit toujours à redemander ſon Eſclave. Laſſé de tant d'importunités, je lui fis crier de ſe retirer, ſans quoi j'allois lui faire tirer deſſus. Cette menace l'effraya, & ſans ſe le faire dire davantage, elle regagna ſon bord.

A

A peine fut-elle arrivée, que le Corſaire alluma un feu à fleur d'eau, je demandai à l'Eſclave ce que ce pouvoit être : il m'aſſura que c'étoit le ſignal dont ils étoient convenus entre eux, & qu'ils avoient coutume de faire, quand ils avoient quelque choſe d'importance à ſe communiquer. Cet avis me fit tenir ſur mes gardes ; une partie de l'équipage paſſa la nuit ſous les armes : mais perſonne ne parut. Peu après nous arrivâmes à Cadix, où nous joignîmes Monſieur de Relingue, qui m'ordonna d'aller du côté de Gibraltar & de Malaga, croiſer ſur les Corſaires *Salins*, Mahométans du Royaume de *Maroc*. 1700.

Mes inſtructions portoient de ne prendre que ſur eux, & il m'étoit particulierement ordonné de faire toutes les civilités imaginables aux Eſpagnols. Ma miſſion ne produiſit autre fruit, que d'empêcher les ennemis de paroître ; je n'apperçus pas un ſeul de leurs bâtimens pendant tout le tems que je fus ſur ma croiſiere.

Tout ce qui me reſtoit à faire pour remplir mes inſtructions, c'étoit de faire civilité aux Eſpagnols : je n'y man-

1700. quai pas, je donnai à manger tous les jours dans mon bord à tous ceux qui me paroiſſoient être de quelque diſtinction. Il ne m'en coûtoit pas beaucoup, quoique je les traitaſſe avec ſplendeur en gras & en maigre. Mes chaſſeurs me tuoient du gibier plus que je n'en pouvois conſumer, & pour le poiſſon, il y eſt ſi abondant qu'on l'a preſque pour rien.

Tandis que j'étois ſur les côtes de Malaga, le Gouverneur d'un Fort nommé *Mataſſar* que les Eſpagnols ont en *Afrique*, me fit prier de le recevoir dans mon bord, & de le paſſer dans ſon Gouvernement, lui & ſa famille. Je lui accordai fort volontiers ce qu'il demandoit. C'étoit un homme avancé en âge, il s'embarqua avec ſa femme & huit autres femmes, ou de ſa ſuite, ou femmes de quelques Officiers ſubalternes, qui alloient joindre leurs maris. Je leur fis, ſelon les ordres que j'en avois, toutes les civilités poſſibles, & en particulier à la femme du Gouverneur, à qui je cédai ma chambre.

Cette bonne Dame me ſut ſi bon gré de ma politeſſe, qu'en reconnoiſſance elle me fit offrir plus qu'elle ne me de-

Digitized by Google

voit : mais outre qu'elle étoit laide, & fort maigre, lui ſachant à la jambe certaine incommodité aſſez commune à ceux de ſa Nation, je la remerciai, en colorant mon refus ſous le prétexte ſpécieux de ne vouloir pas violer l'hoſpitalité, ni faire tort à mon hôte qui paroiſſoit honnête homme. 1700.

Il étoit tel en effet. Avant que d'aller à terre, il voulut faire des gratifications conſidérables à mes domeſtiques, ce que je ne voulus jamais permettre. La généroſité de ce refus, qui n'eſt pas fort en uſage en Eſpagne, le charma. Il me fit mille remercimens accompagnés de grandes démonſtrations d'amitié, qui me parurent aſſez ſinceres. Je ſuis perſuadé qu'il m'auroit ſu encore bien plus de gré, s'il avoit été informé de la maniere dont je m'étois comporté avec ſa femme.

En revenant ſur ma croiſiere, j'eus ordre de retourner à Cadix, pour y joindre M. de Relingue, qui vouloit fortifier ſon Eſcadre, & ſe mettre en état de ſe défendre, s'il en étoit beſoin, contre l'Amiral d'Eſpagne, qui devoit arriver de *Biſcaye*.

Il y avoit à craindre que ce Vaiſſeau

1700. qui ne salue jamais personne en entrant dans ce port, ne voulût exiger de nous le salut, comme il a coutume de l'exiger des autres Nations. Monsieur de Relingue qui étoit résolu de ne se relâcher en rien sur cet article, & de ne point saluer, si on ne lui promettoit auparavant de lui rendre le salut, fut bien-aise de m'avoir auprès de lui, supposé qu'il fallût combattre : mais il n'en fut pas question, l'Amiral entra dans le *Pontal*, & il fut salué à l'ordinaire de toutes les autres Nations : pour nous, nous ne saluâmes pas, & l'on ne fit aucune difficulté sur ce point.

Les choses s'étant passées ainsi à l'amiable, je revins sur ma croisiere. Ce ne fut pas pour long-tems. La saison étoit déja fort avancée; ainsi je rejoignis l'Escadre, & nous fimes route pour Toulon où l'on desarma. En arrivant, nous apprîmes tout à la fois, & l'avenement du Duc d'ANJOU à la Couronne d'Espagne, & la guerre avec l'Empereur, à l'occasion de laquelle, les Vaisseaux du Roi commençoient à embarquer des troupes, qui devoient être transportées dans le Milanez.

Tandis que ce transport se conti-

nuoit, je demeurai à Toulon, ſans emploi : cette inaction fut la ſource de la malheureuſe affaire dont je vais parler. Comme elle n'a été pour moi qu'une longue ſuite de déplaiſirs, j'aurois ſouhaité de tout mon cœur de n'en rien dire, pour m'épargner le chagrin de repaſſer ſur des choſes que je ne ſaurois trop oublier. 1700.

Mais le moyen de taire une avanture qui a fait tant de bruit dans la Province ? Et comment s'y prendre pour faire agréer au Public ce ſilence, dans un Ouvrage ſurtout, où je lui rends compte de mes moindres actions ? Ne pouvant donc éviter de faire entrer dans ces Mémoires une avanture ſi connue, j'en parlerai le plus brievement que je pourrai ; & ſi j'ai le déſagrément de rappeller une hiſtoire qui ne m'a donné que du chagrin, je me dédommagerai en quelque ſorte de ce que ce ſouvenir peut avoir de fâcheux, en apprenant au public, & l'injuſtice de ceux qui me pourſuivoient, & la protection conſtante que je trouvai auprès de mes Juges.

L'oiſiveté où je vivois à Toulon, ainſi que je viens de dire, m'avoit donné

1700. occaſion de voir quelquefois une Demoiſelle, connue par bien des galanteries, qui à la vérité ne la deshonoroient pas encore à un certain point, mais qui ſans lui faire tort, ſuffiſoient pour la faire regarder comme n'étant pas incapable d'une foibleſſe. Je ne fus pas long-tems, ſans m'appercevoir qu'elle étoit en effet très foible. Je ne veux point chercher ici à excuſer ma conduite, ni diſſimuler le tort que je puis avoir. Je reconnois de bonne foi que c'étoit à moi à être plus ſage qu'elle, ſurtout après avoir vérifié bien clairement, que je n'étois pas le ſeul qu'elle honoroit de ſes bonnes graces.

Toutefois je ne pris pas ce parti, & comme je n'avois que peu ou point de paſſion, ne me piquant pas de délicateſſe ſur ce dernier point, notre commerce continua encore pendant quelques mois, ſans qu'il m'en coûtât autre choſe que mon argent. Ce n'étoit pourtant pas là à beaucoup près, tout ce que la Demoiſelle ſe propoſoit. J'appris qu'elle portoit ſes vues plus loin, & que mettant à plus haut prix les faveurs que j'en recevois, elle étoit réſolue de m'accuſer en crime de Rapt.

Digitized by Google

Cette nouvelle me déconcerta ; & quoique tout notre petit commerce fût assez secret, & qu'on n'eût à produire contre moi, ni lettres, ni promesses, car je n'en avois jamais fait, ni par écrit, ni autrement, je ne laissai pourtant pas de craindre un éclat dont les suites ne pouvoient m'être que très fâcheuses. 1700.

Pour les prévenir, je n'oubliai rien de tout ce que je crus capable de détourner un dessein dont la seule menace m'inquiétoit déja si fort. Je parlai à la mere & à la fille ; je représentai à celle-ci le tort qu'elle se feroit dans le monde, le décri où elle alloit tomber, la honte & tous les chagrins qu'elle en recevroit, & le tout à pure perte, puisque j'étois bien résolu de ne l'épouser jamais, quoi qu'il pût en arriver.

Toutes mes raisons ne firent aucune impression sur son esprit. Pour ne laisser rien en arriere, voyant que mes premieres démarches avoient été sans effet, je résolus de m'ouvrir à Monsieur l'Evesque de ***. Je comptois que sa médiation pourroit m'être utile, & je me flattois que ce Prélat s'intéresseroit pour moi, d'autant plus volontiers

1700. que j'avois toujours reçu de lui toute ſorte de civilités, & qu'il avoit paru même quelquefois prendre aſſez de part à ce qui me regardoit.

Je le trouvai en effet très diſpoſé à me faire plaiſir. » Je n'ai, me dit-il, » aucune attenance, ni avec la mere, » ni avec la fille : mais faites enſorte » qu'elles ſe rendent chez moi, & je » vous promets de faire tout ce qui ſera » en mon pouvoir pour leur faire chan- » ger de réſolution «. Au ſortir de l'Evêché, je me rendis chez Madame PALLAS, femme du Capitaine dont j'ai ſi ſouvent parlé : je lui confiai tout mon ſecret, & je la priai d'aller chez Mademoiſelle de ***, & de tâcher d'amener adroitement à l'Evêché la mere & la fille.

Comme Madame Pallas avoit quelque relation dans cette famille, il lui fut aiſé de les perſuader. Elles ſe rendirent donc toutes trois chez l'Evêque : mais ne pouvant convenir de pluſieurs faits, on fut obligé de m'envoyer chercher. Il ſe paſſa dans cette occaſion une ſcene des plus fâcheuſes pour la Demoiſelle. Je ne pus me diſpenſer de divulguer bien des choſes capables

pables de la faire rougir, & qui la réduisirent vingt fois au point de ne savoir que répondre. 1700.

L'Evêque qui vit la mere & la fille dans l'embarras, les prit en particulier, & les fit passer dans une chambre voisine. Ils y eurent ensemble une longue conversation dont j'ai toujours ignoré le détail, & après laquelle il vint me dire qu'il voyoit fort bien que ces femmes avoient pris leur derniere résolution; qu'il n'y avoit pas d'apparence de les faire changer; qu'il y avoit fait de son mieux, sans pouvoir rien obtenir, & que pour moi, il ne croyoit pas que j'eusse d'autre parti à prendre que d'aller incessamment à Aix pour y conférer avec mes amis, tandis qu'il tâcheroit de trouver quelque prétexte de suspendre toutes choses au moins encore pour quelques jours, afin de me donner le temps de prévenir le coup, supposé qu'il fût encore possible de l'éviter.

Je me rendis donc à Aix, j'y vis tous ceux que je crus pouvoir m'être de quelque utilité, & j'en rapportai des Lettres de recommandation pour le Juge de Toulon. A mon retour j'allai

1700. tout empreſſé chez l'Evêque pour l'informer du ſuccès de mon voyage. Je trouvai les choſes dans une ſituation bien différente de celle où je les avois laiſſées. Ce Prélat étoit tout-à fait changé à mon égard. Il me reçut avec un froid glacer. Je ne ſais ce qui s'étoit paſſé pendant mon abſence, mais il me devint dans la ſuite auſſi contraire qu'il avoit paru m'être favorable dans les commencemens.

Enfin la Demoiſelle porta ſa plainte. Par malheur pour elle, elle ne parla pas avec aſſez de circonſpection, & ſon trop de vivacité lui fit dire bien des choſes qu'elle auroit dû taire, ſi elle avoit connu ſes véritables intérêts. Cependant comme il ne lui ſuffiſoit pas d'avoir donné plainte contre moi, & qu'il lui falloit encore juſtifier ce qu'elle avoit expoſé, elle ne ſe trouva pas peu embarraſſée : car elle n'avoit des preuves d'aucune eſpece.

J'ai déja remarqué que notre commerce avoit été aſſez ſecret, & que je n'avois jamais fait de promeſſes ni verbalement, ni par écrit. La Demoiſelle s'étoit à la vérité déclarée enceinte ; mais ce fait étoit encore fort incertain,

Digitized by Google

& les Chirurgiens n'en convenoient pas. 1700.
Dans cette situation, ne sachant de quel côté se tourner, elle s'avisa d'un moyen qui m'intrigua d'abord assez, mais dont je tirai parti dans la suite en le faisant tourner à mon avantage. Pour entendre ce point il faut rappeller un fait dont j'ai oublié de parler d'abord.

Dès que j'avois su le projet d'accusation formé contre moi, je m'étois adressé au Moine qui avoit été autrefois Confesseur de la Demoiselle. Je m'étois imaginé d'abord mal-à-propos que ce bon Pere pourroit avoir retenu quelque reste d'autorité auprès d'elle, & qu'elle déféreroit à ses avis ; mais il y avoit déja long-temps qu'il n'étoit plus question de Confesseur. Il eut beau parler, tous ses discours ne purent rien ; & tout ce que je gagnai à cette fausse démarche, ce fut de donner à ma partie des armes contre moi : car dans la nécessité où elle étoit de fournir des preuves, faisant attention que ce Moine, & Madame Pallas, tous deux informés de l'affaire, pouvoient lui donner tout ce qu'elle souhaitoit, elle entreprit de les engager à déposer en sa faveur.

1700. Comme ils étoient tous deux liés par un inviolable secret qu'ils m'avoient promis, car je ne leur avois parlé qu'avec précaution, ils rejetterent bien loin les premieres propositions qu'on leur fit. Alors ma partie, sans s'écarter de son but, voyant qu'elle ne viendroit jamais à bout de son dessein, si elle n'employoit la force ouverte, fit tant auprès de l'Evêque qui la favorisoit en tout, qu'elle obligea ce Prélat à publier un Monitoire dans toutes les formes, pour contraindre tous ceux qui auroient quelque connoissance de cette affaire à venir déclarer ce qu'ils en savoient.

Sur cet incident Madame Pallas, après avoir pris son conseil, crut ne devoir pas s'embarrasser de ces censures dont elle ne se croyoit point liée. Il n'en fut pas ainsi du Religieux, qu'il ne fut jamais possible de retenir, & qui déférant aveuglément aux volontés du Prélat, n'eut pas honte de rendre public ce qui ne lui avoit été confié que sous le secret de la Confession.

Cette conduite donna lieu à bien des discours qui furent tenus sur son compte, & que je ne veux point appuyer

ici, persuadé que je suis, qu'il n'y avoit que de la calomnie dans tout ce qu'on publia sur ce sujet. Mais sans vouloir flétrir la mémoire de ce bon Pere que je n'attaque point, je dirai que ses confreres, indignés de sa démarche, lui en firent une affaire si sérieuse qu'il en tomba malade de déplaisir, & mourut trois jours après m'avoir été confronté. 1700.

Pour tirer quelque parti du Monitoire qui avoit été publié, je m'adressai à un bon nombre de mes amis, que je savois être instruits de bien des choses qui ne faisoient pas trop d'honneur à la Demoiselle, & je les priai d'aller dire ce qu'ils en savoient. Je les trouvai très disposés à faire ce que je souhaitois. Ils furent se présenter au GRAND VICAIRE, mais il refusa opiniâtrement de les entendre, sous prétexte que le Monitoire qui n'avoit été publié que contre moi, ne devoit point tourner à mon avantage.

Outré d'une partialité si marquée, & qui m'étoit si nuisible, je fus le trouver avec des témoins; & lui ayant déclaré que s'il persistoit dans ses refus, je le prenois lui-même à partie,

1700. il fut si intimidé de mes menaces qu'il reçut toutes les dépositions qu'on voulut lui faire.

Nous en étions-là, & je continuois à me défendre, lorsqu'une nouvelle affaire plus fâcheuse que la premiere, surtout par le mauvais tour qu'on lui donna, vint me mettre dans l'état le plus terrible, où je me sois trouvé de ma vie. Voici dans la vérité comment le tout se passa.

Un soir à l'entrée de la nuit, comme je sortois de chez moi, pour aller chez un Procureur à qui j'avois à parler de mon affaire, le Chevalier de GINEST, Capitaine de Frégate, mon ancien ami, vint me trouver pour me représenter le tort que j'avois de m'exposer avec quelque sorte de témérité, en sortant comme je faisois, seul, dans la nuit & presque sans armes, dans un tems où j'avois une affaire fâcheuse sur les bras. Il me dit que cette conduite que je tenois, & dont il s'étoit apperçu dès le commencement de mon affaire, lui avoit toujours fait de la peine, & l'engageoit à m'apporter une paire de pistolets, qu'il tira en effet de sa poche, & qu'il me présenta, en me priant de les porter.

Digitized by Google

Il poursuivit en disant, que je devois faire attention que la personne dont il s'agissoit avoit trois freres dans Toulon, l'un desquels étoit Officier, & les deux autres Gardes Marine; qu'ils avoient tous trois des camarades; que dans le désespoir où ma résistance les réduisoit, on devoit se défier de tout; que quoiqu'ils eussent été jusques alors braves Gens, il étoit à craindre que le desir d'avoir satisfaction ne les obligeât à m'attaquer avec avantage; enfin comme s'il eût été Prophête, » croyez-moi, me dit-il, ne » faites pas difficulté de prendre ces Ar» mes: que sait-on? Peut-être en au» rez-vous à faire plutôt que vous ne » croyez. » 1700.

Je n'avois jamais porté de pistolets. Cependant le Chevalier me pressa si fort que je me laissai persuader. Je fus bien heureux d'avoir déféré à ses avis; non qu'il y eut à craindre du côté des Parens de la Demoiselle, qui étoient pleins d'honneur, & incapables d'une mauvaise action: car quoique le Chevalier de Gineſt eût paru s'expliquer à moi d'une maniere moins avantageuse, à leur égard, on ne doit regarder tout

1700. ce qu'il me dit, que comme l'effet d'une bonne amitié qui s'allarme facilement, & qui dans de certaines circonſtances, ſe fait quelquefois des peines, qui n'ont pas le moindre fondement. Mais mon bonheur fut, en ce qu'un des piſtolets qu'il me donna, & que je mis dans ma poche me ſervit, comme on va voir, à me tirer, un moment après, d'un de ces dangers où l'on ſe trouve quelquefois engagé ſans qu'il ſoit poſſible à la prudence humaine de les prévenir.

Après que le Chevalier m'eut quitté, je ſortis pour me rendre où j'avois deſſein d'aller. Je trouvai que mon Procureur étoit lui-même ſorti pour aller à la promenade ; nous étions en Eté, & il faiſoit grand chaud. Sur ce que ſes Gens me dirent qu'il ſeroit bientôt de retour, je m'aſſis, en l'attendant dans la rue, ſur un banc de pierre qui étoit à côté de la porte.

Un moment après, deux ânes qu'un petit garçon conduiſoit à l'abreuvoir, vinrent ſe veautrer devant moi. Comme ils me jettoient de la pouſſiere dans les yeux, je pouſſai le petit garçon avec le bout de ma canne, en lui diſant,

Digitized by Google

chaſſes tes ânes. Cet enfant continua ſon chemin, & s'en alla ſans ſe plaindre le moins du monde. Un demi quart d'heure après, je vis venir un gros & grand homme en caleçon, menant un petit garçon par la main, qui lui dit en me déſignant avec le doigt, *c'eſt celui-là qui m'a battu :* ſur cela l'homme m'adreſſant la parole : *Nourris-tu cet enfant*, me dit-il, *pour avoir droit de le battre ?* 1700.

Quoique l'inſolence avec laquelle ce maraut me parloit, méritât d'être reprimée, je gagnai pourtant ſur moi de lui parler avec modération. Je me contentai de lui répondre, que je ne ſavois ce qu'il vouloit dire ; que j'avois aſſez d'autres affaires en tête, ſans ſonger à battre perſonne, & que je le priois de me laiſſer en paix. Cet homme, que mon honnêteté devoit ſatisfaire, n'en devint que plus inſolent ; & me diſant que cette affaire ne paſſeroit pas ainſi, me déchargea ſur la tête un grand coup de poing qui fit tomber à terre mon chapeau & ma perruque.

Dans le premier mouvement de colere, où cet emportement me jetta, je voulus tirer mon épée pour la mettre

1700. dans le corps de ce brutal : il ne m'en donna pas le temps. Comme il étoit plus fort & plus vigoureux que moi, il me ceint, me jetta par terre, me mit un genouil ſur le ventre, & d'une main m'étouffoit en me tenant par la gorge, tandis qu'il me déchargeoit de l'autre de grands coups de poingts ſur le nez. Dans cette ſituation, je me reſſouvins que j'avois un Piſtolet dans ma poche, je le ſortis, & je le tirai dans le ventre de ce miſérable qui m'écraſoit. Dès qu'il eut reçû le coup il me laiſſa en criant *je ſuis mort.*

Je ne fus pas plutôt libre, que je ramaſſai ma Perruque & mon Chapeau, & je me ſauvai le plus vîte que je pus, comptant de n'avoir été reconnu de perſonne car il étoit nuit ; & quoique la rue fût pleine de Gens qui prenoient le frais, & qu'il ſe fût ramaſſé un grand monde autour de nous, perſonne n'ayant apporté de la lumiere, il étoit difficile que dans le trouble, on m'eût ſuffiſamment démêlé, pour pouvoir aſſurer que c'étoit moi.

Je penſois vrai, & je n'avois en effet été reconnu de perſonne. Pour me débarraſſer de la populace qui me ſuivoit,

je me jettai dans la Maiſon de l'Intendant, qui étoit ouverte : je ne fis que la traverſer & j'en ſortis ſur-le-champ par une autre porte qui répondoit dans une autre rue. Par malheur pour moi une malheureuſe Servante qui étoit dans la maiſon me reconnut, à la lueur d'un Fanal dont l'entrée étoit éclairée ; il n'en fallut pas davantage, toute la Ville ſut dans l'inſtant que je venois de tuer le nommé VIDAL Boulanger. 1700.

Le Commandant de Toulon, mon ami particulier, fit tout ce qu'il put, pour faire ceſſer ce bruit ; mais il n'en fut pas le maître. Le Public s'obſtina à m'accuſer, tellement que le Juge ne put pas ſe diſpenſer d'informer contre les meurtriers. Sur la dépoſition de la Servante, je fus décrété de priſe de corps. Ainſi il me fallut ſonger à ſortir inceſſamment de la Ville, où je n'étois plus en ſûreté.

Mes amis, & principalement M. de Vauvray & le Commandant s'intéreſſerent pour accommoder cette affaire. Ils tirerent du Boulanger qui étoit mourant, une déclaration autentique, par laquelle me rendant juſtice, il recon-

Digitized by Google

1700. noissoit qu'il avoit été l'agresseur, & que je n'avois fait que me défendre. Il déclara qu'il me pardonnoit sa mort, comme il me prioit de lui pardonner l'insulte qu'il m'avoit faite ; qu'il m'avoit battu sans me connoître, & qu'enfin sa brutalité toute seule étoit la cause du malheur qui lui étoit arrivé.

Il mourut deux jours après avoir fait cette déclaration : sa veuve & ses enfans déclarerent de leur côté qu'ils ne vouloient faire aucune poursuite contre moi ; & j'en fus quitte à leur égard pour quatre mille livres de dédommagement que je leur donnai. Avec ces pieces je comptois d'obtenir fort facilement des Lettres de grace : j'envoyai le tout à M. l'Archevêque d'Aix qui étoit pour lors à Paris ; il se joignit au Marquis de JANSON, & ils furent tous deux chez M. le Chancelier, où ils trouverent les esprits dans une étrange situation sur mon sujet.

Un ami d'importance, qui servoit la Demoiselle en question & qui l'appuyoit de tout son crédit, avoit gagné les devans. Il avoit écrit au Ministre de la Marine, que le Boulanger que j'avois tué étoit un témoin qui devoit déposer

contre moi dans une affaire que j'avois 1700.
en crime de Rapt ; qu'appréhendant les ſuites de cette dépoſition, ſur laquelle je ne pouvois éviter d'être condamné, j'étois entré en plein jour dans la boutique de ce miſérable où je l'avois indignement aſſaſſiné d'un coup de Piſtolet ; que j'avois acheté à prix d'argent la déclaration qu'il avoit faite en ma faveur, & que tout le reſte de la procédure qui tendoit à me diſculper, n'étoit tel que par la connivence d'un Juge gagné, & qui avoit voulu me favoriſer.

Cette calomnie étoit groſſiere, & ſautoit aux yeux : car au bout du compte, ſi le Boulanger avoit dû dépoſer contre moi dans un tems où je ne lui avois fait ni bien ni mal, quelle apparence, qu'il m'eût épargné, & qu'il eût fait des déclarations en ma faveur après que j'avois été l'aſſaſſiner chez lui ? Cependant quelque viſible que fût l'impoſture, M. de Pontchartrain y ajoûta foi, & croyant bonnement tout ce qu'on lui avoit écrit, il étoit allé trouver M. le Chancelier, lui avoit exagéré toute la noirceur de ce crime &, combien il importoit à la ſureté publique qu'il ne demeurât pas impuni,

1700. Telles étoient les dipoſitions de la Cour ſur mon ſujet, lorſque l'Archevêque d'Aix, & le Marquis de Janſon ſe préſenterent, comme j'ai dit, pour demander des Lettres de grace. M. le Chancelier, prévenu par tout ce que ſon Fils lui avoit dit, les refuſa en diſant, qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de les accorder, qu'il en étoit bien fâché; mais qu'il n'y avoit en France que le Roi ſeul à qui il appartint d'accorder de ſemblables graces; qu'on pouvoit s'adreſſer à Sa Majeſté; que pour lui, il n'y mettroit point d'obſtacle, & qu'il exécuteroit tout ce qu'il plairoit au Roi d'ordonner; mais qu'il ne pouvoit rien de lui-même, & ſans un ordre exprès de Sa Majeſté.

Ces Meſſieurs n'ayant pas jugé à propos d'aller en droiture au Roi, je reçus pour réponſe, que je n'avois rien à attendre de la Cour, & que je devois penſer ſérieuſement à mes affaires.

Il ne m'eſt pas poſſible d'exprimer ici l'état affreux où ces nouvelles me jetterent. J'en fus d'abord accablé au point d'en paroître aſſez peu touché; mais peu après, enviſageant d'un coup d'œil, tout ce qu'elles avoient d'affreux,

Digitized by Google

la perte de tous mes ſervices, la néceſſité de ſortir du Royaume, la honte que la calomnie répandoit ſur moi, le triomphe de mes ennemis, & cent autres choſes toutes plus affligeantes les unes que les autres, j'en fus ſi frappé, que je ne comprens pas, comment je ne ſuccombai point à la douleur. 1700.

Toutefois, comme ſi ce n'eût point été encore aſſez, j'apprenois tous les jours à la Campagne, où je m'étois retiré, que la Demoiſelle qui m'avoit accuſé, ſe prévalant de la néceſſité où j'étois de me cacher, redoubloit ſes pourſuites pour me faire condamner par défaut.

Je compris pour lors, mieux que je n'avois fait encore, ce que c'eſt que la perte d'un bon ami. Si M. Bontems avoit été en vie, tous ces embarras m'auroient infiniment moins inquiété; mais il étoit mort, & j'avois perdu dans ſa perſonne l'ami ſur lequel je pouvois le plus compter, & qui auroit pû me rendre le plus de ſervices.

Il ne me reſtoit d'autre parti à prendre dans la triſte ſituation où j'étois, que de ſortir inceſſamment du Royaume. Je ſongeai donc à regler mes affaires, &

1700. & à me retirer au plus vîte : cependant pour ne paroître pas avouer par mon silence les calomnies dont on m'avoit chargé, je crus qu'il convenoit d'écrire en Cour : Voici la Lettre que j'envoyai au Ministre.

MONSEIGNEUR,

» Si ma mauvaise conduite m'avoit » attiré votre disgrace & les malheurs » où je suis tombé, j'en serois inconsolable. Jugez de la situation, où je » dois être, lorsque j'envisage que sans » y avoir contribué en rien, je ne dois » toute cette foule de maux qu'à la malice de mes ennemis. Dans l'état » terrible où elle me réduit, peu s'en » faut que je ne me laisse aller au désespoir. Je n'en ferai pourtant rien, & » je soutiendrai mon infortune en Homme de cœur : Toutefois avant que » de me retirer, puisqu'il ne me reste » rien de mieux à faire, j'aurai l'honneur de prendre congé de vous. Je » suis, »

Cette Lettre produisit au-delà de ce que j'en attendois. M. de Pontchartrain

train l'ayant communiquée à ſon Pere, 1700.
» mon Fils, lui dit M. le Chance-
» lier, par cette Lettre, le Chevalier
» de Forbin vous déclare qu'il ſe diſ-
» poſe à ſe retirer hors du Royaume,
» & qui ſait s'il ne paſſera pas chez
» les Ennemis ? Ce congé qu'il veut
» prendre de vous avant ſon départ,
» ce ſera quelque action d'éclat qu'il
» ne manquera pas de faire. Nous le
» connoiſſons tous, il eſt brave Hom-
» me, bon Officier, & d'une Famille
» conſidérable. Si le Roi venoit à ſa-
» voir que le Chevalier eût paſſé chez
» les ennemis, il pourroit en demander
» la raiſon. On ne manqueroit pas de
» répondre que c'eſt moi qui en ſuis la
» cauſe, pour lui avoir refuſé des Lettres
» de grace qu'on accorderoit à un La-
» quais, vû les informations : car au bout
» du compre, de quoi s'agit-il ? Vous
» n'avez que des Lettres d'avis qui ne
» prouvent rien, tandis qu'il a en ſa
» faveur une Procédure qui le juſtifie
» pleinement. »

» Croyez-moi, ne nous chargeons
» pas des ſuites de cette affaire : nous
» n'avons que trop d'envieux, & trop
» d'ennemis ſans en chercher de nou-

1700. » veaux. Tâchons de faire bonne juſti-
» ce, & laiſſons courir le reſte.

» Pour n'avoir point à répondre de
» cet évenement, envoyons les Infor-
» mations, les Lettres particulieres, &
» les Graces en blanc, *à Monſieur* LE-
» BRET, *Premier Préſident & Inten-*
» *dant* en Provence. Il eſt ſage, habile
» & équitable; il faut lui mander qu'il
» examine à fond cette affaire, & qu'il
» accorde la grace s'il le juge à propos.
» De cette ſorte, quoi qu'il arrive, nous
» ſerons entierement diſculpés.

Le ſieur de la TOUCHE, premier Commis de M. de Pontchartrain, & mon ami particulier, informé de tout ce qui s'étoit paſſé entre le Miniſtre & le Chancelier, m'écrivit de me garder bien de me retirer; que mes Lettres de grace avoient été envoyées à M. Lebret; que véritablement, il lui étoit défendu de me les donner ſans avoir auparavant examiné ſi j'étois dans un cas aſſez favorable pour les obtenir, mais que n'étant pas poſſible que j'euſſe commis une action auſſi noire que celle qu'on m'imputoit, il y auroit lieu de croire que j'aurois de lui toute ſorte de ſatisfaction.

Digitized by Google

Il continuoit en me disant : que je ne devois rien oublier pour lui faire connoître mon innocence, & la malice de mes ennemis ; & après m'avoir redit plusieurs fois, que je ne pouvois trop me procurer de protection auprès de ce Magistrat, désormais maître de ma destinée, il finissoit en m'apprenant tout le détail que j'ai rapporté ci-dessus. 1700.

Cet avis me fit changer toutes mes résolutions. Je ne songeai plus à me retirer, & je ne m'occupai que des moyens de me rendre M. Lebret favorable. J'engageai M. de FOURVILLE, Gouverneur de Marseille, & M. de VILLENEUVE, mon allié, à s'intéresser pour moi. Ils étoient tous deux amis intimes de l'Intendant, & ils agirent avec vigueur auprès de lui, quoique ce dernier eût paru d'abord faire quelque difficulté, attendu que dans le meurtre dont il s'agissoit je m'étois servi d'un pistolet, arme dont l'usage est défendu dans le Royaume. Mais je lui fis entendre, que puisqu'on ne faisoit pas difficulté de porter des pistolets dans les voyages & de s'en servir quand il en étoit besoin, on ne devoit pas trouver étrange que j'en eusse porté pour me

1700. défendre, ayant sur les bras une malheureuse affaire, à l'occasion de laquelle il pouvoit y avoir à craindre que mes ennemis ne me jouassent quelque mauvais tour. Je lui représentai enfin qu'il devoit faire attention que je ne m'en étois servi que dans la derniere extrémité, & que si je n'en avois pas eu dans la triste conjoncture où je m'étois trouvé, j'aurois été infailliblement assommé par un malotru.

Quelle que fût la vivacité avec laquelle ces Messieurs s'intéresserent pour moi, M. le Premier Président, qui vouloit savoir par lui-même dequoi il étoit question, sans s'en rapporter, ni à l'un, ni à l'autre, envoya secretement sur les lieux, pour être informé de la vérité du fait, qui s'étant trouvée conforme aux Informations qui avoient été envoyées à la Cour, ce Magistrat me remit mes Lettres de grace, accompagnant cet Acte de Justice de mille témoignages de bonté & de bienveillance qui ne se sont jamais démenties dans la suite.

Monsieur son Fils qui lui a succédé dans ses Emplois, & qui le remplace aujourd'hui si dignement, a toujours

Digitized by Google

continué d'avoir pour moi les mêmes égards ; enſorte que je croirois manquer de reconnoiſſance, ſi je laiſſois échapper l'occaſion de publier ici les ſervices importans que j'ai reçus de ſa famille. Je n'en dirai pas davantage pour le préſent, j'aurai à revenir ſur ce point comme on verra par ce qui me reſte à dire. 1700.

Je ne fus pas plutôt débarraſſé de cette malheureuſe affaire, que je revins à Toulon, où mon abſence laiſſoit à mes ennemis le champ libre depuis trop long-temps. Je ne rapporterai point ici toutes les chicannes & tous les mauvais procédés qu'il me fallut eſſuyer ; outre que le détail en ſeroit long & ennuyeux. Je me démêlai aſſez facilement de tout ce qu'on entreprit contre moi.

Le ſeul point qui me fit de la peine, fut l'invincible opiniâtreté de la Demoiſelle en queſtion, qui perſiſtoit toujours à dire qu'elle étoit groſſe. Il n'en étoit rien, & je le ſavois ſurement. Cependant elle aſſuroit ſi fort le contraire ; marquant même à-peu-près le tems où elle devoit accoucher, que je ne ſavois plus qu'en croire ; lorſqu'une

1700. Servante qu'elle avoit & que j'avois fû mettre dans mes intérêts en la penſionnant exactement, vint me dire que ſa Maitreſſe avoit gagné, moyennant quelque peu d'argent, une femme enceinte qui devoit lui envoyer ſon enfant d'abord qu'elle auroit accouché, & que c'étoit cet enfant qu'on devoit produire comme le mien.

L'avis étoit trop important pour le négliger. La femme qui devoit remettre l'enfant, effrayée par la menace que je lui fis de la faire pendre, ſi elle ne me diſoit la vérité, avoua tout en me demandant pardon. Je lui promis qu'il ne lui arriveroit aucun mal, pourvû qu'elle vînt ſur le champ déclarer devant le Juge ce qu'elle venoit de m'avouer; elle n'en fit pas difficulté. Surquoi pour n'être plus expoſé à pareils inconvéniens je préſentai une Requête, enſuite de laquelle il fut ordonné, que la Demoiſelle étant en travail ſeroit obligée d'appellerle Médecin & le Chirurgien qui lui furent nommés, pour être témoins de ſon accouchement. Cette précaution la déconcerta entierement, & dès-lors il ne fut plus parlé de groſſeſſe.

J'étois ainſi occupé à éluder tous les

mauvais tours qu'on me faiſoit, & à 1700.
pourſuivre le Jugement de mon Procès, lorſque nous reçûmes ordre, le ſieur CLAIRON & moi de monter, moi une Frégate de ſeize canons, & lui une de huit, & de partir inceſſamment de Toulon pour aller croiſer dans le *Golphe Adriatique*.

L'avénement de PHILIPPE V à la Couronne d'Eſpagne ayant donné lieu, ainſi que nous avons dit, à la Guerre, entre la France & l'Empire; le PRINCE EUGENE à la tête des Impériaux avoit fait paſſer une grande Armée en Italie pour s'oppoſer aux Troupes que nous avions dans le *Milanez*. Comme il manquoit de tout, le Pays ne lui donnant pas de quoi faire ſubſiſter ſon Armée, il n'auroit pas pû y tenir long-temps, ſans les ſecours qu'il recevoit journellement, & qui lui venoient principalement de la *Croatie*, appartenant à l'Empereur; & en particulier des Villes de *Fiume*, *Trieſte*, *Boucari* & *Seigna*, ſituées ſur le bord de la Mer Adriatique. C'étoit pour empêcher ces ſecours qu'on m'envoyoit croiſer dans le Golphe.

Cette commiſſion étoit dangereuſe, & très-difficile à exécuter; car quoique

1700. d'une part, la Cour voulût absolument empêcher une communication qui étoit si profitable aux ennemis, elle vouloit néantmoins ménager la délicatesse des Vénitiens, qui jusques alors n'avoient point pris de part à la guerre & qui s'étoient toujours déclarés pour la neutralité, quelqu'instance que les Impériaux leur eussent faite, pour les engager à prendre parti avec eux.

Cependant d'un autre côté, il étoit hors de doute que les Vénitiens qui se prétendent Souverains de la Mer Adriatique ne verroient qu'avec peine dans l'étendue de leur domination, les Vaisseaux du Roi entreprendre contre une Puissance avec qui la REPUBLIQUE étoit en Paix, & qu'elle favorisoit secretement.

Dans cette difficulté de servir le Roi, sans blesser la délicatesse des Vénitiens, le Ministre m'avoit envoyé des instructions si restraintes, que pour peu que je m'en écartasse, j'avois tout à craindre, ou de la Cour, ou des Vénitiens eux-mêmes, si je tombois entre leurs mains. Mon Frere à qui je communiquai l'ordre que j'avois reçu, me conseilla de ne point accepter cette commission, &

ne

de me tirer d'intrigue en prétextant quelque maladie. 1701.

Pour moi, j'en jugeai tout autrement, & je me chargeai de la commiſſion avec d'autant plus de plaiſir, que je crus qu'elle pouvoit me faire honneur, qu'elle contribueroit à ma fortune, ou tout au moins, qu'en me donnant le moyen de reprendre mes premieres occupations, elle ſuſpendroit, pour quelque tems, les chagrins où le malheur de mes affaires me plongeoit depuis près d'un an.

Je partis donc avec ma conſerve, pour aller, ſelon mes inſtructions, mouiller à *Brindes*, dans le Royaume de *Naples*, à l'entrée de la mer Adriatique, où je devois prendre le pavillon Eſpagnol; car il m'étoit défendu de paroître dans le Golfe, autrement que ſous le pavillon d'Eſpagne.

Le mauvais temps qui, depuis mon départ, ne me quitta plus, me ſépara aſſez-tôt du ſieur Clairon. Les vents étoient ſi contraires, que je fus trois ſemaines depuis Toulon, juſqu'à la hauteur de Sardaigne. Enfin ne pouvant réſiſter à la mer qui étoit fort groſſe, je fus contraint de relâcher à Cagliari.

Digitized by Google

1701. J'envoyai à terre mon Lieutenant, faire compliment au Vice-Roi, & à l'Archevêque, à qui j'envoyai dire que le Chevalier de Forbin venoit tenir la parole qu'il lui avoit donnée à Marseille. Ce bon Prélat eut une joie extrême de me savoir à la Rade, & m'envoya faire compliment aussi-bien que le Viceroi.

Le lendemain je fus à terre. J'allai visiter le Viceroi & l'Archevêque. Ce dernier, après m'avoir donné sept à huit bénédictions, m'embrassa tendrement, & m'arrêta à diner. Le repas étoit magnifique, & auroit été sans doute excellent pour un Espagnol, mais il étoit difficile qu'un François le trouvât bon. Je mangeai pourtant, car il falloit dîner.

L'Archevêque me dit que sous peine d'excommunication, il vouloit que je mangeasse chez lui pendant tout le temps que je serois sous la Ville. » Je le veux » bien, M. lui répondis-je : mais à con» dition que je serai moi-même votre » cuisinier. Il y consentit. Je dirigeai en effet sa cuisine, & nous fîmes très bonne chere, pendant six jours que je demeurai dans le Port. Le Prélat trouvoit le cuisinier François beaucoup

meilleur que l'Eſpagnol. En partant, il m'envoya à bord toute ſorte de rafraîchiſſemens, & m'accabla encore de bénédictions, dont à dire vrai en ce temps-là, je ne faiſois pas tant de cas que des proviſions. 1701.

De Cagliari je continuai ma route : le vent contraire m'ayant repris vers le Cap *Paſſaro*, ſur les côtes de *Sicile*, je fus obligé de chercher un aſyle, & d'y mouiller. On vint m'avertir pendant la nuit qu'il paroiſſoit un nouveau Soleil dans le Ciel. Je montai ſur le pont, & je vis effectivement un grand feu qui brûloit en l'air, & qui éclairoit aſſez pour pouvoir lire une lettre. Quoique le vent fût très violent, ce météore ne branloit point, il brûla environ pendant deux heures, & diſparut en s'éteignant peu-à-peu.

Les Pilotes, les Matelots, & tout l'équipage effrayés, le regarderent comme la marque infaillible d'une tempête dont nous étions menacés. Il ne fut jamais poſſible de les tirer de là ; j'eus beau leur dire que ce feu ne pouvoit être formé que par des exhalaiſons du *Mont-Gibel*, dont nous étions fort près, il n'y eut jamais moyen de les perſua-

1701. der, & ils ne revinrent de leur terreur, que lorſque nous fûmes devant Brindes, où nous arrivâmes, ſans que notre navigation eût été troublée, autrement que par le vent contraire, contre lequel nous eûmes toujours à lutter.

En arrivant, j'arborai le pavillon de France, & je tirai un coup de canon. A ce ſignal, le Gouverneur de la Citadelle, Dom Louis de FERREIRA, qui m'attendoit depuis quelques jours, vint à bord, & m'apporta deux pavillons Eſpagnols, qu'on lui avoit envoyés de Naples, pour me remettre. J'écrivis le lendemain au Marquis de BIDACHE, Gouverneur de la Province, pour lui faire ſavoir mon arrivée. Nous avions à conferer enſemble, il m'aſſigna le rendez-vous à quatre lieues de Brindes. Je lui fis part de mes inſtructions, il me donna pluſieurs avis qui me furent utiles dans la ſuite. Enfin, après avoir bien examiné toutes choſes, nous convînmes du ſervice que j'avois à rendre, & des ſecours que je pouvois tirer de lui

Tout étant ainſi réglé, je vins coucher dans mon botd; car nous étions dans la ſaiſon où l'on ne peut découcher

en Italie ſans danger. J'amenai avec moi un Pilote pratique du Golfe, & je me diſpoſois à aller remplir ma miſſion, lorſque je vis arriver deux Frégates du Roi que M. le Comte d'Etrées avoit fait partir de Naples, avec ordre de venir me joindre, & de m'obéir. 1701.

Une de ces Frégates, commandée par M. de Beaucaire, étoit de dix pieces de canon, & l'autre commandée par M. de FOUGIS, en avoit douze. L'une & l'autre ayant beſoin de vivres, & de radoub, je les laiſſai à Brindes, & je fis voile pour *Duras*, Port de mer appartenant au Grand-Seigneur. J'y trouvai le ſieur Clairon qui commandoit ma Conſerve.

Lorſque je partis de Toulon, la Cour m'avoit aſſuré que par le moyen du Conſul François, je tirerois de Duras tous les vivres néceſſaires à l'Eſcadre: mais le pays étoit ſi ruiné, qu'à peine pouvoit-on me fournir du pain pour le journalier; ce qui m'obligea à faire voile, & à commencer à croiſer.

J'étois à peine entré dans le Golfe, que le mauvais tems me contraignit à aller mouiller à *Courchoula*, place dé-

1701. pendante de la République de *Raguze*. Pendant le ſéjour que j'y fis, le Frere Quêteur d'un Couvent d'Obſervantins, vint à bord me demander la charité ; il étoit Provençal, & s'appelloit SABATTIER. Je lui donnai l'aumône très abondamment ; enſuite m'entretenant avec lui, je m'informai s'il y avoit beaucoup de gibier du côté de ſon Couvent : » beaucoup, me dit-il. » Hé bien, » mon Frere lui repliquai-je, puiſque » le vent contraire continue, & que je » ne ſaurois partir, je vais envoyer » des gens à terre pour chaſſer, je fe- » rai pêcher ici, & j'irai demain dîner » chez vous.

En effet, le lendemain je fis partir mon cuiſinier & mon maître d'Hôtel, pour aller préparer le dîner. Les chaſſeurs ne tuerent pas beaucoup de gibier : mais la pêche nous donna quantité d'excellens poiſſons.

En arrivant au Couvent, je trouvai tous les Moines à la porte qui m'attendoient, le Supérieur à la tête. Ils me conduiſirent d'abord à l'Egliſe, où l'on dit une Meſſe, pendant laquelle le Quêteur qui étoit venu à bord, poſa un baſſin auprès de moi. Je vis bien quel-

Digitized by Google

le étoit ſa penſée ; la premiere aumône que je lui avois faite la veille l'avoit mis en goût, & il ne doutoit pas je ne verſaſſe dans le baſſin auſſi abondamment que dans ſa beſace : mais il ſe trompoit, & je fus bien-aiſe de tromper moi-même ſon avidité. 1701.

La Meſſe étant achevée, comme je ne mettois rien dans le baſſin, le Frere s'approcha de moi, & avec un air fort dévot me dit : » Monſieur, nous avons » ici une MADONNE de grands mira- » cles, ſurtout pour ceux qui voyagent » ſur mer ne ſeriez vous pas bien-aiſe » d'y faire votre priere ? » Il comptoit que ce ſecond moyen lui réuſſiroit mieux que le premier : mais j'en ſavois plus que lui. » Hé bien, mon frere, lui ré- » pondis-je, je ſerai ravi de la voir. »

Sur cela il ouvrit une eſpece de niche, à deux battans d'environ un pied & demi, où il y avoit en effet une Statue de la Vierge tenant l'Enfant Jeſus entre ſes bras. Je mis un genouil à terre, & après avoir prié un moment je me relevai. » Voilà qui ſuffit, lui dis- » je, mon Frere, d'un air aſſez froid & » mocqueur, vous pouvez refermer vo- » tre armoire quand vous jugerez à

1701. » propos. » Le pauvre Frere tout honteux, baissa la tête, & ferma sa niche sans mot dire.

De l'Eglise nous allâmes tous ensemble au Réfectoire, où nous trouvâmes un fort grand repas : on y mangea bien, on y but encore mieux ; car les Moines ne s'en font pas faute, surtout quand il ne leur en coute rien.

Le beau temps étant venu, je mis à la voile. Quelques jours après je pris une barque appartenant aux Sujets de l'Empereur, & je la brûlai.

J'avois déja reconnu assez clairement ce que c'étoit que le service où l'on m'avoit envoyé. Le Marquis de Bidache m'en avoit dit quelque chose ; mais je vis bientôt par moi-même, dès mon entrée dans le Golfe, que nous serions la dupe des Venitiens, & que je ne ferois pas de grands progrès, si je me bornois, selon mes instructions, à ne prendre que sur les Impériaux. Cependant je dissimulai, & je me conformai quelque tems encore, sans mot dire, aux ordres que j'avois reçus.

J'appris, à mesure que j'avançois dans le Golfe, qu'il y avoit à quel-

ques lieues de l'endroit où j'étois, un fameux Château à quatre tours, nommé *Potrée*, appartenant à l'Empereur. Ce Château, à ce qu'on me fit entendre, ſervoit de magaſin ou d'entrepôt aux ennemis, & étoit plein de toutes ſortes de munitions de bouche & de guerre deſtinées pour le Prince *Eugene*. A l'armée, encore plus que partout ailleurs, ſurtout lorſqu'on eſt en pays ſuſpect, on ne doit pas croire trop légerement tout ce qu'on nous dit. L'avis qu'on m'avoit donné étoit faux ; cependant, comme ſi j'avois été bien aſſuré du fait, je réſolus d'aller brûler cette place, comptant de ne pouvoir rien faire de mieux pour le ſervice du Roi. 1701.

Pour conduire mon entrepriſe avec moins de bruit, je laiſſai, dans un Port appartenant aux Vénitiens, la Frégate du ſieur Clairon, avec dix hommes ſeulement pour la garder, & l'ayant reçu dans mon bord, lui & tout le reſte de ſon équipage, je partis pour mon expédition. Je fus fort ſurpris en arrivant, de ne trouver dans le Château, ni les vivres, ni les munitions dont on m'avoit parlé. C'étoit une mauvaiſe

1701. place abandonnée que je parcourus d'un bout à l'autre ; & dans laquelle je ne trouvai perſonne.

Comme je vis que j'avois reçu un faux avis, je me doutai de quelque choſe, & je commençai à craindre pour la Frégate que j'avois laiſſée avec ſi peu de monde. Je renvoyai donc inceſſamment le ſieur Clairon qui s'embarqua dans ſon canot avec tout ſon équipage.

Ma peur n'avoit été que trop bien fondée. Clairon ne retrouva plus ſa Frégate dans l'endroit où il l'avoit laiſſée ; elle avoit été obligée de ſe ſauver, pour ne pas tomber entre les mains des Impériaux qui avoient voulu s'en ſaiſir. Comme il vouloit la rejoindre inceſſamment, ayant appris la route qu'elle avoit tenue, il la ſuivit, & aborda une petite Iſle, qui appartenoit aux Vénitiens. Ceci ſe paſſoit un Dimanche matin ; il crut ne rien hazarder en abandonnant ſon canot, pour aller, lui & tout ſon monde, entendre la Meſſe : mais il lui en couta cher.

Quelques heures avant qu'il abordât, les Impériaux qui avoient ſuivi la Frégate avoient abordé de l'autre côté de

Digitized by Google

l'Iſle. Peu après l'arrivée de Clairon, ils 1701.
furent avertis par les Vénitiens, que les François étant à la Meſſe, ſans armes, & ne ſe défiant de rien, ils les mettroient facilement en pieces, s'ils venoient les attaquer. Les Impériaux profiterent de l'avis, attaquerent nos gens, tuerent Clairon, & la plus grande partie de ſon équipage fut maſſacrée; il n'en échappa que bien peu. Une bonne femme en ſauva ſix qu'elle cacha dans un four; preſque tout le reſte périt, & les ennemis ſe ſaiſirent du canot qu'ils emmenerent avec quatre priſonniers bleſſés qu'ils firent eſclaves. Pour la Frégate elle s'étoit ſauvée à *Anconne*, où elle étoit en ſureté, ce Port appartenant au Pape.

Ces nouvelles, que j'appris peu après, m'affligerent ſenſiblement. Je me rendis à l'Iſle de *Querché*, où j'allai demander ſatisfaction au Gouverneur. Je me plaignis à lui avec d'autant plus de hauteur que je n'étois que trop bien fondé à demander raiſon d'un aſſaſſinat commis dans les terres de la République, au milieu d'un village bien peuplé, ſans que perſonne ſe fût mis en état de donner le moindre ſecours aux François.

1701. Comme on ne me répondit pas de la maniere que je ſouhaitois, je réſolus d'aller à *Veniſe* porter mes plaintes à l'Ambaſſadeur de France, que j'étois d'ailleurs bien-aiſe de voir, & à qui j'avois beaucoup d'autres choſes à communiquer. Pour ce ſujet, je me fis donner une Patente de ſanté, & ayant tiré du côté de Veniſe, j'entrai dans le Port de *Kioſa*, où après avoir changé d'habit, je m'embarquai dans un petit bateau, & je me rendis à la Ville, qui n'eſt éloignée de ce Port que de douze lieues.

En arrivant, je fus conduit au bureau de Santé; on m'y retint plus de trois heures, en me faiſant débarquer & rembarquer plus de dix fois. Je croyois qu'ils ne finiroient jamais; ils m'accablerent de queſtions auxquelles je répondois toujours que j'étois Officier du Roi, & que j'avois à parler à l'Ambaſſadeur de France. Après bien des longueurs, on me permit enfin d'entrer. Je me rendis chez l'Ambaſſadeur; c'étoit le Comte de CHARMON. Je le trouvai jouant à l'Ombre avec le Nonce du Pape, & l'Ambaſſadeur de Malte.

Quand le jeu fut fini, ce qui ne fut

pas si-tôt fait, j'annonçai à cette Excellence l'avanture des François, & la mort du sieur Clairon. Je trouvai qu'il en étoit déja informé. Je lui parlai ensuite de ma mission, sur laquelle je lui représentai qu'elle seroit fort infructueuse, s'il falloit que je continuasse à me régler sur des instructions aussi restraintes que celles qu'on m'avoit envoyées de la Cour; que le mal auquel on vouloit remédier, étoit beaucoup moins causé par les Sujets de l'Empereur que par les Vénitiens eux-mêmes, qui servoient l'Empereur sous leur propre Pavillon; que sans leur secours, les Impériaux n'auroient ni assez de Bâtimens, ni assez de Matelots pour porter au Prince EUGENE tous les convois qu'il recevoit tous les jours, & qu'ainsi il falloit, ou qu'on me donnât des instructions moins limitées, en me permettant de prendre sur les Vénitiens, lorsqu'ils seroient surpris favorisant les ennemis, ou que je demeurasse inutile dans le Golfe, & sans y rendre le moindre service. 1701.

L'Ambassadeur, après m'avoir bien écouté, me répondit qu'il n'étoit pas en son pouvoir de toucher aux Ordres

1701. que la Cour avoit donnés. Cependant, comme il reconnoiſſoit que j'avois raiſon, il me dit qu'il falloit en conferer avec l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, & le Cardinal d'Etrées. Cette Eminence, au ſortir du Conclave, après la création de CLEMENT XI, avoit eu ordre de ſe rendre à Veniſe, & d'y reſter principalement pour faire obſerver la neutralité aux Venitiens.

Le lendemain, les deux Ambaſſadeurs ſe rendirent chez le Cardinal; je leur expoſai encore ce que j'avois dit le jour d'auparavant à l'Ambaſſadeur de France; je leur montrai mes inſtructions, & je leurs fis voir clairement que tant que je ſerois obligé de m'y conformer, il me ſeroit impoſſible d'exécuter ce que la Cour attendoit de moi.

Le Cardinal, offenſé de ce que je ne m'étois pas d'abord adreſſé à lui, trompé d'ailleurs par les belles paroles des Vénitiens, car ils l'amuſoient depuis long-temps, & ſous les plus beaux dehors du monde lui faiſoient entendre tout ce qu'ils vouloient, me dit avec un air de hauteur, que je me mêlois de trop de choſes; que c'étoit à moi à agir conformément à mes inſtructions,

ſans en demander davantage ; que la Cour avoit des vues, dans leſquelles il ne m'étoit pas permis d'entrer, & que n'ayant pas d'autre avis à leur donner, j'avois fait, en me rendant à Veniſe, un voyage aſſez inutile. Du reſte que je devois ſavoir que c'étoit à lui qu'il falloit s'adreſſer à l'avenir, quand il y auroit quelque choſe de nouveau, puiſque c'étoit ſur lui que rouloient toutes les négociations. 1701.

Ainſi ſe termina cette Conférence, au ſortir de laquelle ayant témoigné à l'Ambaſſadeur de France combien j'avois peu de lieu d'être ſatisfait du Cardinal, l'Ambaſſadeur leva les épaules, en me répondant : *Je ſais que vous avez raiſon, mais le mal eſt ſans remede.*

Pour n'avoir rien à me reprocher, je donnai inceſſamment avis à la Cour, & de la conduite des Vénitiens, & de tout ce qui venoit de ſe paſſer entre le Cardinal & moi. Je ſortis enſuite de Veniſe, & je retournai dans mon Bord. A peine fus-je arrivé à Querché où j'avois laiſſé ma Frégate, que les Vénitiens qui ne me voyoient pas avec plaiſir dans le Golfe, m'obligerent de ſor-

1701. tir du Port. Dès-lors l'ordre fut donné de me refuſer l'entrée dans tous les Ports de la République. Ce procédé m'irrita, & je réſolus de m'en venger ſi j'en avois jamais occaſion.

A-peu-près dans ce temps-là, Meſſieurs de Beaucaire & de Fougis ſe rendirent auprès de moi. Je leur donnai des inſtructions, je leur aſſignai des croiſieres, & nous fûmes nous poſter ſur les parages par où les Impériaux devoient paſſer.

Quelques jours après, le ſieur de Fougis prit un Bâtiment qu'il brûla. Ce fut le ſeul qui eut paru, depuis que nous avions pris nos poſtes; & dans le fond, il n'étoit pas néceſſaire que les Impériaux en fiſſent partir davantage, les Venitiens étant plus que ſuffiſans pour porter tous les ſecours qu'on vouloit faire paſſer.

Tandis que nous nous conſumions ainſi inutilement, & à ne rien faire, je me trouvai un peu embarraſſé par rapport aux vivres qui commençoient à nous manquer. J'ai déja dit qu'il n'en falloit point eſpérer, ni de Brindes, ni de Duras; j'écrivis à Rome au Cardinal de Janſon, pour le prier de me faire

faire faire à Anconne mille quintaux de biſcuit. Ce ſecours qui me fut envoyé à propos, l'argent que je recevois de tems en tems de M. l'Ambaſſadeur, & mon induſtrie firent que je ne manquai jamais de rien. 1701.

Il ne me reſtoit plus qu'à fortifier mon Equipage, qui avoit toujours été un peu foible. Les autres Frégates manquoient auſſi de monde. M. l'Ambaſſadeur y pourvût encore en m'envoyant ſoixante déſerteurs François, bons ſoldats qui s'étoient retirés aux environs de Veniſe, & que je diſtribuai ſur les Vaiſſeaux d'Eſcadre, après en avoir retenu pour moi ce qu'il me falloit.

Comme tous les Ports de la République nous étoient fermés, l'Eſcadre étoit obligée de mouiller tous les ſoirs pour ſe garantir des coups de vent qui regnent ordinairement ſur la mer Adriatique. Outre que cette manœuvre nous fatiguoit, nous étions encore harcelés toutes les nuits par pluſieurs Bâtimens à rames, que les ennemis avoient armés de *Ouſcos* ou *Saignans*, Peuples belliqueux, & qui nous ſuivoient partout, ce qui étoit cauſe que nous paſſions preſque toutes les nuits ſous les armes.

1701. Un jour ayant à faire du bois, je mis à terre cinquante hommes dans une Isle appartenant aux Venitiens. Je donnai à l'Officier des instructions convenables : mais il ne les suivit pas, & alla donner en désordre dans une embuscade de ces Saignans. Ils lui blessèrent ou tuerent vingt-deux hommes, firent treize prisonniers, & sans le canon que je fis tirer, ils auroient pris la chaloupe. Ce malheureux échec me mortifia beaucoup, & fut cause que je chassai l'Officier, que je ne voulus plus voir, & que je n'employai désormais que pour aller à Anconne prendre des vivres pour les besoins de l'Escadre.

Jusques-ici mon séjour dans le Golfe, n'avoit été d'aucune utilité au Roi. Tous nos exploits se terminoient à la prise du Bâtiment Impérial, dont j'ai parlé ci-dessus, & à celle de deux barques Siciliennes, chargées de sel qui alloient aux ennemis. Elles avoient été enlevées par le sieur de Beaucaire, qui s'en étant rendu maître, avoit mouillé à l'ordinaire à l'entrée de la nuit, lorsqu'il fut si vigoureusement attaqué par les Saignans qui vouloient ravoir leurs barques, qu'il fut obligé de couper ses cables.

Digitized by Google

Il se défendit pourtant, & manœuvra si à propos qu'à l'aide d'un peu de vent il sauva les prises. J'arrivai quatre heures après au bruit du canon. Je donnai la chasse aux ennemis qui s'enfuirent à force de rames, & j'envoyai les deux barques à Anconne, où le sel fut vendu au profit du Roi. 1701.

Voilà à quoi se réduisoit tout ce que nous avions fait jusqu'alors. J'en étois d'autant plus indigné, qu'il se presentoit tous les jours plus d'occasions de faire de la peine aux ennemis, & que je ne voyois point de moyen de faire entendre à la Cour, combien il étoit nécessaire de réformer les instructions qu'on m'avoit données.

Ce n'est pas que sans m'écarter de ces mêmes instructions, il n'y eut d'autres services à rendre dans le Golfe. Je m'étois déja apperçu que les Ports de l'Empereur étant dégarnis de troupes, & mal fortifiés, il n'étoit pas bien difficile de les incommoder beaucoup & à peu de frais. J'avois même déja pris des mesures pour entreprendre quelque chose de ce côté, supposé que je n'eusse rien de mieux à faire à l'avenir; & en conséquence j'avois demandé un ren-

1701. fort de Troupes au Viceroi de *Naples*. Mais outre que ce projet ne pouvoit pas avoir lieu pour le préſent, parceque je ne me croyois pas aſſez fort; ce n'étoit pas là principalement le ſujet pour lequel j'étois envoyé, & il me ſembloit qu'il ſeroit plus profitable au Roi de continuer ma miſſion ſur mes Croiſieres, pourvû qu'on me donnât des inſtructions moins reſſerrées.

J'écrivis donc ſur ce ſujet au Cardinal d'Etrées & à l'Ambaſſadeur, & après leur avoir expoſé tout de nouveau la mauvaiſe foi des Venitiens, qui ſous prétexte de neutralité, ſervoient les ennemis de tout leur pouvoir, & à découvert, je le priois de me permettre de prendre ſur les Venitiens même que je trouverois en faute; & comme je prévoyois fort bien qu'on ne m'accorderoit pas ce point, j'inſiſtai, pour qu'ils fiſſent du moins enſorte que la République donnât à l'avenir des Patentes pour la Navigation du Golfe, afin que je puſſe diſtinguer les ennemis de ceux qui ne l'étoient pas.

Pour entendre ce point, il faut ſavoir que les Venitiens qui ſe prétendent, ainſi que nous avons dit, Sou-

verains de la Mer Adriatique, ne donnent jamais de Patentes à ceux de leurs Bâtimens dont la navigation ne s'étend pas au-delà du Golfe. 1701.

Quelque juſte que fût ma demande, par rapport aux circonſtances où nous nous trouvions, la République, qui d'un côté vouloit favoriſer l'Empereur, mais qui ne vouloit pas paroître contrevenir à la neutralité, ne voulut jamais entendre à ce que je demandois; car elle prévit fort bien que ſi elle faiſoit tant que de donner des Patentes, il faudroit qu'elle empêchât de tout ſon pouvoir ceux de ſes Sujets qui en auroient pris, de continuer les tranſports dont nous nous plaignions, ſans quoi, ſon intelligence avec les Impériaux paroîtroit à découvert, & que pour les autres, qui auroient été trouvés ſans Paſſeport, ils ſeroient expoſés à être enlevés toutes les fois qu'ils voudroient ſe mettre en mer.

Elle refuſa donc abſolument tout ce qu'on lui demandoit, & ſe défendit ſur ce qu'il n'étoit pas convenable qu'elle dérogeât elle-même à ſes propres droits. Ainſi mes lettres furent ſans effet, & l'on me répondit que je n'avois qu'à

1701. continuer ma miſſion, ſans me mêler d'aucune autre affaire. Indigné de cette réponſe, & laſſé du miſérable ſervice auquel elle me condamnoit, je réſolus, quoi qu'il pût en arriver, de hazarder quelque choſe, dans la penſée que la Cour ne trouveroit peut-être pas mauvais que je me renfermaſſe un peu moins dans mes inſtructions.

Quelque lieu que j'euſſe de me plaindre des Venitiens, j'avois obſervé juſqu'alors de les ménager autant qu'il m'avoit été poſſible ; il eſt vrai que comme ils n'avoient jamais de Patentes, j'arrêtois tout ce que je trouvois de leurs Batimens : mais les Patrons ne manquant pas de me déclarer qu'ils étoient chargés pour le compte de la République, & qu'ils alloient dans quelqu'une de leurs Villes, je n'avois fait d'abord aucune difficulté de les relâcher.

Il eſt vrai encore qu'ayant reconnu dans la ſuite qu'ils me trompoient, je m'étois rendu un peu plus difficile, & que ne voulant plus m'en fier tout-à-fait à leur parole, j'avois pris le parti de les conduire moi-même à la Ville où ils m'avoient dit aller, pour ſavoir

Digitized by Google

du PODESTAT, s'ils avoient accusé juste : mais quoique j'eusse vérifié bien clairement que les Podestats eux-mêmes, de concert avec les Patrons, s'accordoient à me tromper, j'avois pourtant, sur leur parole, fait semblant de croire ce qu'ils me disoient, & j'avois toujours laissé en paix les Bâtimens arrêtés. 1701.

Enfin lassé de tant de mauvaise foi, je ne voulois plus être leur dupe, & je me hazardai, comme j'ai dit, à faire jetter dans la mer quelques provisions de bouche & de guerre, que je trouvai sur certains bâtimens qui par leur réponse me parurent plus suspects que les autres. Je ne touchai pourtant ni aux hommes, ni aux barques, que je renvoyai sans leur faire le moindre mal.

Ces ménagemens n'empêcherent pas ceux à qui les bâtimens appartenoient, de faire de grandes plaintes contre moi. Fâchés de voir interrompre un commerce qui leur étoit d'un si grand profit, ils s'en allerent criant hautement dans Venise, & se plaignant de la violence que je leur avois faite dans leurs propres mers. Le Sénat offensé de ma

1701. conduite, prit l'affaire en main, & fit des plaintes à l'Ambaſſadeur, qui intimidé par les menaces qui lui furent faites, écrivit fortement à la Cour, à qui il donna à entendre que ſi je continuois, il y avoit à craindre que mon imprudence ne cauſât une rupture entre les deux Puiſſances.

La Cour vouloit dans le fond ménager la République : mais informée, & par tout ce que j'avois écrit, & par tout ce qu'elle en avoit appris d'ailleurs, de la manœuvre des Venitiens, & convaincue que ſi on leur laiſſoit faire, la neutralité, telle qu'ils l'obſervoient, ne porteroit gueres moins de préjudice qu'une Guerre ouverte, elle prit, comme je me l'étois imaginé, le parti de me laiſſer agir de moi-même : enſorte qu'elle répondit à l'Ambaſſadeur en déſaprouvant hautement ce que j'avois fait ; mais ſans me faire le moindre reproche ni m'envoyer ordre de diſcontinuer.

Cette conduite qui en me laiſſant le maître de mes actions, approuvoit tacitement tout ce qui s'étoit paſſé, m'encouragea, non-ſeulement à continuer, mais encore à aller plus loin.

Dès

Dès-lors ce fut peu pour moi de jetter en mer tout ce qui me sembloit suspect, je me saisis des Bâtimens même, & je commençai par en brûler neuf à dix. 1701.

Les clameurs redoublerent bientôt à Venise, je ne m'en embarrassois pas beaucoup ; je vengeois le Roi de la mauvaise foi des Vénitiens, je vengeois le massacre de Clairon, & de tout son équipage misérablement égorgé, & je me vengeois moi-même de toutes les duretés que j'avois eu à essuyer. Il n'en falloit pas tant pour m'animer ; aussi allois-je grand train. Il n'étoit pas jusqu'à la plus petite barque qui ne fût arrêtée.

Dans un seul coup, j'arrêtai près de quatre-vingt Bâtimens qui alloient à Trieste, & que je savois être destinés pour le transport d'un gros convoi qui devoit partir incessamment. Je voulus d'abord les brûler ; néanmoins, après y avoir mieux réflechi, je ne trouvai pas à propos de me charger tout-à-fait d'un coup si hardi, & qui ne pouvoit que faire un très grand éclat, ce qui fit qu'en donnant avis au Cardinal d'Etrées de ce que je venois de faire, je lui demandai ses ordres pour aller plus avant.

1701. Cette Eminence me répondit à l'ordinaire, que je me mêlois de trop de choſes, & que j'euſſe à relâcher mes priſes. Il fallut obéir; je le fis avec regret; & n'y pouvant rien de plus, après avoir informé la Cour de ce qui ſe paſſoit. Sur l'avis certain que je reçus que ces Bâtimens que je venois de relâcher, étoient entrés dans le Port de Trieſte, d'où ils devoient bientôt ſortir chargés de munitions de bouche & de guerre, & d'un nombre conſidérable de ſoldats qu'on vouloit tranſporter dans l'armée du Prince Eugene; j'allai, accompagné de mes deux Frégates, croiſer devant la Place, que je bloquai de telle ſorte, que rien n'en pouvoit ſortir ſans être arrêté.

Pendant le ſéjour que j'y fis, je reçus de nouvelles réponſes de la Cour: quoiqu'on m'y parlât de bien des choſes, on ne me diſoit pas un ſeul mot du procédé que j'avois tenu avec les Vénitiens. Ce ſilence me fit grand plaiſir, & ſi ces lettres me fuſſent venues un peu plutôt, je n'aurois pas conſulté le Cardinal, ſur ce que j'avois à faire des Bâtimens arrêtés.

Ayant donc tout lieu de comprendre

de plus en plus, qu'on ne desapprouvoit pas ce que j'avois fait jusqu'alors, j'en tirai des conséquences pour l'avenir, & je me mis à brûler tous les Bâtimens Vénitiens suspects que je pouvois attrapper, sans abandonner mon blocus. Cette conduite donna lieu à de nouvelles plaintes contre moi, je m'y étois bien attendu. L'Ambassadeur écrivit de nouveau à la Cour ; on lui fit la même réponse que la premiere fois, & toujours sans que je reçusse le moindre reproche sur ce qui s'étoit passé. 1701.

Cependant l'Armée du Prince Eugene avoit grand besoin de secours. Depuis que je m'étois mis à brûler, elle n'en recevoit que bien peu, & le blocus de Trieste qui tenoit renfermé le convoi, ôtoit tout espoir d'en attendre au moins de quelque tems, lorsque l'Ambassadeur de l'Empereur à Venise, qui vouloit dégager tous ces Bâtimens à quelque prix que ce fût, s'avisa de faire travailler en secret à l'armement d'un Vaisseau Anglois de cinquante pieces de canon, qui se trouvoit par hazard dans le Port.

Ce Bâtiment devoit venir m'attaquer

1701. à mesure que le secours sortiroit de Trieste, sous l'escorte d'une Fregate de vingt-six canons qui devoit se joindre à lui, si le besoin le requeroit.

Ayant eu avis de ce projet, car j'avois des espions à Venise, qui m'avertissoient à point nommé de tout ce qui se passoit; j'écrivis encore au Cardinal d'Etrées, à qui je représentai tout le tort que cet armement alloit faire au service de Sa Majesté; que je n'avois que seize canons dans mon bord, & deux petites Frégates de dix & de douze; que les deux Bâtimens étant de beaucoup supérieurs aux miens, ils me chasseroient du Golfe tant qu'ils voudroient, après quoi il leur seroit libre de porter au Prince Eugene tous les secours qu'ils jugeroient à propos: mais que si son Eminence vouloit me le permettre, je m'engageois à les prévenir, & à aller brûler ce Vaisseau dans le Port, quand même il seroit sous Saint Marc. Le Cardinal mépriſa l'avis que je lui donnois, & m'écrivant toujours sur le même ton, m'ordonna de faire ma mission, sans m'embarrasser de ce qui se faisoit dans Venise.

Peu après cette réponse, l'Ambassa-

deur qui avoit eu avis auſſi-bien que moi de l'armement qu'on continuoit, en parla au Cardinal. Cette Eminence commença à ouvrir les yeux, & de concert avec l'Ambaſſadeur porta ſes plaintes au Sénat, qui répondit : *Faites retirer le Chevalier de Forbin de nos mers, & nous nous chargeons d'empêcher les Impériaux de porter des ſecours au Prince Eugene.* Sur ces offres qu'on accepta, ſans doute trop légerement, le Cardinal dépêcha un Courier à la Cour, & demanda des ordres ſur mon ſujet. 1701.

Tandis que tout ceci ſe paſſoit, j'eus avis que le Roi, qui étoit content de mes ſervices, & qui craignoit que les ennemis ne vinſſent s'oppoſer à moi avec des forces ſupérieures, avoit fait faire un gros armement à Toulon, commandé par Monſieur le Comte de Toulouse, avec ordre de n'aller d'abord que juſqu'à Meſſine, mais d'entrer dans le Golfe, ſuppoſé que je ne fuſſe pas aſſez fort.

Je répondis à ces nouvelles, dont je fus informé & par la Cour & par M. l'Amiral, qu'à moins que les ennemis n'empruntaſſent des forces étrangeres,

1701. je ſerois aſſez fort moi-même pour tout ce qu'il y avoit à faire, pourvû que l'on m'envoyât une Frégate de cinquante ou ſoixante pieces de canon. Je n'avois en effet beſoin de rien autre; car j'avois déja demandé au Vice-Roi de Naples, avec qui j'avois toujours entretenu correſpondance, des galiotes à rames pour les oppoſer à celles des ennemis.

Sur ces entrefaites, le Cardinal d'Etrées reçut par le retour de ſon Courier, un ordre pour me faire retirer du Golfe. La Cour, ſur ce que cette Eminence & l'Ambaſſadeur avoient écrit, croyant que les Vénitiens ſeroient à l'avenir de meilleure foi que par le paſſé, avoit voulu donner cette ſatisfaction à la République. J'eus donc ordre de me rendre à Brindes avec mon Eſcadre, & d'y attendre en patience des nouvelles du Cardinal, à qui il m'étoit ordonné d'obéir aveuglement.

En faiſant route pour Brindes, je paſſai par Ancône, où j'arrêtai les comptes des vivres qui m'avoient été fournis. Je n'y étois que depuis deux jours, lorſque je reçus un Courier du Cardinal, qui me rappelloit dans le Golfe.

Les Vénitiens d'accord avec les Mi-

nistres de l'Empereur n'avoient souhaité mon éloignement, comme j'ai remarqué en son lieu, que pour dégager le convoi que je tenois renfermé dans Trieste. De maniere que trois jours après mon départ, les Impériaux ayant fait entrer dans le Port plusieurs bateaux chargés de soldats & de matelots, en avoient formé l'équipage du Vaisseau Anglois, qui ayant arboré sur le champ le Pavillon & la flâme de l'Empereur, avoit salué l'Amiral de Venise, qui lui avoit rendu le salut, après quoi l'Anglois étoit sorti du Port, & avoit fait route du côté de Trieste. 1701.

Ce procédé avoit enfin ouvert les yeux au Cardinal, qui indigné de se voir jouer, se transporta au Sénat, où il se plaignit amérement de la République, & de son manque de parole : mais il en eut peu de satisfaction. Toute la réponse qu'on lui fit, fut de dire que l'Ambassadeur de Sa Majesté Impériale avoit fait cet armement dans leur Port, & qu'on n'avoit pû l'empêcher.

Ce fut sur cette réponse que le Cardinal, outré de voir la France si indignement mépriſée, & de se voir lui-même trompé avec si peu de ménagement,

1701. m'avoit dépêché ce Courier avec ordre de retourner ſur-le-champ dans le Golfe, & d'aller prendre ou brûler le Vaiſſeau Anglois que l'Empereur avoit fait armer.

Ce projet ne pouvoit plus être exécuté ; je répondis au Cardinal que je le priois de faire attention que je n'avois plus avec moi les deux Frégates qui étoient déja à Brindes, & que mon vaiſſeau ne portoit que ſeize canons ; qu'avec ſi peu de forces, on ne pouvoit enlever un vaiſſeau de cinquante canons, & de plus de trois cens hommes d'équipage ; que s'il vouloit cependant que je hazardaſſe ce coup, je ne balancerois pas à obéir ſelon les ordres que j'en avois : mais que je le ſuppliois d'avoir la bonté de m'en envoyer l'ordre par écrit ; que pour lors je tâcherois de l'exécuter de mon mieux, & que le Seigneur feroit le reſte. Le Cardinal, qui ſentit la difficulté auſſi-bien que moi, me répondit qu'il n'étoit, ni homme de guerre, ni homme de mer, & qu'il me laiſſoit la liberté de faire tout ce que je jugerois convenable au ſervice du Roi.

Mes comptes étant finis à Ancône,

je fis route pour Brindes, où je reçus le lendemain de mon arrivée un second Courier du Cardinal, qui m'ordonnoit de rentrer dans le Golfe au plus vîte, & de brûler tous les Bâtimens Vénitiens que je trouverois ſans patentes. Si cet ordre fût venu dans les commencemens, l'armée du Prince Eugene n'y auroit pas trouvé ſon compte; cependant, quoique tardif, il ne laiſſa pas de l'incommoder. 1701.

Je me diſpoſois à obéir, quand je vis arriver la Frégate que j'avois demandée. Ce Bâtiment étoit commandé par Monſieur de RESSON DESCHIENS, & portoit bonne proviſion de bombes & de bombardiers. Je renvoyai auſſitôt en France la Frégate de Monſieur de Beaucaire, & celle du pauvre Clairon, qui avoient beſoin l'une & l'autre d'un gros radoub, & ayant remis à M. Deſchiens celle que je montois, je travaillai avec toute la diligence poſſible, pour me diſpoſer à rentrer inceſſamment dans le Golfe.

Pendant le ſéjour que je fis à Brindes, l'Evêque vint me faire viſite, je fus le viſiter à mon tour dès le lendemain. Ce Prélat n'exerçoit point encore

1701. ſes fonctions, parcequ'il n'avoit pas reçu ſes Bulles, qu'on ne devoit lui expédier, qu'après que le Roi d'Eſpagne auroit reconnu, en qualité de Roi de Naples, la redevance du Pape.

Pendant la converſation, un Frere Laïc vint ſe préſenter à l'Evêque, & lui porta plainte de la part de l'Abbeſſe d'un Couvent de Religieuſes de la Ville. Elle demandoit juſtice d'un procédé aſſez violent du Grand-Vicaire, qui avoit fait défenſes, ſous peine d'excommunication à tous particuliers, de quelqu'état & condition qu'ils fuſſent, d'entrer dans les parloirs du Monaſtere. L'Evêque répondit qu'il n'avoit aucune part à cette ordonnance, qui lui paroiſſoit exceder : mais que n'ayant point encore de Bulles, & par conſéquent point de Juriſdiction dans le Diocèſe, il ne pouvoit rien contre le Grand-Vicaire.

Je fus curieux de ſavoir quels pouvoient être les motifs d'une conduite qui ſembloit en effet trop rigoureuſe, & m'adreſſant à l'Evêque : » Allons voir, » Monſeigneur, lui dis je, de quoi il » s'agit. Cette excommunication ne vous » regarde pas ſans doute, & quant à

» moi, qui ne ſuis pas du Diocèſe, je ne 1701.
» dois pas la craindre «. A ce mot le Prélat ſourit, & ayant fait atteler ſon caroſſe, nous nous rendîmes au Monaſtere. L'Abbeſſe & toute la Communauté firent leur plainte; jamais tel vacarme, elles vouloient parler toutes à la fois; le pauvre Evêque n'avoit pas peu à faire à les entendre.

Tandis qu'il tâchoit de les radoucir, en leur promettant de leur donner ſatisfaction, lorſqu'il en auroit le pouvoir, je parlois en particulier à une des Religieuſes, qui me parlant ingénument, m'avoua ſans façon, que le Grand-Vicaire amoureux d'une de leurs Dames, qui ne vouloit point de lui, n'avoit fait cette défenſe que pour éloigner un jeune Cavalier qu'on lui préferoit, & dont il étoit extrêmement jaloux.

Je ris de bon cœur de la bizarrerie de ce procédé, qui alloit juſqu'à employer les cenſures de l'Egliſe pour ſe débarraſſer d'un rival; & m'étant approché de l'Abbeſſe : » Madame, lui dis-je, » en badinant, ſi ce Grand-Vicaire con» tinue à vous maltraiter, faites-le-moi » ſavoir, je lancerai une bombe dans

1701. » ſa maiſon, & je le coulerai à fond «.

Là-deſſus, je pris le papier, où étoit écrite la défenſe, & l'ayant mis en pieces, la converſation ſe tourna en plaiſanteries contre le Grand Vicaire, qui à l'âge de ſoixante ans s'aviſoit d'être amoureux, & de défendre, ſous peine d'excommunication, de lui préférer un jeune homme de condition, plein d'eſprit & bien fait. Après avoir continué quelque tems ſur ce ton, je m'en retournai avec l'Evêque, ne comptant pas que cette avanture pût jamais me donner le moindre chagrin : mais il en arriva autrement, comme on verra dans la ſuite.

La veille de mon départ de Brindes, un Pilote François vint me demander à acheter les deux barques que le ſieur de Beaucaire avoit priſes, & qui étoient à Ancône, où je les avois envoyées. J'avois beſoin d'argent, & je fus ravi de cette occaſion qui ſe préſentoit d'elle-même. Nous arrêtâmes notre marché à ſix mille livres, qui me furent comptées le lendemain. Après ce marché fait, le Pilote me demanda un paſſeport pour pouvoir les ſortir du Golfe ; je crus ne pas devoir le lui refu-

Digitized by Google

ſer, ce qui me fit une nouvelle affaire auprès de M. l'Amiral : mais je m'en tirai heureuſement. 1701.

En conſéquence des ordres que j'avois reçus, je remis à la voile avec mon vaiſſeau de cinquante canons, ſuivi de la Frégate que je montois auparavant, & dont j'avois remis le commandement à M. Deſchiens. Les raiſons qui m'avoient empêché d'aller brûler le Vaiſſeau Anglois, ſelon l'ordre que le Cardinal d'Etrées m'en avoit donné, ne ſubſiſtoient plus depuis l'arrivée du ſieur Deſchiens. Je réſolus donc de donner à ſon Eminence, la ſatisfaction qu'il ſembloit avoir ſi fort à cœur ; ainſi ma principale vue en rentrant dans le Golfe, fut de chercher ce Bâtiment, de l'attaquer, & de le brûler, quelque part que je le trouvaſſe ; bien réſolu pourtant, en chemin faiſant, de ne point faire de grace à tout ce que je trouverois de Vénitiens ſans patentes.

Je ne manquai pas d'occaſions de les inquiéter bientôt. Il n'y avoit pas plus de deux jours que j'étois en mer, lorſque je ſurpris un convoi conduit par les Impériaux & les Vénitiens, qui ne me croyoient pas ſi près d'eux. Je les

1701. attaquai ; & je leur enlevai huit Bâtimens chargés de vingt-cinq à trente mille charges de bled que j'envoyai à Brindes, pour en faire la débite au profit du Roi.

Comme mes ordres pour brûler tous les Vénitiens que je trouverois ſans patentes, étoient précis, je commençai à faire grand feu ; il ne ſe paſſoit pas un ſeul jour qu'il n'y eût quelque nouvelle expédition. Sans parler des barques moins conſidérables, je leur brûlai d'abord en différentes occaſions plus de vingt-cinq bâtimens, dont je fis dépouiller les équipages par mes Matelots, qui charmés de ces captures, venoient me demander de tems en tems ſi nous ne brûlerions plus.

Outre ces vingt-cinq Bâtimens, je rencontrai un Vaiſſeau Vénitien de cinquante pieces de canon, qui alloit à *Bouccari*, Ville de la domination de l'Empereur. Ce Bâtiment avoit une belle & bonne patente de la République ; ainſi je ne pouvois rien entreprendre contre lui, ſans excéder mes ordres, & ſans commettre une hoſtilité, qui dans d'autres circonſtances, auroit pû avoir des ſuites fâcheuſes.

Digitized by Google

Cependant, comme je savois très certainement que ce Vaisseau n'alloit à Bouccari, que pour y fortifier son équipage d'une centaine de soldats qui lui manquoient, & qu'après cela il devoit venir se joindre au Vaisseau Anglois, pour me faire quitter le Golfe, je crus qu'il étoit du service du Roi de commencer par brûler celui-ci, sans m'embarrasser de ce qui pouvoit en arriver. 1701.

Je m'en rendis donc le maître, & après avoir fait dépouiller tout l'équipage, que je renvoyai dans sa propre chaloupe, sans en retenir qu'un seul Matelot, que je fis prisonnier, dans le dessein de m'en servir en tems & lieu, je fis mettre le feu au Vaisseau, me chargeant ainsi de l'évenement, dans un point où je crus qu'il étoit essentiel de me mettre au-dessus de mes regles.

L'incendie que je faisois avoit tellement allarmé les Vénitiens, qu'ils n'osoient plus se mettre en mer. Le Vaisseau Anglois lui-même, informé de ma derniere expédition, étoit rentré dans le Port, de peur d'être pris, ou d'être obligé de combattre; j'étois pourtant résolu de ne lui faire point de quartier,

Digitized by Google

1701. & de tout tenter pour venir à bout de le brûler. Dans ce deſſein, je m'informois de tous les bâtimens que j'arrêtois, du lieu où je pourrois le trouver. J'appris de pluſieurs endroits qu'il étoit dans le Port de *Malamoco*, où les Vénitiens l'avoient remorqué depuis deux jours, avec ſix *Piottes*, ſortes de bâtimens à rames.

Comme je vis qu'il m'étoit déſormais impoſſible de le rencontrer, je réſolus d'aller l'attaquer dans le Port même, & de le brûler à la barbe des Vénitiens. L'entrepriſe étoit hardie ; mais outre que le Cardinal d'Etrées m'avoit témoigné ſouhaiter que ce Bâtiment périt, j'étois moi-même bien-aiſe de rabattre un peu l'orgueil du Capitaine, qui en partant pour Trieſte, avoit déclaré hautement qu'il alloit rendre libre la navigation du Golfe, & qu'il ſe chargeoit de rapporter au Sénat les oreilles du Chevalier de Forbin.

Le beau tems favoriſoit mon entrepriſe. J'avois pris mes meſures pour n'arriver devant Veniſe, qu'à l'entrée de la nuit ; car il m'importoit de n'être pas reconnu. Quand nous fûmes à l'endroit où j'avois réſolu de m'arrêter pour diſpoſer

diſpoſer tout ce qu'il me falloit pour mon attaque, je fis venir à bord le ſieur Deſchiens, à qui je communiquai mon deſſein. 1701.

Il lui parut d'abord ſi haſardeux qu'il ne balança pas à le condamner : il me propoſa même tant de difficultés, que j'aurois pû en être ébranlé, ſi je ne les avois pas prévues ; mais j'avois eu le tems de ſonger à tout. » Monſieur, lui dis-» je, je hazarde en ceci beaucoup moins » que vous ne croyez. Je vais attaquer » à la vérité au milieu d'un Port un vaiſ-» ſeau entouré d'une infinité de Bâti-» mens, qui concourroient tous volon-» tiers à ma perte : mais auſſi faites atten-» tion que je m'adreſſe à des gens qui ne » ſongent pas à moi, & qui me croient » fort éloigné de Veniſe.

» Je trouverai en arrivant la plupart » de ces Bâtimens, & le Vaiſſeau même » à qui j'en veux, vuide de ſoldats & » de matelots. Les équipages qui ne ſe » défient de rien, ou dormiront, ou ſe-» ront à terre à ſe réjouir dans les caba-» rets. Le Vaiſſeau que je veux brûler » eſt dans le Port, amarré à quatre » amarres, & par conſéquent hors d'é-» tat de manœuvrer, pour ſe mettre

1701. » à couvert d'une ſurpriſe. D'ailleurs » quand il ne ſeroit pas tout-à fait hors » de défenſe, nous devons faire peu » de cas de ſon équipage, qui dans le » fonds, & à le bien prendre, ne doit » être regardé que comme une troupe » de gens peu aguéris & ramaſſés à la » hâte.

» Il n'y a donc pas lieu de douter » que je ne puiſſe fort bien venir à bout » de mon entrepriſe, ſurtout perſonne » ne nous ayant reconnus ; car il ne » faut pas croire qu'on ait pris garde » à nous dans un païs où il eſt ordinaire » de voir arriver tous les jours des vaiſ- » ſeaux auſſi conſidérables que les nô- » tres.

» Bien plus, quand nous autions » été reconnus, ayant à faire à des peu- » ples fainéans, timides, & incapables » d'une entrepriſe tant ſoit peu hardie, » nous ne riſquerions pas trop à les aller » attaquer, puiſqu'il ne leur tomberoit » jamais dans l'eſprit que nous puiſ- » ſions avoir la hardieſſe, ou la témé- » rité (comme il leur plaira) d'entrer » dans leur Port, & d'aller brûler un » Vaiſſeau à la vûe de cette prodigieuſe » quantité de galeaſſes, de galeres, de

» galiotes & de brigantins, ſur leſquels » ils ſe repoſent. Si je ſuis aſſez heureux » pour que le beau tems continue, je » ſuis preſque ſûr de mon entrepriſe; » d'ailleurs, pourſuivis-je, ce Vaiſſeau a » trop bien ſervi nos ennemis, il faut » qu'il périſſe pour l'honneur de la Na- » tion «. 1701.

Le ſieur Deſchiens, homme de réſolution, & véritablement courageux, goûta toutes ces raiſons, & ſe réduiſit à me dire, que puiſque j'étois réſolu à ne démordre pas de cette entrepriſe, il me prioit au moins de lui en donner le commandement; qu'une pareille commiſſion ne pouvoit tomber que ſur lui, puiſque je n'ignorois pas que le Commandant, ne doit jamais s'expoſer, ſans un extrême beſoin. » Je n'ai » jamais douté, lui dis-je, de votre » valeur: mais j'ai trop à cœur la réuſ- » ſite du projet, dont je viens de m'ou- » vrir à vous, pour m'en repoſer ſur per- » ſonne.

» D'ailleurs, ſi je vous donne le com- » mandement que vous ſouhaitez, & » que vous reveniez ſans rien faire, » je croirai avoir lieu de me plaindre; » & s'il vous arrivoit mal-encontre, ce

1701. » qui eſt très poſſible, je ſerois blâmé de » vous avoir expoſé, tandis que je ſerois » en ſûreté. Il vaut donc mieux que j'y » aille moi-même, & que je me charge » de l'évenement.

» Pour prendre toutes les précautions » qui conviennent en pareil cas, & pour » ne pas riſquer le ſervice de Sa Majeſ- » té; comme je pourrois être tué, voici les » inſtructions que j'ai reçues de la Cour, » auxquelles vous n'aurez qu'à vous con- » former «. Je lui marquai pour lors la maniere dont il devoit ſe conduire.

» J'ai demandé, pourſuivis-je, au » Vice-Roi de Naples, & je lui ai fait » demander par le Cardinal de Janſon, » douze cens ſoldats & quatre galeres; » tout cela ſe prépare à venir. Ma vûe » en me procurant ce ſecours, étoit d'at- » taquer les Ports de l'Empereur, & de » les détruire, car j'ai remarqué il y a » long-tems qu'ils ſont mal fortifiés, » & hors de défenſe. Quand vous aurez » reçu ce renfort, vous ſerez le maître » de vous en ſervir pour continuer à » agir ſur ce plan, ſi vous le trouvez » convenable; ſinon vous vous ſervirez » de ces troupes ſelon qu'il vous pa- » roîtra que les intérêts du Roi le de-

» manderont. En atendant, tenez-vous » dans mon bord, & attendez-y de mes » nouvelles «. 1701.

Lui ayant ainſi parlé, je fis mettre en mer mes deux chaloupes & un canot. Je choiſis tout ce qu'il y avoit de meilleurs hommes dans mon équipage, je leur fis mettre à tous des cocardes blanches au chapeau, afin de pouvoir nous reconnoître, quand nous ſerions à bord de l'ennemi. Je fis enſuite l'établiſſement de mon attaque, marquant à chacun en particulier ce qu'il avoit à faire, & le poſte qu'il devoit occuper, quand nous aurions abordé. Tout étant ainſi diſpoſé, je m'embarquai, & nous partîmes, n'ayant en tout dans mes trois petits bâtimens que cinquante hommes; mais valeureux, & capables d'un coup hardi.

La mer étoit calme, l'air pur, & la lune dans ſon plein; il étoit à peu près minuit, quand nous entrâmes dans le Port. Le premier objet qui s'offrit d'abord à nous, fut un petit bateau avec deux hommes qui pêchoient. Pour n'être pas reconnu, je fis ſemblant d'être de l'eſcorte du vaiſſeau Anglois, dont je leur fis demander des nouvelles en

1701. Italien; ajoutant pour les tromper, que nous avions été pris & dépouillés par les François. A ce mot de François, ils s'écrierent tous deux, *ah le chien de Chelier de Forbin.* Après cette exclamation; ils nous répondirent que le navire étoit plus loin, & que nous n'avions qu'à avancer.

En chemin faisant, je vis venir plus de cent cinquante petites voiles qui sortoient par un petit vent de terre. Si je n'avois pas connu Venise, cette multitude de bâtimens m'auroit effrayé, & je serois revenu sans rien entreprendre; mais je savois fort bien que je n'avois rien à appréhender de ce côté-là; en effet, ils continuerent leur route, & passerent tous sans mot dire.

Quelque tems après, je rencontrai un autre petit Pêcheur, à qui je demandai des nouvelles du vaisseau Anglois. Le Pêcheur me montra un gros navire, en me disant, *le voilà.*

Le Matelot Impérial que j'avois trouvé dans le vaisseau Vénitien, & que je n'avois retenu que parceque je comptois de m'en servir dans cette occasion, m'avoit assuré qu'il connoissoit ce navire, pour y être entré plus d'une

fois. J'avois embarqué cet homme avec moi ; & pour en tirer le ſervice que je ſouhaitois, je lui avois promis la liberté s'il m'indiquoit le vaiſſeau ; mais auſſi je l'avois aſſuré que je le ferois pendre ſur-le-champ s'il me trompoit. Il me confirma tout ce qu'on venoit de me dire, m'aſſurant lui-même qu'il étoit ſûr de ne point ſe méprendre, & qu'il reconnoiſſoit fort bien ce vaiſſeau à un grand lion doré, qu'il appercevoit ſur le derriere de la poupe. 1701.

Le navire étant ainſi reconnu, quoique d'un peu loin, je marchai en bon ordre, afin de pouvoir commencer l'attaque tous en même-tems, & d'un même côté. Nous avancions, lorſque mon maître Nocher apperçut, à la faveur du clair de la lune, le petit pêcheur que nous avions rencontré d'abord. Il m'en avertit, & me fit prendre garde que ce bâtiment voguoit vers le navire Anglois. J'eus peur qu'il ne nous eût reconnus, & qu'il n'allât donner avis de notre venue. Pour parer ce contre-tems, je fis faire force de rames à mes gens : mais quelque diligence que je fiſſe, il me fut impoſſible de l'empêcher de parler.

Digitized by Google

1701. Comme j'avois pris les devants, car j'étois éloigné d'une portée de fusil des deux autres bâtimens qui me suivoient, je ne voulus pas perdre de tems à les attendre, & m'adressant à l'équipage : » Allons, camarades, leur dis-je, abor- » dons toujours ; tandis que nous oc- » cuperons l'ennemi, nos gens qui ne » sont pas loin, viendront à notre se- » cours «.

Nous n'étions plus qu'à deux pas du vaisseau, lorsque la sentinelle cria, *où va la chaloupe* ? Je ne répondis rien, & j'abordai. Je vis, en joignant le navire, que deux sabords de la sainte Barbe étoient ouverts, j'y fis entrer mon maître Nocher & deux de ses camarades, qui s'étant glissés par-là, donnerent l'allarme les premiers. Ils tuerent d'abord cinq à six hommes qui se présenterent à moitié endormis.

Dans le même moment je montai à bord, la bayonnette au bout du fusil, en criant, *tue, tue*. Tous mes soldats furent se poster à l'endroit que je leur avois désigné. Quand je les vis ainsi dans leur poste, je courus suivi de quelques-uns des miens sous le gaillard du derriere, pour aller m'emparer de la grande

grande chambre, où ſont ordinairement les armes des Vaiſſeaux de Guerre. Quelques malheureux, accourus au bruit ſans armes & en chemiſe, furent maſſacrés. 1701.

Comme nous pourſuivions les reſtes de ces miſérables qui crioient en demandant quartier, je tombai dans l'écoutille qui étoit à l'arriere du grand mât. Mon fuſil & l'échelle me retinrent, mais mon chapeau, ma perruque, & mon piſtolet allerent en bas. Dans cet état, je craignis que mes ſoldats ne me priſſent pour un ennemi. Je levai la voix, & leur adreſſant la parole *ce n'eſt rien*, leur dis je, *avancez, enfans, je ſuis à vous.*

Ces hommes pleins de valeur, & qui avoient une préſence d'eſprit merveilleuſe, s'avancerent vers la grande chambre, où je les ſuivis un moment après. Ils en étoient déja maîtres lorſque j'arrivai, & avoient tué ſept à huit hommes qui avoient voulu leur faire tête. Alors, n'y ayant plus perſonne qui réſiſtât, je mis des Sentinelles aux écoutilles, pour empêcher que ceux qui étoient en bas ne montaſſent ſur le Pont.

1701. L'Officier qui étoit deſtiné pour attaquer le Château du devant, s'en étoit auſſi emparé. Il ne reſtoit plus que le Capitaine du Vaiſſeau, ſon gendre, & deux de ſes fils, qui s'étoient enfermés dans la chambre du Conſeil qu'ils avoient barricadée, & où ils ſe défendoient. Il étoit important de les y forcer au plutôt, & avant qu'aucun de tous ces bâtimens dont le Port étoit rempli, pût venir donner du ſecours. Je courus donc inceſſamment de ce côté, ſuivi de quelques Soldats, & ayant envoyé ſur-le-champ un bombardier dans mon canot pour y prendre une hache, des grenades, & une mêche allumée, que j'avois eû la précaution d'embarquer, j'eus bientôt fait une ouverture dans la cloiſon. Aux premieres grenades que je jettai, le Capitaine ſe rendit en demandant quartier. Ce fut pour lors que mes deux autres Bâtimens aborderent; enſorte que ſans leur ſecours, & avec vingt hommes ſeulement, je m'étois déja rendu maître du Vaiſſeau.

L'Officier de l'un des deux bâtimens me dit qu'un coup de mouſqueton à trompette que le Capitaine

avoit tiré de la chambre du Conseil, lui avoit tué deux hommes, & que trois autres avoient été blessés du même coup. Ce fut là tout ce que je perdis. La plupart des matelots ennemis qui étoient entre les Ponts se jetterent par les sabords dans la mer, & se sauverent à la nage; ainsi dans moins d'une demie-heure je me vis entierement le maître. 1701.

Il ne me restoit plus, pour avoir une satisfaction entiere qu'à mettre le feu. Je fis rompre des planches de coffres, & avec des chemises soufrées, que j'avois apportées exprès, je fis préparer trois feux que je disposai en différens endroits; après quoi ayant fait chercher mon chapeau, mon pistolet & ma perruque, je fis crier dans le bas du Navire, qu'il y avoit bon quartier; il en monta vingt-sept hommes, que je distribuai dans mes deux chaloupes avec le Capitaine, ses fils & son Gendre. Personne ne paroissant plus, j'allumai moi-même les feux, & quand je vis qu'ils commençoient à gagner le corps du Vaisseau, je me rembarquai.

Dans un moment le Navire fut tout embrasé; j'avois le plaisir de le voir brûler en me retirant. Ce spectacle mit l'al-

1701. larme dans le Port ; on voyoit de la lumiere partout ; ce n'étoient que cris dans tous les vaiſſeaux & dans les maiſons. Peu après le trouble augmenta ; car le feu ayant gagné le dedans, les canons chargés à boulets commencerent à tirer à droit & à gauche avec un fracas horrible ; enfin le feu prenant aux poudres, & mettant en pieces cette maſſe énorme, fit jouer au milieu du Port la plus épouvantable mine qu'il ſoit poſſible d'imaginer.

Je retournai dans mon bord, ſans avoir été pourſuivi de perſonne ; j'y fus reçu aux cris de *Vive le Roi.* Tout l'équipage témoigna d'autant plus de joie de mon retour, que le fracas qu'ils avoient entendu dans le Port, leur avoit donné plus d'inquiétude ſur mon ſujet.

Les Priſonniers ayant été mis dans mon Vaiſſeau, j'affectai de faire toutes les honnêtetés poſſibles au Capitaine ; & après m'être plaint à lui avec douceur, des diſcours qu'il avoit tenus ſur mon compte, » Monſieur, lui dis-je, » quoiqu'on ait voulu m'aſſurer que » vous avez eû deſſein de me maltrai- » ter, non-ſeulement vous ne recevrez

» aucun mauvais traitement de ma part : 1701.
» mais je veux ſur votre ſeule parole,
» vous renvoyer à Veniſe ; vous y trai-
» terez avec l'Ambaſſadeur de l'Empe-
» reur, de l'échange des Priſonniers,
» & en cas que vous ne puiſſiez rien con-
» clurre, vous reviendrez me joindre ici
» au bout de deux mois. »

Dès qu'il fut jour, j'ordonnai qu'on le mît à terre. Il ne profita pas long-temps de l'honnêteté dont j'avois uſé à ſon égard : il mourut peu de jours après, ſoit de chagrin, ſoit que les Venitiens l'euſſent fait empoiſonner, comme on en fit courir le bruit, je ne ſais pourquoi.

Cependant l'allarme étoit dans Veniſe, les Magiſtrats en robe de chambre & en pantoufles s'aſſemblerent au *Pregadi*. L'Ambaſſadeur de France eut peur, & tout effrayé du tumulte qu'il entendoit, ſe cantonna dans ſon Palais. Le Cardinal d'Etrées au contraire triomphoit ; car il regardoit ce qui venoit de ſe paſſer, comme une expédition entrepriſe pour lui faire plaiſir, & qui ſervoit à le venger amplement de la mauvaiſe foi & du manque de parole des Venitiens.

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
DONACIÓN DEL EXCMO.
SR. D. J. F. CAMACHO
1894
MADRID
Digitized by Google

1701. Dans les premiers mouvemens de sa joie, il m'écrivit la lettre du monde la plus gracieuse. L'Ambassadeur s'expliquoit sur un ton bien différent, & après m'avoir accablé de reproches, il ne faisoit pas difficulté de me dire, que pour ma propre gloire je l'avois exposé & avec lui tous les Francois qui étoient dans Venise, à être assommés par le Peuple.

Cette Lettre me fit de la peine : je répondis à l'Ambassadeur qu'il faisoit beau temps dans son cabinet ; où il étoit tranquille, & en sûreté, tandis que j'exposois tous les jours ma vie pour la gloire des Armes du Roi ; que bien loin de m'attendre aux reproches que je venois de recevoir, j'avois espéré qu'il me sauroit gré d'avoir mortifié une République qui observoit si mal ce qu'elle avoit si souvent & si solemnellement promis ; que j'étois au désespoir qu'il n'approuvât pas ma derniere action : mais que je la jugeois si utile au service du Roi & à l'honneur de la nation, que si ce vaisseau Anglois étoit encore sur pied, je me croirois obligé de tout entreprendre pour le faire périr.

Le lendemain l'Ambassadeur qui com-

mençoit à n'être plus si effrayé, me ré- 1701.
crivit une lettre bien différente de la premiere; il me fit mille excuses, donna de grandes louanges à tout ce que j'avois fait, & finissoit en me priant d'oublier sa précédente.

Avant que de mettre à terre le Capitaine Anglois, je lui demandai à combien montoit l'équipage de son vaisseau: il me dit qu'il étoit de trois cens trente hommes, & que si j'avois été l'attaquer le jour précédent, je n'y en aurois peut être pas trouvé vingt; que je n'y en avois trouvé un si grand nombre; que parceque voulant congédier tout ce monde, il les avoit fait avertir de se rendre à bord, où il y avoit plus de cent hommes lorsque j'étois venu l'attaquer, & que le peu de résistance qu'on m'avoit fait, ne venoit que de ce qu'ils n'auroient jamais crû que j'oserois les attaquer dans un Port comme celui de Venise, où ils se croyoient à l'abri de toute insulte. Leçon importante pour tous les gens de guerre, qui doivent toujours être sur leurs gardes, & craindre, quelque part qu'ils se trouvent, les surprises des ennemis, qui peuvent les attaquer à tout-

1701. moment, & qui ne demanderoient pas mieux que de les prendre au dépourvû.

Les Venitiens, irrités de ce qui venoit de se passer, porterent leurs plaintes au Cardinal d'Etrées. Ils lui déclarerent qu'ils regardoient cette action comme une hostilité intolérable, dont il falloit que la République tirât raison; qu'ils voyoient fort bien qu'on vouloit les pousser à bout: mais qu'ils ne souffriroient jamais, sans témoigner leur ressentiment, que les François eussent porté la hardiesse, jusqu'à venir sous les yeux du Sénat & dans leur Port, brûler les vaisseaux de leurs amis & de leurs alliés.

Le Cardinal, ravi de pouvoir leur faire une réponse semblable à celle qu'il en avoit reçu, répondit qu'il n'étoit point homme de guerre, qu'il ignoroit les raisons qui avoient donné lieu à l'expédition dont ils se plaignoient: mais que j'étois à leur vûe, & qu'ils pouvoient envoyer à bord tant qu'ils voudroient, pour s'éclaircir avec moi; que quant à lui, il n'avoit aucune autre satisfaction à leur donner.

Le Sénat, peu content de cette ré-

ponſe, me députa un Noble Venitien, qui ſe rendit à bord, accompagné du Conſul François. Je fis au Député tout l'accueil poſſible. Je ne craignois pas d'en faire trop après ce qui venoit de ſe paſſer : outre que je prévoyois fort bien que j'aurois mon tour, avant que la converſation finit. 1701.

Après les premieres civilités, il m'expoſa dans une aſſez longue plainte, les principaux griefs que le Sénat avoit contre moi ; me déclara qu'il étoit principalement envoyé pour ſavoir les raiſons ſur leſquelles je m'obſtinois depuis ſi long-temps à outrager la République, dont je n'avois pas à me plaindre ; qu'il avoit ordre de s'informer des motifs qui m'avoient engagé à inquiéter tout ce que j'avois trouvé de leurs bâtimens dans la mer Adriatique, à en brûler un ſi grand nombre, & en particulier de s'éclaircir avec moi ſur le ſujet pour lequel j'étois allé, juſques dans leur Port, brûler à la vûe de Saint Marc un vaiſſeau qui appartenoit à leurs alliés, & qui étoit ſous la protection de la République.

Ce diſcours m'ouvroit un champ trop vaſte pour reſter court. Après avoir

1701. écouté tout ce que le Député avoit à me dire : » Monsieur, lui repartis-je, » le Roi mon Maître m'a envoyé dans » le Golfe pour le bien de son service ; » mais en même temps il a eu si fort à » cœur les intérêts de votre Républi- » que, & il a tellement prétendu la mé- » nager, qu'il m'a défendu de paroître » autrement que sous le Pavillon du Roi » d'Espagne, à qui les côtes du Royau- » me de Naples, qui font une partie du » Golfe, appartiennent incontestable- » ment.

» Mes instructions qui sont très sa- » ges, ne me permettent que d'attaquer » les ennemis du Roi ; aussi ne suis-je » venu que comme dans un pays ami ; » croyant n'avoir à faire, tout au plus » qu'aux Impériaux, s'ils entreprenoient » quelque chose de contraire au service » de Sa Majesté.

» Cependant, à peine suis-je entré » dans le Golfe, qu'un de mes Capi- » taines & trente hommes de sa suite » sont assassinés au sortir de la Messe, » dans vos propres terres, au milieu » d'un Village appartenant à la Seigneu- » rie. Je m'en suis plaint à vos Magis- » trats ; bien loin de me donner sur ce

» point la satisfaction que je demandois, 1701.
» & que j'avois lieu d'attendre, on me
» ferme l'entrée de tous vos Ports, & on
» m'y refuse même de l'eau, tandis que
» nos ennemis en reçoivent toute sorte
» de secours. »

» Quand après cela j'aurois usé de re-
» présailles, on n'auroit pas lieu de s'en
» plaindre. Je ne l'ai pourtant pas fait,
» au contraire, nonobstant l'irrégularité
» de ce procédé, n'en voulant qu'aux
» seuls Impériaux, j'ai fait prier le Sé-
» nat de donner des passeports à ses Su-
» jets, dans la crainte où j'étois de les
» confondre avec les ennemis. »

» Il étoit d'autant plus raisonnable de
» me donner satisfaction sur ce point,
» qu'ayant à empêcher les secours que
» l'Empereur envoyoit journellement au
» Prince Eugene, & que ne m'étant
» pas possible de distinguer les Venitiens
» des Impériaux, autrement que par
» leur passeport, on ne pouvoit refuser
» de leur en donner, sans m'exposer
» tous les jours à des mécomptes égale-
» ment désagréables au Roi mon Mai-
» tre, & à la République. »

» Il est notoire que le Sénat n'a ja-
» mais voulu entendre raison sur ce

1701. » point, & que toutes mes remontran-
» ces ont été inutiles : il ſembloit après
» cela que j'étois en droit de prendre
» indiſtinctement ſur les ennemis, &
» ſur les Venitiens ; cependant pour ne
» pas choquer votre délicateſſe, je n'ai
» pas voulu uſer d'un droit que votre
» conduite me donnoit ; & voulant
» pouſſer les ménagemens juſqu'à l'ex-
» cès, je me ſuis donné la peine pendant
» long-temps de conduire ceux de vos
» bâtimens que je trouvois chargés de
» vivres & de munitions de Guerre,
» dans les Villes de votre dépendance
» où ils me diſoient aller ; & je les ai
» toujours relâchés ſans difficulté, lorſ-
» que vos Podeſtats m'ont aſſuré que
» la cargaiſon appartenoit aux Veni-
» tiens. »

» La République m'a d'autant plus
» d'obligation en ce point, que je ſa-
» vois fort bien que le Magiſtrat me
» trompoit, puiſque je ne manquois
» jamais d'apprendre le lendemain, ou
» le jour d'après, que les bâtimens
» relâchés étoient allés chez les enne-
» mis. J'en ai ſurpris quelques-uns qui
» étoient dans ce cas. Après avoir vé-
» rifié leur menſonge, & la connivence

» du Magiſtrat, il auroit été, ce ſem- 1701.
» ble, dans l'ordre de les brûler : je me
» ſuis pourtant contenté de jetter les mu-
» nitions en mer, & j'ai renvoyé & les
» bâtimens & l'équipage, ſans leur faire
» le moindre mal. »

» Dans une ſeule fois j'ai rencontré
» quatre-vingt-deux bâtimens qui al-
» loient à Trieſte. Je les ai laiſſé paſſer,
» quoiqu'il me fût aiſé de les arrêter, &
» quoique je ſuſſe fort bien qu'ils n'al-
» loient que pour ſe charger du Convoi
» deſtiné au Prince Eugene ; car j'avois
» été averti qu'on ne les envoyoit que
» pour ce ſujet, »

» Mais voici qui eſt plus fort que
» tout le reſte. Tandis que je tenois
» Trieſte bloquée, l'Ambaſſadeur de
» l'Empereur arme dans votre Port,
» & ſous les yeux du Sénat, le Vaiſ-
» ſeau Anglois dont la perte fait au-
» jourd'hui le ſujet principal de votre
» députation. Vous n'ignorez pas que
» les Miniſtres du Roi ont repréſenté
» à vos Magiſtrats, qu'ils euſſent à em-
» pêcher cet armement. Sur les remon-
» trances qui leur furent faites, le Sé-
» nat donna ſa parole que l'Anglois
» n'armeroit point, & promit au Roi

1701. » & à ſes Miniſtres, que pourvû qu'on
» me fit ſortir du Golfe, il ſe chargeoit
» d'empêcher qu'à l'avenir les Impériaux
» donnaſſent du ſecours au Prince Eu-
» gene.

» Sur ces belles promeſſes, le Roi
» & ſes Miniſtres m'ordonnent de me
» retirer. J'obéis. Qu'en eſt-il arrivé ?
» A peine fus-je parti, que le Vaiſſeau
» Anglois arbore le pavillon de l'Em-
» pereur ; & après avoir ſalué votre
» Amiral, qui lui rend le ſalut, ſort du
» Port, fait voile pour Trieſte, met
» ſous ſon eſcorte plus de cent bâti-
» mens, les mêmes que j'avois laiſſé
» paſſer, & les conduit juſqu'à l'em-
» bouchure du *Pô*, chargés du ſecours
» dont j'avois empêché la ſortie pendant
» ſi long temps. »

» Les Miniſtres du Roi portent de
» nouveau leurs plaintes au Sénat ſur ce
» manque de parole. Toute la ſatisfaction
» qu'on en obtient, ſe réduit à s'entendre
» répondre froidement, » *qu'on eſt bien
fâché de ce qui eſt arrivé : mais qu'on n'a
pû empêcher l'Ambaſſadeur de l'Empe-
reur de faire cet armement.*

» Depuis ce temps-là j'ai brûlé, dites-
» vous, un très-grand nombre de bâ-

» timens Venitiens ; cela pourroit être, 1701.
» & je n'oserois assurer le contraire ;
» mais ce qu'il y a de bien certain, c'est
» que s'ils avoient eû des Patentes, com-
» me le Sénat a été requis plus d'une
» fois de leur en donner, je les aurois
» laissé passer, de même que plusieurs au-
» tres bâtimens qui venoient du Levant,
» richement chargés, & que j'ai recon-
» nu à leurs Patentes appartenir à la Ré-
» publique. »

» Du reste, quand j'aurois brûlé en
» effet quelques Venitiens que j'aurois
» surpris donnant du secours aux enne-
» mis, malgré les intentions du Sénat,
» y auroit-il lieu d'être si fort irrité con-
» tre moi, qui, en tout cela, n'aurois
» fait autre chose dans le fond, que de
» punir des contrebandiers, de faux
» freres, & de mauvais Sujets ? Et pour
» ce qui est du vaisseau Anglois que je
» viens de brûler dans votre Port, qu'il
» me soit permis de vous le dire, c'est
» à la République à me faire des remer-
» ciemens & non des reproches ; puis-
» que je lui ai rendu service, en châ-
» tiant un insolent qui faisoit le maître
» chez vous, *sans que vous pussiez l'en*
» *empêcher.* » Ma réponse déconcerta le

Digitized by Google

1701. Venitien, qui n'en demandant pas davantage, prit congé, & s'adreſſant au Conſul François. Monſieur le Conſul, lui dit-il, il m'a fait la réponſe d'un FORBIN. Je ne ſais ſi par cette maniere de parler, en faiſant alluſion à mon nom, il vouloit dire quelqu'autre choſe que ce qui ſe préſente naturellement.

Dès ce jour même j'écrivis à la Cour pour donner avis au Miniſtre de ma derniere expédition. Voici la réponſe que j'en reçus. » Sa Majeſté m'a paru ſatisfaite, Monſieur, du ſuccès qu'a eû votre projet par la priſe de pluſieurs bâtimens; l'action que vous avez faite, en brûlant dans le port de Malamoco le Vaiſſeau Anglois deſtiné pour le ſervice de l'Empereur, lui a auſſi été très agréable. Elle en a bien connu toute la hardieſſe, & tout le danger auquel vous vous êtes expoſé. Elle m'ordonne de vous aſſurer qu'elle s'en ſouviendra par rapport aux Officiers, & autres que vous recommanderez, & dont vous avez été content, & que vous le ſerez de l'attention qu'elle y fera. »

J'avois écrit à Rome au Cardinal de Janſon

Janſon ſur le même ſujet. Il me témoigna que mon attention à lui faire part de mes ſuccès, lui avoit fait beaucoup de plaiſir, & enſuite donnant un champ libre à l'amitié qu'il avoit pour moi, il m'écrivit mille choſes ſi obligeantes, qu'il ne me conviendroit pas de les répéter. 1701.

L'expédition dont je viens de parler me rendit entierement maître du Golfe. Je remis à la voile, & je continuai à croiſer. Peu de jours après, il m'arriva une avanture que je ne dois pas taire; & qui me fit d'autant plus de plaiſir, qu'en me donnant lieu de faire reſpecter les armes du Roi, j'en tirois une ample ſatisfaction de toutes les avanies que j'avois eu à eſſuyer de la part des Venitiens.

Un petit bâtiment que j'envoyois devant moi à la découverte, avec ordre à l'Officier de faire venir à bord tout ce qu'il rencontreroit, (car je m'étois mis ſur le pied de ne laiſſer paſſer aucun bâtiment ſans le viſiter) trouva une Piotte, où étoit le PROVEDITEUR *Général du Golfe*. Ce Magiſtrat, un des plus conſidérables de la République, qui étoit ſorti pour exercer quelque

1701. fonction de ſa Charge, étoit pour lors revêtu de toutes les marques de ſa dignité.

L'Officier François l'ayant abordé, lui commanda de ſe rendre à bord du Chevalier de Forbin. Le Général, ſurpris & tout ſcandaliſé de ſe voir donner un tel ordre, à lui qui devoit en donner aux autres, répondit à l'Officier qu'il eût à ſe retirer, & lui fit dire que cette Piotte portoit ſon Excellence Monſeigneur le Provediteur Général du Golfe.

Le François ſans démordre de ſes prétentions, & peu touché de la magnificence de ce titre, repliqua bruſquement qu'il ne reconnoiſſoit d'autre Général que le Chevalier de Forbin; qu'il n'y avoit qu'à obéir, ſans quoi il alloit faire tirer ſur le bâtiment. Le Venitien étoit trop ſage pour riſquer ce coup, obéit, & s'en vint à bord.

L'Officier qui avoit gagné les devants, m'avertit de ce qui ſe paſſoit. Ravi de pouvoir mortifier la République dans la perſonne d'un de ſes principaux Magiſtrats, je donnai les ordres convenables, & je me retirai dans ma chambre, pour donner lieu à la comédie que je méditois.

Digitized by Google

A peine le Provéditeur fut à bord, que l'Officier de garde lui ordonna de monter. Le Venitien fit quelques difficultés de le faire, ſous prétexte de ſa dignité, & demanda à me parler. L'Officier lui répondit, ſelon l'inſtruction que je lui avois donnée, que ſon Excellence Monſeigneur le Chevalier ne faiſoit que de paſſer dans ſa chambre, où il étoit allé pour repoſer un moment, & qu'il n'y avoit perſonne d'aſſez hardi pour oſer l'éveiller, au moins ſi-tôt : il ajouta qu'il en étoit bien mortifié : mais que ſelon ſes ordres, devant, ſans en excepter aucun, viſiter tous les bâtimens qui viendroient à bord, après en avoir fait monter tous les équipages, il ſupplioit ſon Excellence d'avoir pour agréable qu'il s'acquittât de ſa commiſſion. 1701.

Le Général, homme d'eſprit, comme le ſont preſque tous les Venitiens, comprit fort bien de quoi il étoit queſtion, & voyant la néceſſité où il étoit de monter, ne ſe le fit pas dire davantage. Dès qu'il fut entré, l'Officier qui le précédoit, marchant à petit bruit, & ſur la pointe des pieds, vint gratter à la porte de ma chambre qu'il en-

1701. trouvrit, & me parlant à demi voix, & comme craignant de me faire de la peine : » Monſeigneur, me dit-il, je de» mande bien pardon à votre Excellen» ce, d'oſer prendre la liberté de l'é» veiller : mais ſon Excellence Monſei» gneur le Provéditeur Général du Gol» fe.... »

A ce mot de Provéditeur Général, je me levai avec précipitation, & me préſentant ſur la porte de ma chambre, j'y reçus le Venitien que je ſaluai profondément, & à qui je témoignai combien j'étois mortifié que mes Officiers l'euſſent obligé de venir à bord, & de monter. Je le ſuppliai de croire que quelque général que fût l'ordre que j'avois donné, je n'avois pas prétendu qu'il s'étendît juſques à ſon Excellence ; que mes Officiers avoient excédé : mais que je le conjurois de leur pardonner, de n'imputer leur mépriſe qu'au malheur des tems qui les obligeoit, & qui me contraignoit moi-même, à faire tous les jours bien des choſes que je n'exécutois qu'avec regret.

Le Venitien répondit d'un air gracieux, qu'il étoit charmé de l'avantu-

re, puiſqu'elle lui procuroit le plaiſir de me connoître. Un moment après, on apporta du caffé, du chocolat, des confitures, & de différentes ſortes de vin; le Général goûta de tout. 1701.

Nous parlames aſſez long-tems de la ſituation des affaires. Je me plaignis de la partialité de la République, des mauvais traitemens que j'en recevois tous les jours, & de ce que par ſes ordres on me refuſoit entrée & rafraîchiſſemens, juſques à de l'eau, dans tous ſes Ports, tandis qu'on accordoit tout aux ennemis.

Le Vénitien, auſſi habile que poli, me répondit en excuſant toujours le Sénat, ſans pourtant me condamner. Lorſqu'il prit congé, tous mes Soldats parurent ſous les armes; je fis battre au champ, & l'équipage ayant crié pluſieurs fois, *Vive le Roi*, je ſaluai ſon Excellence de neuf coups de canon. Je fis part de cette avanture au Cardinal d'Etrées, & à l'Ambaſſadeur. Ce dernier me répondit que le Général ſe louoit extrêmement de moi, & que je lui avois fort bien doré la pilule.

Ce fut à-peu-près dans ce tems-là que je reçus des plaintes de M. le

1701. Comte de Toulouſe, au ſujet des paſſeports que j'avois donnés au Pilote François, à qui j'avois vendu à Brindes les deux barques qui étoient à Ancône. Ces deux bâtimens qui venoient en France, entrerent dans Meſſine : le Pilote préſenta ſon paſſeport. On ne manqua pas de le porter à M. l'Amiral, & de lui repréſenter que je m'arrogeois une autorité qui n'étoit dûe qu'à lui : mais ce Prince dont j'avois l'honneur d'être connu, démêla bientôt la vérité, & comprit que tout ce que j'en avois fait n'étoit que pour faciliter la vente des Bâtimens. Cependant il m'écrivit, & m'ordonna de me juſtifier.

Il ne me fut pas mal-aiſé de le faire ; & mes raiſons ſe trouvant les mêmes que celles qui s'étoient d'abord préſentées à ſon eſprit, il y eut égard. Cette affaire n'eut point d'autre ſuite : j'ai cru pourtant devoir la rapporter, quand ce ne ſeroit que pour faire voir aux Officiers avec combien de circonſpection ils doivent ſe conduire ; car à l'armée on ne pardonne rien, ſurtout en certaine matiere, & il ne manque jamais de gens qui, ou par envie, ou

Digitized by Google

pour faire leur Cour, ſe font un mérite 1701.
de vous accuſer.

Comme je continuois à brûler tous les bâtimens que je trouvois ſans paſſeport, les cris & les plaintes ne ceſſoient pas. Enfin les Vénitiens, fatigués de ſe voir ſi mal menés, s'adreſſerent encore au Cardinal. Ils lui firent tant, & de ſi belles promeſſes, que cette Eminence continuant à être leur dupe, ſe laiſſa encore perſuader. Il m'envoya donc ordre de ne plus toucher aux Venitiens, & de laiſſer les choſes dans l'état où elles étoient lorſque j'étois entré dans le Golfe. Sur ce pied n'ayant plus rien à faire ſur mes croiſieres, je repris le projet dont j'ai parlé ci-devant, & dont je n'avois differé l'exécution que parceque j'avois eu occaſion de faire quelque choſe de mieux.

J'ai déja dit plus d'une fois, que dès mon entrée dans le Golfe, j'avois reconnu que la plupart des Ports de l'Empereur étoient dégarnis de troupes & très mal fortifiés. Mon deſſein étoit de les détruire, & de bombarder les Places qui bordoient la côte. Pour ce ſujet j'avois demandé au Viceroi de Naples douze cens ſoldats, & qua-

1701. tre Galères. Ce secours n'étoit point venu, & quoiqu'il me fût impossible avec le peu de monde que j'avois, d'éxécuter tout le plan que je m'étois formé, je compris pourtant que je pourrois faire quelque chose en attendant ce renfort.

Je résolus de commencer mes expéditions par le bombardement de Trieste; j'accommodai donc incessamment, en Galiottes à bombes, deux bâtimens que j'avois pris sur les ennemis, & j'allai mouiller devant cette place à la portée du canon. A peine fus-je arrivé, que pour ne perdre point de tems, j'allai en compagnie du sieur Deschiens sonder jusques sous les murailles de la Ville, pour reconnoître les lieux, & pour voir comment je disposerois mon attaque.

Quoiqu'on fît pleuvoir sur nous une grêle de coups de canons & de mousqueterie, car il parut sur les remparts plus de six mille hommes bien armés, je n'eus ni morts ni blessés. L'endroit où je devois poster mes bombardes étant reconnu, je les fis avancer à l'entrée de la nuit, & je débutai par faire tirer dans la Ville six volées de canon de dix-huit livres

livres de bales. Cette décharge fut si heureuse, qu'elle endommagea plusieurs maisons, & qu'un des boulets emporta l'un des chandeliers qui éclairoient le souper du Gouverneur. 1701.

Mes bombardes commencerent un moment après. Elles tiroient quatre bombes à la fois, & faisoient un fracas épouvantable. Comme j'avois eu la précaution de mettre dans les bombes des matieres combustibles, le feu prit bientôt dans plusieurs quartiers de la Ville, elle paroissoit toute embrasée. L'allarme qui se répandit dans un instant, y jetta une telle consternation, & la frayeur fut si grande, que tous les habitans s'enfuirent à la campagne avec tant de précipitation, qu'ils ne se donnerent pas même le loisir d'emporter ce qu'ils avoient de plus précieux.

Il y avoit sur le Môle, qui forme comme une espece de petit pont, une batterie à barbette de quatorze pieces de canon. Ce poste étoit le seul qui pouvoit m'incommoder notablement. Pour prévenir les ennemis, car je ne doutois pas qu'ils ne vinssent m'attaquer par cet endroit, je fis faire de mon ca-

1701. not & de ma chaloupe deux demi lunes flottantes, je les couvris de matelats; je remplis de fusiliers ces deux petits bâtimens, & m'étant embarqué dans l'un des deux, je gagnai de ce côté-là.

A mesure que j'en approchois, je reconnus que le poste étoit abandonné, aussi-bien que tout le reste de la Ville. Pour profiter de la terreur où étoient les ennemis, je voulois descendre avec une quarantaine de soldats, & tâcher d'entrer dans la Place pour achever de la brûler. J'en allai conférer avec le sieur Deschiens qui étoit occupé à bombarder.

Il me détourna de mon dessein, en me représentant que nous n'avions point de pétard pour faire sauter la porte qui donnoit sur le Môle. » D'ailleurs, me dit-il, vous avez vû tantôt le nombre des ennemis qui ont paru sur les remparts, vous n'avez que quarante soldats à leur opposer; si par malheur les troupes, remises de leur premiere frayeur, venoient à vous, vous seriez accablé sous le nombre, & vous ne manqueriez pas d'y succomber. Croyez-moi, soyez con-

» tent. Nous bombardons ici tout à » notre aiſe, ſans que perſonne nous » diſe mot, le feu eſt par toute la Ville, » que pouvez-vous ſouhaiter davan- » tage «. 1701.

Je me laiſſai perſuader à ces raiſons, & je ne fis rien qui vaille. Si j'avois ſuivi mon ſentiment je ruinois la Ville de fond en comble; car j'appris le lendemain par les Vénitiens, que tous les habitans étoient ſortis, & que la Milice qu'ils avoient aſſemblée à la hâte pour les défendre, ayant profité de l'épouvante des Bourgeois, s'étoit ſauvée après avoir pillé tout ce qu'elle avoit pû enlever.

Après cette expédition, je détachai ma chaloupe que j'envoyai à Veniſe porter mes lettres. Elle étoit armée de quatre pierriers, deux devant, & deux derriere, & n'avoit pour tout équipage que quinze ſoldats, commandés par le ſieur PEINIER, Enſeigne de Marine.

Depuis que j'avois brûlé le Vaiſſeau Anglois, les Vénitiens avoient fermé l'entrée de leurs Ports avec des Vaiſſeaux de Guerre & des Galeres. Dès que ma chaloupe parut à l'entrée du *Lido*, les Galeres l'arrêterent, & de-

1701. manderent à l'Officier où il alloit Il répondit qu'il portoit à l'Ambaſſadeur de France des lettres du Chevalier de Forbin.

Je ne ſais comment le tout ſe paſſa : mais ſoit que l'Officier s'expliquât mal, ou que mon nom leur eût fait peur, ils dépêcherent un Iole pour avertir le Sénat de mon arrivée à la Chaîne, dans une Frégate de quatorze canons, & de deux cens hommes d'équipage. L'allarme les avoit tellement ſaiſis, qu'ils faiſoient monter des hommes ſur le bout de leurs Antenes pour compter ceux qui étoient dans la chaloupe, qu'ils prenoient pour un Amiral.

Le Sénat, effrayé de la nouvelle qu'il venoit de recevoir, députa ſur-le-champ un Noble pour aller porter des plaintes à M. le Cardinal d'Etrées, à qui il repréſenta, qu'il voyoit bien qu'on ne prétendoit plus les ménager, & que le Chevalier de Forbin n'étoit pas venu ſans quelque deſſein important, & concerté avec les Miniſtres du Roi.

Le Cardinal pour donner ſatisfaction au Sénat, engagea l'Ambaſſadeur à venir lui-même à bord, voir de quoi il s'agiſſoit, & me faire retirer ſur-le-

champ. Il vint en effet, & fut fort surpris de ne trouver en arrivant qu'une chaloupe avec trente hommes seulement, tant soldats que Matelots, & ayant pris ses lettres, celles qui étoient pour la Cour, & celles qui s'adressoient au Cardinal, il s'en retourna en riant bien fort de la terreur panique que ma seule chaloupe avoit répandue dans Venise. Il est vrai qu'on me craignoit si fort dans ce Païs, que j'y étois passé en proverbe, & que le souhait ordinaire que les Patrons allant en mer, s'entrefaisoient les uns les autres, étoient de dire après s'être recommandé à *Saint Marc : Iddio ci guardi della Bollina* (a) *e del Cavalier di Forbino.* 1701.

Quatre jours après mon expédition de Trieste, je fus joint par deux Galiottes à rames que j'avois demandées à la Cour, & par deux Brigantins que le Vice-Roi de Naples m'envoyoit. Ce fut par l'arrivée de ces deux derniers bâtimens, que je reçus une lettre du Cardinal de Janson, par laquelle il

(a) *Bollina est une espece de Météore, que les Matelots regardent comme le présage d'une tempête prochaine.*

1701. m'apprenoit que le Grand-Vicaire de Brindes avoit fait de grandes plaintes au Pape ſur les violences que j'avois faites dans la Ville ; qu'il ſe plaignoit en particulier de ce que j'étois allé à main armée enlever une Religieuſe dans ſon couvent ; que je l'avois retenue pluſieurs jours, & que je ne l'avois renvoyée, qu'après en avoir indignement abuſé.

Dans cette même lettre, il me mandoit qu'il avoit tâché de me diſculper, autant qu'il lui avoit été poſſible ; qu'il avoit prié Sa Sainteté de ſuſpendre ſon Jugement, juſqu'à ce qu'il eût pû m'écrire, & ſavoir de moi-même de quoi il étoit queſtion ; qu'il ne m'avoit jamais connu capable de ces ſortes d'excès, & qu'il étoit aſſuré que je me juſtifierois facilement du crime dont on m'avoit chargé.

Je répondis à cette Eminence en lui écrivant naïvement ce qui avoit donné lieu à la plainte que l'on avoit fait contre moi, & en le priant de ſupplier Sa Sainteté de s'en rapporter au témoignage de l'Evêque de Brindes, qui certainement me diſculperoit des calomnies du Grand-Vicaire. Le Pape, jugeant ce

moyen propre à découvrir la vérité, fit écrire à l'Evêque, qui dans sa réponse me justifia amplement : il me fit même beaucoup plus d'honneur que je ne méritois, puisqu'il ne tint pas à l'information qu'il envoya, qu'on ne me regardât comme un Saint. 1701.

En réponse des lettres que j'avois écrites à la Cour, j'en reçus du Ministre de fort obligeantes sur les services que j'avois rendus. *Sa Majesté*, m'écrivoit-il, *m'a témoigné être satisfaite de votre conduite, & de l'application avec laquelle vous mettez en œuvre les moyens que vous avez de causer du dommage aux ennemis.* Il ajoutoit que les Vénitiens continuoient à se plaindre de moi, mais qu'on ne faisoit pas grand cas de tout ce qu'ils pouvoient dire, & il finissoit en m'invitant d'aller brûler un Château, appellé la *Mezzola*, situé sur le Pô, qui servoit de Magasin pour les secours de l'Armée Impériale en Italie.

Par la maniere dont il me pressoit sur ce dernier article, il me faisoit assez entendre qu'il avoit cette expédition fort à cœur. Il ne m'en falloit pas tant pour me la faire entreprendre : ravi

1701. d'avoir occaſion de faire plaiſir au Miniſtre, je ſuſpendis mes bombardemens, & j'allai mouiller à l'embouchure du Fleuve, d'où ayant découvert le Château à qui il en vouloit, je détachai le ſieur Deſchiens pour aller le reconnoître, & pour voir ſi le projet de la Cour pouvoit avoir lieu.

On ne pouvoit parvenir juſqu'à la Place, qu'en paſſant ſur les terres du Pape. Le ſieur Deſchiens trouva en entrant dans le Fleuve un Corps-de-Garde des troupes de Sa Sainteté. A la premiere vûe des Galiottes, les ſoldats de ce poſte prirent la peur, & s'enfuirent. M. Deſchiens, qui crut bonnement que le Corps de Garde appartenoit aux ennemis, le fit piller, brûla quelques bateaux qu'il trouva abandonnés, & s'avança pour reconnoître le Château.

Cette Place étoit flanquée de quatre tours, entourée d'un foſſé plein d'eau vive avec un pont levis, & défendue par une Garniſon capable de ſoutenir un Siége dans toutes les formes. Il revint m'informer de ce qu'il avoit fait & vû. Sur ſon rapport, jugeant qu'il n'étoit pas poſſible d'exécuter ce que le

Digitized by Google

Miniſtre ſouhaitoit, je fus forcé de tourner mes vûes ailleurs; ce qui me mortifia beaucoup; car je compris fort bien que la Cour trouveroit mauvais qu'un projet qu'elle avoit paru ſouhaiter, demeurât ſans exécution. 1701.

Je revins donc à continuer mes bombardemens. Tandis que je me diſpoſois à aller attaquer Fiume, que je voulois traiter de la même maniere que Trieſte, j'appris que le Corps de Garde que mes gens avoient pillé, appartenoit au Pape, auſſi-bien que les barques qui avoient été brûlées. Cette nouvelle me fit craindre, & avec raiſon, que le Cardinal Légat de FERRARE, attaché à l'Empereur, ne prît de-là occaſion de me faire une affaire auprès de Sa Sainteté.

Pour prévenir ce coup, j'écrivis au Cardinal de Janſon, & au Commandant d'un petit Fort qui étoit aux environs, appartenant au Saint Pere. Dans ces deux lettres, je m'excuſois ſur la mépriſe de mon Officier, cauſée par la faute du Corps de Garde même. Mes lettres arriverent tout à propos, le Cardinal de Ferrare avoit pris les devans, & avoit déja fait des plaintes très for-

Digitized by Google

1701. tes contre moi, & contre la Nation : mais le Cardinal de Janſon pacifia toutes choſes, & j'en fus quitte en payant aux Soldats quelques paillaſſes, & quelques couvertures qui avoient été brûlées.

Après cette affaire, qui n'eut pas de ſuites plus fâcheuſes, je remis à la voile, & je tirai du côté de Fiume, où je me rendis vers l'entrée de la nuit. Cette Place eſt ſituée ſur le milieu d'une Baie fort ſpacieuſe. Avant que de former mon attaque, je réſolus, pour pluſieurs bonnes raiſons qu'il ſeroit trop long de rapporter, de me rendre maître d'un petit Bourg, appellé *Lourano*, entouré de murailles, & diſtant de deux lieues de la Ville.

Je comptois qu'il me ſeroit d'autant plus aiſé de le ſurprendre, que ſelon toutes les apparences, les ennemis ne devoient pas me croire ſi près d'eux. La nuit qui commençoit à tomber, étoit propre à favoriſer mon entrepriſe. Je pris mes quatre bâtimens à rames, les canots & une bombarde, & je tirai du côté de Lourano.

Les Vénitiens toujours allertes, & qui ne me perdoient pas de vûe, m'ayant

reconnu, je ne ſais comment, annoncerent auſſi-tôt ma venue aux Impériaux, en allumant pluſieurs feux, de diſtance à autre. A ce ſignal, ceux-ci prirent les armes, fermerent celles de leurs portes qui donnoient dans la campagne, & parurent ſur leur rempart, en état de ſe bien défendre, ſi je venois les attaquer. 1701.

Voyant ainſi mon projet découvert, je ne voulus pas m'engager pendant la nuit dans un combat, ſans ſavoir au juſte à qui j'avois à faire. En attendant qu'il fût jour, je fis jetter quelques bombes, c'en fut aſſez pour donner l'allarme; elle fut générale, on voyoit de tous côtés des lumieres qui couroient par la campagne. C'étoit les femmes & les enfans qu'on avoit laiſſées ſortir, & qui fuyoient.

Quand il fut jour, j'apperçus un nombre conſidérable de gens armés, qui s'étoient poſtés ſur le rivage pour empêcher la deſcente. Avant que de rien entreprendre, je fus bien-aiſe de ſavoir ce que c'étoit que ces troupes, & ſi j'avois à me défendre contre des Bourgeois, ou contre des gens de guerre. Pour ce ſujet, je m'embarquai dans une

1701. Piotte, & j'allai droit à eux. Quand je fus à bonne portée, je ſuivis quelque tems le rivage pour reconnoître un endroit où je puſſe aborder facilement.

Cette troupe me ſuivit pêle-mêle, & ſans ordre, tirant ſur moi une infinité de coups de fuſils; à ces marques, je reconnus bientôt qui ils étoient. Ces Bourgeois, qui ne tiroient qu'en tremblant, & qui étoient d'ailleurs maladroits, ne bleſſerent perſonne. Ce qui me ſurprit dans cette occaſion, ce fut la fermeté de mes Matelots, qui ſans branler, & demeurant toujours debout, eſſuyerent toute cette grêle de mouſqueterie ſans fourciller, & avec un ſang froid qui feroit honneur aux plus intrépides.

Dès que j'eus reconnu un endroit propre pour la deſcente, je retournai vers mes bâtimens que je rangeai en bataille, & je m'avançai pour attaquer cette Bourgeoiſie qui faiſoit un corps de plus de quatre cens hommes. A meſure que j'avançois, ils tiroient ſur ma petite Flotte, mais ſans me cauſer beaucoup de dommage. Quand je fus à la demi-portée du fuſil, je fis faire

sur cette populace une décharge de canon, de pierriers & de mousqueterie. Une trentaine furent tués, tout le reste prit l'épouvante, & ne songea qu'à fuir. 1701.

Personne ne s'opposant plus à la descente, je mis quatre-vingt soldats à terre, & j'ordonnai à l'Officier qui les commandoit d'aller attaquer une Porte du côté de la campagne, tandis qu'avec mes Brigantins & mes Galiottes j'attaquerois la Porte de la Marine. Nous entrâmes lui & moi presque en même tems, par la porte que chacun de nous avoit attaquée, & nous nous rendîmes maîtres du Bourg.

Mon premier soin fut de poser des Corps de garde dans tous les endroits où je les jugeois nécessaires pour prévenir les surprises; après quoi je fis menacer de mettre le feu, si l'on ne se hâtoit de donner une grosse contribution. Tandis que la Bourgeoisie déliberoit sur les moyens de se racheter de l'incendie, les Matelots qui étoient entrés commencerent le pillage; les Soldats, aussi avides que les Matelots, quitterent leurs postes, & se mirent aussi à piller. Dans un moment le désordre fut

1701. général, & ni mes Officiers, ni moi-même, ne fûmes plus en état d'y apporter du remede.

Dans cette confusion, je craignis que les ennemis, qui ne s'étoient retirés qu'à un demi-quart de lieue, ne vinssent m'attaquer, soutenus par des secours que la Ville de Fiume auroit pû leur envoyer. Je ne songeai donc plus qu'à me retirer avec honneur, & à achever mon entreprise, qui jusques-là avoit si bien réussi. Pour finir, car il ne falloit plus songer à attendre de contribution, je fis mettre le feu dans presque tous les quartiers. A l'aide d'un petit vent qu'il faisoit, les maisons qui étoient presque toutes de bois, furent bientôt embrasées, la flame suivant de l'une à l'autre, l'incendie fut général.

Le feu prit à l'Eglise, qui avoit été pillée comme le reste du bourg, au Tabernacle près, auquel personne n'avoit touché. J'y courus pour faire enlever le SAINT SACREMENT, avant que le feu prît à l'Autel. En entrant je vis un Matelot qui ouvroit le Tabernacle, & qui ayant vû la Sainte Hostie dans le Soleil, & le Ciboire où reposoient plusieurs autres petites Hos-

ties consacrées, saisi d'horreur, se prosterna sur l'Autel à deux genoux, & cria à haute voix, en joignant les mains, *mon Dieu, je vous demande pardon, je ne croyois pas que vous fussiez là.* A ces mots s'étant retourné, il me vit derriere lui, & appréhendant sans doute que je ne le fisse punir il se sauva à toutes jambes. 1701.

Je dis alors à un Officier qui m'avoit suivi, de prendre une nappe qui étoit restée sur l'Autel, d'en envelopper le plus respectueusement qu'il pourroit le Soleil & le Ciboire, & d'emporter le tout au plus vîte dans mon canot; car le temps pressoit, & l'Eglise commençoit à être enflamée de tous côtés. Le village étoit à demi consumé, lorsque je fis battre la retraite. Tout le monde se retira, à la réserve d'un seul Matelot que je perdis, je ne sais comment, & dont nous n'eûmes plus de nouvelles.

En arrivant à bord, l'Aumonier en surplis & en étole, vint prendre le Saint Sacrement, le posa sur un petit Autel qui avoit été dressé exprès, & sur lequel il y eut des bougies qui brûlerent toute la nuit.

Pour achever de réparer autant qu'il

1701. étoit poſſible, la profanation qui avoit été commiſe dans l'Egliſe, d'où je ſavois qu'on avoit enlevé pluſieurs ornemens, & un nombre conſidérable de Vaſes Sacrés, je fis publier un banc, une heure après que nous fûmes à bord, par lequel il étoit enjoint, ſous peine de la vie, de rendre avant la nuit à l'Aumonier, tout ce qui avoit été pillé, ſoit en Ornemens, Vaſes Sacrés, & autres effets conſacrés au Service Divin. Dès le ſoir même, on lui rapporta ſix Calices, ſix Patenes, & vingt ornemens complets, parmi leſquels il y en avoit de très-riches, enſorte que tout fut rendu, à la réſerve de quelques aubes, que les ſoldats retinrent pour ſe faire des chemiſes.

Je me préparois à aller bombarder Fiume, lorſque le Conſul François de *Raguſe* arriva à bord. Je l'avois vû dans le voyage que j'avois fait à *Courchoula*. Ce Conſul étoit allé à Fiume pour quelques affaires particulieres. Les Magiſtrats effrayés de mon expédition de Trieſte & de Lourano, & appréhendant d'être traités de la même ſorte, l'engagerent à venir me ſupplier de ne leur point faire de mal. Cette démarche me fit grand plaiſir,

plaisir, parceque je vis bien que l'Ambassade aboutiroit à une grosse contribution, ce qui au bout du compte étoit bien plus avantageux au Roi que d'abattre quelques maisons en bombardant. 1701.

Pour mieux cacher ma pensée, je répondis au Député qu'il étoit bien difficile de lui accorder ce qu'il souhaitoit; que j'avois des ordres précis de bombarder, & en particulier la Ville de Fiume, qu'on vouloit moins ménager que toutes les autres; que j'en étois bien mortifié, surtout depuis que je savois qu'il s'intéressoit pour cette place, mais qu'il y auroit tout à craindre pour moi, si je m'avisois de faire grace; que toutefois à sa considération, & pour lui marquer le cas que les Officiers du Roi faisoient de la recommandation d'un Consul François, je me hasarderois à prendre sur moi de ne point bombarder, pourvû que la Ville, en payant une grosse contribution, me donnât moyen de me justifier à la Cour.

Pour n'oublier rien de ce qui pouvoit intimider le Consul, je fis allumer devant lui quelques artifices qui brûloient dans l'eau; je lui fis accroire que

1701. les bombes seroient pleines de ces sortes de matieres, & que j'allois réduire la Ville en cendres, si je commençois une fois, comme je l'avois résolu ; que cependant, puisque je leur avois ouvert une voie pour sauver la Ville, je ne retractois pas ma parole : mais qu'on songeât aussi à me faire tenir la contribution dans tout le jour, sans quoi je ne pouvois éviter de passer outre.

Le Consul me demanda à quoi je faisois monter la somme que je souhaitois qu'on me donnât ; je lui répondis qu'il ne me falloit pas moins de cent mille écus, pour indemniser le Roi d'une partie des frais qu'il avoit été obligé de faire pour l'armement. Ce Consul tout consterné me repliqua, qu'il ne seroit jamais possible que Fiume contribuât une somme si considérable. Il me représenta que le pays étoit pauvre, de peu de ressource, & que si je ne modifiois pas ma demande, les habitans seroient réduits à subir tel sort qu'il me plairoit, faute d'avoir assez d'argent pour se redimer. Le Raguſois me parla d'une maniere si persuasive, que je promis de faire grace, moyennant une contribution de quarante mille

écus, & mille ſequins de préſent qu'on devoit me faire. 1701.

Quand cet article eut été ainſi réglé, je dis au Conſul, que mes ſoldats ayant pillé, la veille, l'Egliſe de Lourano, je ſouhaitois de faire rapporter à Fiume le Saint Sacrement, les Vaſes Sacrés, & pluſieurs autres ornemens qui avoient été enlevés, & que je le priois de faire enſorte que le Clergé ſe rendît en Proceſſion le lendemain ſur le rivage, pour y recevoir le tout avec la décence qui convenoit. Il ſe chargea volontiers de cette commiſſion, & me promit de s'en acquitter.

Sur ſa parole, dès le lendemain à la pointe du jour, je fis parer mon canot avec un tendelet fort propre, on y dreſſa un Autel ſur lequel on expoſa le Saint Sacrement. Les Aumoniers en ſurplis s'embarquerent, & firent route vers la Ville, en récitant debout des Pſeaumes, & d'autres Prieres de l'Egliſe.

De peur de quelque ſurpriſe de la part des ennemis, je fis eſcorter le canot de quelques galiottes ou brigantins à rames. Le ſieur Deſchiens que j'avois chargé de la conduite de ces bâ-

1701. timens étoit dans le canot avec un tambour. Cette petite flotte alloit ainsi par un temps fort calme, qui laissant brûler les bougies qu'on avoit posées sur l'Autel, donnoit lieu à un spectacle également touchant & nouveau.

Quand elle fut à une certaine distance de la Ville, le Commandant fit arrêter son escorte, & s'avança seul avec le canot assez près des murailles. Surpris de ne voir personne, il fit battre un appel. Aussi-tôt on lui répondit par une décharge de mousqueterie, & par une vingtaine de coups de canon à mitraille, & à boulets, qui par bonheur ne toucherent personne. Les Aumoniers, qui ne s'attendoient à rien moins, se jetterent au fond du canot, si épouvantés de l'aubade, qu'il ne fut pas aisé de les faire relever sitôt. Ensuite de cette réception, il n'y avoit pas apparence d'aller plus avant. Il fallut retourner sur ses pas, & l'Escadre revint à mon bord, où l'un des Aumoniers dit la Messe, & consuma les Hosties.

Surpris d'un changement si peu attendu, & ne pouvant comprendre sur quel sujet la Ville paroissoit dans une

ſituation ſi différente de la veille, j'en demandai des nouvelles à quelques Venitiens voiſins de l'endroit où j'étois. Ils me dirent que tandis que le Conſul traitoit avec moi de la contribution, il étoit arrivé un Officier Général de l'Empereur, avec ordre d'aſſembler des corps de Milice, pour s'oppoſer au progrès que je faiſois; que ce Général n'avoit jamais voulu entendre parler de contribution; qu'il avoit encouragé le Peuple, & qu'on avoit travaillé toute la nuit à faire dreſſer des batteries & à mettre la Ville en défenſe. 1701.

Pour m'aſſurer par moi-même de la vérité de cet avis, je fus bien aiſe d'approcher de la Place, & de reconnoître ſi, nonobſtant l'arrivée de cet Officier, il n'y avoit pas moyen de bombarder; je ſondai aux approches des murailles, & je trouvai quatre-vingt braſſes de fond: mais à la quantité de coups de canon que j'eſſuyai, je vis qu'il n'étoit pas poſſible de rien entreprendre. Toutefois, avant que de me retirer, je fis tirer moi-même quelques volées de canon ſur la Ville: mais elles ne firent pas grand effet; ainſi n'ayant rien de mieux à faire, je réſolus de recommencer mes

1701. courſes, comme auparavant.

Avant que de remettre à la voile, j'écrivis au Cardinal de Janſon au ſujet du pillage de l'Egliſe de Lourano, & je l'informai de la maniere dont ceux de Fiume m'avoient reçu, lorſque je m'étois mis en état de leur faire rendre ce qui avoit été enlevé. Je priai cette Eminence d'en parler au Pape, & de lui demander ſes ordres pour cette reſtitution. Sa Sainteté me ſut bon gré du zele que j'avois témoigné pour la Religion. Elle eut la bonté de me faire écrire ſur cela une lettre fort obligeante, & m'ordonna de faire porter tous ces ornemens à Ancône, pour être remis entre les mains des Peres DE LA MISSION, qui auroient ſoin de les reſtituer à l'Egliſe qui avoit été pillée.

Peu après mon départ de Fiume, il m'arriva de Toulon une Frégate commandée par M. de LIGONDÈS. Elle étoit chargée de vivres & de munitions. Par rapport à la ſaiſon où nous entrions, ce bâtiment étoit plus propre pour la guerre que celui que je montois; car nous approchions de l'Hyver, auquel temps les gros Vaiſſeaux ne ſau-

Digitized by Google

roient tenir, ſurtout dans la Mer Adria- 1701.
tique. D'ailleurs le mien avoit beſoin d'être carené. Je pris donc le parti de m'accommoder de celui-ci, & de renvoyer l'autre en France.

Quelques jours après je fus à Ancône pour y arrêter mes comptes avec le Conſul François qui avoit fait des avances conſidérables pour l'Eſcadre, & je n'oubliai pas de faire porter aux PP. de la Miſſion, conformément aux Ordres du Pape, les Ornemens & les Vaſes Sacrés de l'Egliſe de Lourano, dont ces Peres eurent le bonté de ſe charger.

Ancône n'eſt qu'à quatre lieues de *Notre-Dame de Lorette*, la dévotion que les Fideles ont de tout temps témoignée pour cette Sainte Chapelle, & tout ce que j'avois oui dire des richeſſes qu'on y conſerve, me donnerent envie d'y aller. Des Gentilshommes de mes amis me fournirent les voitures & les relais néceſſaires pour revenir à bord le même jour. J'arrivai à Lorette de bon matin. Tandis que je me repoſois un moment au cabaret, je fus ſurpris d'y voir venir le Gouverneur, que l'Officier qui gardoit la porte avoit envoyé avertir de mon arrivée.

Digitized by Google

1701. Il me dit en m'abordant que m'ayant ſu dans la Ville, il s'étoit hâté de me venir rendre ſes devoirs ; qu'il me prioit de vouloir bien aller chez lui, & qu'il ne ſouffriroit jamais qu'un homme de ma diſtinction demeurât au cabaret. Je le remerciai, comme je devois, des bontés qu'il me témoignoit, mais je le priai inſtamment de me laiſſer en liberté, n'ayant que fort peu de temps à demeurer ; & ſur ce que je lui témoignai que je n'étois venu que dans un eſprit de dévotion, & pour voir tout ce qu'on m'avoit dit des magnificences de l'Egliſe de Lorette, il m'envoya, un moment après être ſorti, deux Peres Jeſuites, un François & un Flamand, qui eurent la bonté de m'accompagner par-tout.

Après avoir entendu la Meſſe, & prié quelque temps devant l'Autel de la Vierge, on me fit voir des richeſſes immenſes. Un nombre preſque infini de pierreries de toute eſpece & de toute valeur, une multitude prodigieuſe de Statues d'argent, de Croix, de Calices, & de Ciboires, d'or pour la plupart, enrichis de pierres précieuſes, quantité d'ornemens en broderie de perle, en

un

en mot j'en vis tant & de tant de ſortes, 1702.
que leur nombre & leur magnificence ſurpaſſoient de beaucoup l'idée que je m'étois formée.

Tout ce que je trouvai à dire, ce fut une eſpece de tribut qu'il falloit payer, à meſure que nous paſſions d'un endroit à l'autre. J'en dis deux mots au Jéſuite François. Ce Pere me répondit qu'il ne falloit pas regarder cela d'un certain œil ; que le tribut dont je me plaignois, avoit donné lieu plus d'une fois aux mauvaiſes plaiſanteries des libertins : mais que les gens raiſonnables ne trouvoient rien dans tout cela qui fût capable de les ſcandaliſer. Et dans le fond, il n'avoit pas tout le tort, puiſqu'il eſt juſte que ceux qui ſont prépoſés pour montrer ces Tréſors aux Etrangers, ſoient payés de la peine qu'ils prennent, & gagnent au moins de quoi s'entretenir.

A mon retour à Ancône, je voulus aller viſiter le Cardinal qui en étoit Evêque. J'en parlai au Marquis de BENIN-CASA, Conſul François. Il me répondit que cette viſite étoit fort à propos : mais qu'il falloit auparavant traiter du cérémonial.

1702. Comme j'étois peu fait aux uſages d'Italie, je lui demandai de quel cérémonial il me parloit : » Je veux, lui » dis-je, rendre tout ſimplement mes » devoirs à M. le Cardinal, il n'y a qu'à » ſavoir de cette Eminence ſi ma vi- » ſite lui ſera agréable. » Le Marquis me regardant avec un ſourire : » M. le » Chevalier, me dit-il, je vois bien que » vous ne connoiſſez pas nos manieres, » ce n'eſt pas ici comme en France, où » l'on vit ſans façon. En Italie tous les » pas ſont comptés & tirent à conſé- » quence : mais ne vous embarraſſez de » rien ; cette affaire me regarde, & de » ce pas je vais voir le Maître de Cé- » rémonie du Cardinal, avec qui nous » déterminerons la maniere dont un » homme de votre condition doit être » reçu.

Voici comme le tout fut réglé. Il fut arrêté que j'irois en caroſſe, accompagné de tous mes domeſtiques, deſcendre à la porte du Cardinal ; que tous les domeſtiques de cette Eminence viendroient me recevoir hors la porte de ſon Palais ; que j'entrerois le premier avec ma ſuite ; que les Officiers du Cardinal ſuivroient, & que

nous marcherions dans cet ordre juſques à *Mezza Sala ;* c'eſt à-dire, juſqu'au milieu de la Salle, où tout ce cortége s'arrêteroit ; que le grand Maître de Cérémonie me conduiroit dans une autre Salle préparée exprès, où il y auroit ſous un dais un fauteuil pour le Cardinal, & une chaiſe pour moi ; que le Maître de Cérémonie me quitteroit, après m'avoir conduit dans cette Salle, dans laquelle ſon Eminence entreroit par une autre porte, & que là je pourrois lui faire tel compliment que je trouverois à propos. 1702.

Le Conſul m'avertit encore que ce Cardinal parloit parfaitement bien François : mais que par rapport à ſa dignité il ne me parleroit qu'Italien. Tout ce cérémonial, juſqu'à l'arrivée du Cardinal dans la ſalle, s'exécuta de point en point & à la lettre : mais ſon Eminence étant entrée, au lieu d'aller s'aſſeoir ſous le dais, vint à moi, & après m'avoir embraſſé, me dit en me parlant François : » Monſieur le Chevalier, » c'eſt à la Françoiſe que je veux vous » recevoir, & non pas à l'Italienne. Je » ſuis ſerviteur, & ami particulier de » M. le Cardinal de Janſon. J'ai une

1702. » eſtime & une conſidération particu-
» liere pour votre nom, & ſurtout
» pour vous, Monſieur, qui venez de
» ſervir ſi utilement le Roi votre Maî-
» tre, & qui avez fait de ſi belles ac-
» tions dans le Golfe ; je ſuis entiere-
» ment dévoué à la France, & tou-
» jours prêt à ſoutenir ſes intérêts dans
» toutes les occaſions. »

Je le remerciai de ſes bontés, & de l'honneur ſingulier qu'il me faiſoit. La converſation fut plus longue que de coutume ; nous fimes mille plaiſanteries ſur le cérémonial Italien, & ſur tout ce qu'il a de fatiguant. Comme je prenois congé, le Cardinal m'embraſſa, & continuant à badiner ſur le même ſujet : » Nonobſtant tout ce que
» notre cérémonial a d'incommode, me
» dit-il, il faudra pourtant s'y confor-
» mer au moins en partie ; je vais pren-
» dre un air grave, avec lequel je vous
» accompagnerai juſqu'à *Mezza Sala*,
» où je vous laiſſerai, en faiſant une
» inclination de tête, ſans mot dire ;
» après quoi, mes Officiers vous re-
» meneront à votre carroſſe, en mar-
» chant toujours devant vous. » Sur cela nous ſortimes, & tout fut exé-

tuté, comme le Cardinal m'avoit dit. 1702.

Quelques jours après, il me fit dire qu'il vouloit me rendre visite. Je le reçus dans la maison du Consul François ; le cérémonial fut encore réglé : mais comme cette entrevue ne se passa pas de lui à moi : elle fut fort courte, le Cardinal fut se placer dans son fauteuil, & ne me parla jamais qu'Italien.

Peu de jours avant mon départ, je donnai à manger à une grande partie de la Noblesse d'Ancône ; les grands titres y coutent peu, tout y est Comte ou Marquis. Les Dames furent de la partie ; c'étoit un jour maigre ; j'avois quantité d'excellent poisson. Mon Cuisinier voulant se faire honneur, s'avisa de préparer tous les ragouts au saindoux.

Les Italiens, accoutumés à ne manger gucres que de mauvaise huile, se récrierent beaucoup, & principalement les Dames, sur la bonté de l'huile de France : mais un des Messieurs de la troupe qui étoit un vieux routier, il s'appelloit le Comte MARC-ANTONIO, s'adressant à moi : Monsieur de Forbin me dit-il, *questo mi pare oglio di porco.*

1702. Je m'étois déja apperçu du tour de mon Cuiſinier ; je ne répondis rien, & quoique le Comte eût parlé aſſez haut pour être entendu de tout le monde, perſonne, non plus que moi, ne voulut y prendre garde, & le repas continua comme s'il n'avoit été queſtion de rien.

Je me diſpoſois à partir pour Brindes, lorſque le Conſul vint me prier de recevoir dans mon bord un homme qui avoit une affaire fâcheuſe, pour laquelle il étoit pourſuivi par la Juſtice. Comptant de rendre ſervice à un malheureux, j'accordai facilement ce qu'on ſouhaitoit de moi : un moment après je le vis arriver. Je m'aviſai de lui demander, par pure curioſité, ce que c'étoit que ſon affaire : il répondit froidement, *ho amazzato il mio fratello ; jai tué mon frere, pour quelques démêlés que nous avions, je lui ai tiré un coup de fuſil, & comme je vis qu'il n'étoit pas mort, je l'achevai avec mon poignard.* Je fus ſi frappé de la noirceur du crime, & du ſang froid avec lequel ce ſcélérat m'en parloit, que le regardant avec horreur : » Puiſque tu » as tué ton frere, lui dis-je, tu ne m'é- » pargnerois pas moi-même. A Dieu ne

» plaiſe que je garde dans mon Vaiſſeau 1702.
» un pareil monſtre ; » ſur cela je le fis mettre à terre, & je partis.

Cet aſſaſſinat commis de ſang froid, me rappelle une hiſtoire que le Cardinal de Janſon me raconta un jour que nous allions enſemble de Paris à Beauvais : la voici comme je la tiens de lui.

Un Seigneur Romain qui avoit un fort beau parc, où il entretenoit pluſieurs Cerfs, avoit défendu à ſes domeſtiques d'en tuer. Un d'eux eut le malheur de contrevenir à cet ordre, & tirant à quelqu'autre piece de gibier qu'il manqua, tua par mégarde un de ces Cerfs qui étoit caché dans des broſſailles. Ce pauvre garçon appréhenda la colere de ſon Maître, & s'enfuit à Genes où s'étant embarqué, il fut pris par les Algériens.

Le Seigneur Italien ayant appris quelque temps après, que ſon Domeſtique étoit eſclave à Alger, fut trouver le Cardinal de Janſon, & le pria inſtamment d'écrire au Conſul François de racheter ce malheureux, quoi que dût couter la rançon. Le Cardinal touché de cette généroſité, ne put s'empêcher de la louer ; il écrivit au Conſul, qui

1702. racheta en effet l'Eſclave, & le renvoya à Rome. Le Gentilhomme vint remercier ſon Eminence, rembourſa l'argent de la rançon, & quelques jours après, fit aſſaſſiner ce pauvre valet, qu'il n'avoit voulu ravoir que pour ſe venger de ſa déſobéiſſance, quelque involontaire qu'elle fût.

Je fus fort ſurpris en arrivant à Brindes, d'apprendre que les Soldats que j'avois demandés depuis pluſieurs mois au Viceroi de Naples, étoient arrivés, & repartis depuis quelques jours, auſſi bien que les Galeres commandées par DON MANUEL DE SILVA, qui faute de vivres étoit retourné à *Galipoli*.

Si ce ſecours me fût arrivé à propos, & dans ſon temps, j'aurois été en état d'entreprendre bien des choſes, & il y auroit eu peu de Ports de l'Empereur, qui n'en euſſent été bien incommodés; mais les Eſpagnols ſont ſi lents, qu'ils ne font jamais les choſes qu'à contretemps. La ſaiſon étoit déja ſi avancée, que quand j'aurois trouvé à Brindes les Soldats & les Galeres, il m'étoit impoſſible de rien entreprendre.

Peu de jours après mon arrivée, ce

Digitized by Google

même Don Manuel de Silva, Commandant des Galeres, revint par terre à Brindes pour me prier d'écrire à l'Ambaſſadeur de France auprès de Sa Majeſté Catholique, & pour faire enſorte que ce Miniſtre le diſculpât ſur ce qu'il n'étoit pas venu me joindre au tems marqué. Il en rejettoit la faute ſur le Viceroi de Sicile, qui avoit négligé de fournir des vivres. Je m'informai de la vérité de cet expoſé, & ayant reconnu que le Commandant m'avoit dit vrai, j'écrivis de la maniere qu'il le ſouhaitoit. 1702.

Quelque temps après, je tombai malade d'une pleuréſie, dont j'eus beaucoup de peine à me tirer. Enfin la ſaiſon ne me permettant plus de faire aucune entrepriſe, & voulant d'ailleurs ſauver le Vaiſſeau du Roi qui faiſoit eau de toutes parts, je réſolus de revenir en France pour me radouber. Je partis avec le Sieur de Fougis dont la Frégate avoit beſoin auſſi d'un gros radoub, & je laiſſai à ma place le Sieur Deſchiens, à qui je donnai des inſtructions ſur la maniere dont il devoit ſe gouverner.

Pendant la route je fus tellement af-

1702. failli du mauvais temps, que je me vis vingt fois au moment, ou de me noyer, ou tout au moins d'échouer pour sauver mon Equipage. Ce ne fut qu'à force de travail que j'abordai les Côtes de Provence. J'étois par le travers d'*Antibes*, lorsque je vis passer douze Galeres de France que je savois porter le Roi d'Espagne qui venoit d'Italie, d'où il retournoit dans son Royaume. Comme je voulus saluer ce Prince à la Royale, un de mes canons creva, & tua ou estropia dix de mes hommes.

Un gros éclat qui pesoit plus de cent livres me passa sous le menton. J'en fus quitte pour quelques petites blessures en plusieurs endroits. Je fus fort heureux dans mon malheur, un demi pouce plus haut ou plus en dedans, je perdois la machoire ou j'étois tué. J'arrivai enfin à la vue de Toulon, coulant presque à fond, & tout mon Equipage étant sur les dents. J'envoyai demander du secours qui arriva fort à propos, & sans lequel je n'aurois peut-être pas pû entrer dans le Port.

Le Roi d'Espagne qui étoit fatigué de la mer débarqua à Antibes, & continua sa route par terre. Il passa par

Digitized by Google

Toulon, je fus lui faire la revérence avec un grand emplâtre ſous le menton. 1702.
Ce Monarque me fit l'honneur de me remercier des ſervices que je venois de rendre dans le Golfe ſous le Pavillon Eſpagnol, & me fit préſent d'une épée d'or, enrichie de diamans, qu'il me préſenta lui-même avec beaucoup de marques de bienveillance.

Je trouvai dans la Rade en arrivant à Toulon un Vaiſſeau de cinquante pieces de canon prêt à mettre à la voile : il étoit deſtiné pour aller me joindre dans le Golfe, & remplacer celui que M. Deſchiens m'avoit amené. Mon arrivée fit changer toutes ces deſtinations; & ſoit qu'on voulût donner quelque ſatisfaction aux Venitiens, ſoit pour quelqu'autres raiſons dont je n'eus point de connoiſſance, Monſieur DU QUESNE MONIER fut nommé pour aller à ma place continuer ma miſſion.

Je ne fus pas fâché de ce changement. Je donnai à mon Succeſſeur toutes les inſtructions convenables. Il me dit qu'il prévoyoit qu'il alloit être la victime du commandement qu'on lui donnoit, & que puiſque j'avois quitté

1703. la partie, il y avoit apparence qu'il n'y avoit plus rien de bon à faire.

Il ne se trompoit pas, avec un très petit armement, j'avois eû de grands succès : mais il faut dire aussi que j'avois trouvé un pays dépourvû de troupes, & mal aguerri ; au lieu que quand j'en étois parti, tout étoit en armes. L'Empereur y avoit envoyé de bons Officiers, qui avoient fait des levées considérables, dont on avoit formé des corps de troupes prêts à marcher où il seroit nécessaire, & capables de résister au moins quelque temps. Après m'être reposé quelques jours à Toulon, je pris le chemin de la Cour, où j'arrivai au commencement de l'année mil sept cens trois.

J'avois entrepris ce voyage avec d'autant plus de plaisir, que je comptois d'aller recevoir la récompense de mes services ; car je connoissois fort bien ce que méritoient les deux campagnes que je venois de faire : & quand le Ministre lui-même ne m'en auroit pas parlé si avantageusement dans ses lettres, je n'ignorois pas que j'avois assez bien servi le Roi pour avoir lieu d'esperer que la Cour y auroit quelque égard.

Digitized by Google

Cependant je fus trompé dans mes espérances, & bien loin qu'on me jugeât digne d'être récompensé, je fus réduit à me défendre & contre la calomnie, & contre la prévention. La premiere chose que j'appris en arrivant, fut que la promotion de la Marine s'étoit faite, sans qu'il eût été question de moi. J'en fus mortifié au-delà de tout ce que je pourrois dire ; & ne sachant à quoi attribuer ce qui m'arrivoit, j'allai me présenter au Ministre à qui je me plaignis d'avoir été oublié dans un temps où je croyois pouvoir me flatter que mes services ne demeureroient pas sans récompense. 1703.

Le Ministre me reçut très froidement. Je le priai de me présenter au Roi ; il refusa de m'accorder cette grace, en me disant que j'étois assez connu de Sa Majesté, & que je pouvois me présenter moi-même.

Surpris de cet accueil, auquel je ne m'attendois certainement pas, je répondis d'une maniere assez vive, & sortant brusquement, j'allai en effet me présenter au Roi. Sa Majesté eut la bonté de me dire que j'avois bien fait parler de moi pendant la campagne

1703. *Sire*, lui répondis-je, *je n'ai rien oublié pour faire à vos ennemis tout le mal dont j'étois capable ; heureux, ſi mes ſerces ont eû le bonheur de plaire à Votre Majeſté.*

Cependant j'avois fort ſur le cœur la maniere dont le Miniſtre m'avoit reçu. J'ignorois le ſujet de ſes mécontentemens, & je voulois abſolument en être éclairci. Pour cet effet, je lui avois ſouvent demandé audience, ſans qu'il m'eût été poſſible de l'obtenir.

Outré de ce refus, & voulant à toute force avoir au moins la ſatisfaction de me plaindre & d'être entendu, je fus m'emparer de la porte, un jour qu'il alloit entrer chez lui, & lui adreſſant la parole, » Monſieur, lui dis-je, un » Gentilhomme qui ſert bien ſon Maî» tre, & qui n'a rien à ſe reprocher, » mérite bien, au moins, que vous » l'entendiez ; je vous prie de me don» ner audience. » Sur cela j'entrai, & continuant, comme j'avois commencé : » Monſieur, ajoutai-je, je ne ſor» tirai point d'ici que vous ne m'ayez » écouté. » Le Miniſtre qui vit ma réſolution, & qui jugea qu'il ne ſe débarraſſeroit de moi qu'après m'avoir donné

satisfaction, me répondit que je pouvois parler, & qu'il étoit prêt à m'entendre. 1703.

Alors usant de la liberté qu'il venoit de me donner ; » Qu'ai-je donc fait, » Monsieur, lui dis-je, qui ait dû m'attirer le traitement que je reçois de » votre part ? Vous venez de distribuer » plusieurs graces dans la Marine. Pour » quel crime ai-je mérité qu'on m'oubliât ? Je viens de bien servir le Roi ; » j'ai exposé mille fois ma vie pour la » gloire des armes de Sa Majesté : après » cela n'étois-je pas en droit d'attendre » qu'on songeroit à moi, & que je retirerois quelque fruit de tant de fatigues, & de tous les dangers que j'ai » courus ? »

» De quoi vous plaignez-vous, me » répondit le Ministre, ne vous êtes » vous pas payé de vos propres mains, » & vos deux Campagnes ne vous ont-» elles pas rapporté cent mille écus ? » Etonné de ce que je m'entendois » dire ; si j'ai gagné cent mille écus, » repartis-je, vous devez en être bien » aise ; cette somme me donnera moyen » de servir le Roi avec plus d'aisance : » mais, Monsieur, qui est l'imposteur

1703. » qui a eu l'audace d'avancer cette » fauſſeté ? faites-moi la grace, s'il » vous plaît, de me dire ſur qui j'ai » gagné tout cet argent. C'eſt une » groſſe ſomme que cent mille écus ; » je n'ai pas pillé les deniers du Roi ; » les priſes que j'ai faites ſur les Enne- » mis, je les ai miſes entre les mains » de vos agens, qui doivent vous en » rendre compte. Cela ſuppoſé les cent » mille écus dont vous me parlez, doi- » vent manquer à quelqu'autre, ayez » la bonté de m'informer, qui ſont » ceux qui ſe plaignent de les avoir » perdus.

» J'ai un Journal fort exact de tout » ce que j'ai enlevé aux Ennemis, & » des dépenſes que j'ai été obligé de » faire pour le compte du Roi. Mon- » ſieur de Vauvrai, Intendant de Tou- » lon, a vérifié le tout ; prenez la peine » de vous informer de lui, il peut vous » donner ſur ce point plus d'éclairciſſe- » mens qu'aucun autre. Que ſi vous » voulez ne vous en rapporter qu'à vous- » même, les Officiers, les Ecrivains, » & les Pilotes ont fait des Journaux » auſſi-bien que moi ; il vous eſt aiſé » de les avoir. Je vous remettrai de-

main

» main tous mes Mémoires, dans les- 1703.
» quels j'ai écrit jour par jour tout ce
» que j'ai operé dans mes deux Cam-
» pagnes ; vous pourrez voir à loisir les
» uns & les autres, je serai ravi que
» vous examiniez ma conduite. Si j'ai
» pillé, il est juste que je sois puni ; &
» j'y consens : mais si j'ai bien & fidelle-
» ment servi mon Maître, j'ai droit
» de demander la récompense que mes
» services ont méritée. »

Le Ministre pressé par mes raisons, qui ne souffroient point de replique, & ne sachant que me dire, me reprocha de n'avoir pas pris le Château de la Mezzola, quoiqu'il m'eût témoigné le souhaiter avec passion. Je lui répondis que je m'étois porté sur les lieux, que la chose étoit impossible, & que je ne me trouvois pas fort coupable pour n'avoir pas su faire des miracles ; que ceux qui lui avoient fait entendre que cette expédition pouvoit avoir lieu, étoient ou des présomptueux ou des ignorans ; que cette place ne pouvoit être emportée que par un Siége réglé ; qu'il savoit parfaitement bien que je n'avois ni assez de Soldats, ni tout l'attirail nécessaire pour

1703. l'entreprendre, & que quand j'aurois eû tout ce qu'il falloit, l'Armée du Prince Eugene qui étoit à portée de s'oppoſer à ce deſſein, auroit pû m'empêcher d'y penſer.

Ce que vous n'avez pas voulu faire, repliqua le Miniſtre, » M. du Quêne » le fera à votre place. M. du Quêne » eſt trop ſage pour l'entreprendre, lui » répondis-je, & je donne ma tête à » couper, s'il en vient à bout. Mais, » Monſieur, conſidérez que j'ai entre- » pris, & exécuté dans la mer Adriatique » bien des choſes très périlleuſes, & tout » cela ſans ordre, de mon propre mou- » vement, & uniquement pour mettre » à profit les moyens que j'avois de ſer- » vir le Roi. Cela ſuppoſé, quelle appa- » rence qu'après avoir reconnu vos in- » tentions, & l'envie que vous aviez de » voir détruire cette Place, j'euſſe refu- » ſé d'entrer dans vos vûes; ſurtout ſi la » choſe avoit été auſſi facile que vous » ſuppoſez? » Notre converſation n'alla pas plus loin, & je me retirai le cœur ſerré de douleur de me voir ainſi la victime de la calomnie.

Toutefois, pour n'avoir rien à me reprocher, je demeurai trois ſemaines en-

tieres à faire ma cour fort exactement, 1703.
ſans que pendant tout ce tems-là, le Miniſtre me dît jamais un ſeul mot. J'enrageois de ce ſilence ; & cent fois je fus ſur le point d'éclater.

Tandis que j'étois dans cette inquiétude, la Cour qui avoit donné des Ordres pour équiper une Flotte conſidérable, que Monſieur le Comte de Toulouſe devoit commander, me nomma pour monter un des Vaiſſeaux qui la compoſoient.

Cette conduite, qui me donnoit à entendre qu'on n'étoit pas tout-à-fait mécontent de moi, puiſqu'on vouloit encore de mes ſervices, ne me ſatisfaiſoit pourtant pas entierement ; je voulois quelque choſe de plus. Ce ſilence du Miniſtre me pouſſa à bout, je fus chez lui, & je lui portai mon Journal, afin qu'il vît par lui-même tout ce que j'avois fait dans mes deux Campagnes.

» Monſieur, lui dis-je, ſi j'ai été » ſi long temps ſans vous préſenter ces » mémoires, ce n'a été qu'afin de vous » donner le loiſir de prendre pour & » contre moi toutes les informations » convenables. Aujourd'hui oſerois-je

1703. » vous demander si je suis justifié dans
» votre esprit, & si vous avez été éclair-
» ci sur les cent mille écus qu'on vous a
» dit que j'avois gagnés ? »

Il m'avoua qu'il avoit écrit de tous côtés : mais que l'on ne lui avoit dit que du bien de moi ; & qu'il falloit que j'eusse corrompu tous ceux qui m'approchoient. Ce discous m'irrita plus que tout le reste, & ne pouvant plus retenir ma colere, » Monsieur, lui repar-
» tis je, si le Roi n'est pas content de
» moi, après tout ce que j'ai fait pour
» son service, il faut que ce soit vous-
» même qui m'ayez desservi auprès de
» Sa Majesté ; car puisque de votre
» propre aveu, malgré toutes les dili-
» gences que vous avez faites, vous n'a-
» vez pû trouver d'accusateurs contre
» moi, il ne me reste que vous, sur
» qui je puisse faire tomber mes soup-
» çons.

» Il m'est certainement bien doulou-
» reux de n'avoir à me plaindre de per-
» sonne autre. Qu'il me soit permis de
» vous le dire. Si j'avois été coupa-
» ble d'une faute, vous auriez dû être
» le premier à m'excuser, puisqu'au
» bout du compte, comme Ministre de

» la Marine, je vous ai fait quelqu'hon- 1703.
» neur ; en travaillant avec assez de suc-
» cès sur les instructions que j'avois
» reçues de vous : mais sur le pied où sont
» les choses, je vois bien qu'il ne me
» reste plus qu'à me retirer ; car quelle
» apparence de continuer à servir, ayant
» le Ministre contre moi, dans un temps
» où il auroit dû m'être le plus favora-
» ble ? » Nous n'en dîmes pas davantage, & je sortis, la colere & l'indignation dans le cœur.

Quoique j'eusse parlé d'une maniere assez vive, il n'y avoit pas grand mal jusques-là. Il est des circonstances, où il faut se plaindre à la Cour, & même un peu haut, sans quoi, on ne fait pas son chemin. Mais la faute que je fis, fut de porter mes plaintes au-delà du Cabinet du Ministre, & de faire savoir publiquement les sujets de mécontentement qu'il m'avoit donnés.

Au sortir de chez M. de Pontchartrain, je fus trouver M. l'Amiral. Je l'informai de tout ce qui s'étoit passé. Je me plaignis de la maniere dont on m'avoit reçu, de tout le procédé qu'on continuoit d'avoir avec moi, & de la nécessité où l'on me mettoit de sortir

1703. » Du reſte, je crois devoir vous re-
» préſenter que brave, comme il eſt,
» ayant bien ſervi ſon Maître, pour qui
» il eſt plein de zele, & toute l'Europe
» lui rendant juſtice, & reconnoiſſant
» ce qu'il vaut, il étoit difficile qu'il
» ne s'échappât quelque peu, en voyant
» ſes ſervices ſans récompenſe; que s'il
» ſe retire de la Marine, ce n'eſt que
» parcequ'il vous regarde comme lui
» étant contraire; & dans cette penſée,
» il n'a pas tort de quitter priſe, puiſ-
» qu'il ne gagneroit rien à ſervir, dès
» que le Miniſtre prendroit intérêt à le
» traverſer.

» Moi prendre intérêt à le traverſer,
» repliqua M. de Pontchartrain! il ſe
» trompe, s'il a cette penſée. Mais il
» eſt trop vif, & il a éclaté ſans me
» donner aſſez de temps pour pouvoir
» le juſtifier. On l'avoit fort deſſervi au-
» près de moi; les perſonnes qui m'a-
» voient donné ces mauvaiſes impreſ-
» ſions, étoient d'un rang à être crues;
» aujourd'hui tous mes ſoupçons ſont
» diſſipés. Qu'il ne ſe rebutte pas, &
» qu'il compte ſur moi, je le ſervirai
» avec plaiſir quand l'occaſion s'en pré-
» ſentera. » Le Marquis répondit, en

le

le remerciant de ſes bontés : il ajouta qu'il alloit m'en donner la nouvelle, & que je me trouverois le lendemain à ſa porte, pour lui en faire moi-même mes remerciemens. 1703.

Je me rendis en effet chez le Miniſtre qui me combla de civilités. Il me fit donner cinq cens écus de gratification, avec le commandement du Vaiſſeau le *Téméraire*, & me fit paſſer à Toulon, m'ordonnant de couvrir le commerce du Levant, & de donner la chaſſe aux Corſaires Fleſſinguois. C'eſt ainſi qu'après avoir laiſſé mes ſervices ſans récompenſe, comme il prétendoit, (car je l'ai toujours ſoupçonné de ne m'avoir cherché noiſe, que pour avoir lieu de ne rien faire pour mon avancement) il compta que je m'eſtimerois encore trop heureux d'être rentré en grace, & de reprendre des emplois que je commençois à regarder comme au-deſſous de moi.

Le mécontentement que je venois de recevoir, & mes plaintes contre le Miniſtre avoient été trop publiques, pour ne pas ſe répandre juſqu'en Provence. Le bruit courut à Toulon, que j'étois diſgracié, & que la Cour qui ne vou-

1703. loit plus de mes ſervices, avoit cru faire beaucoup pour moi, en me permettant de me retirer où il me plairoit.

Sur cette nouvelle, la Demoiſelle, qui m'avoit attaqué en crime de rapt, & qui avoit été plus de deux ans ſans mot dire, recommença ſes pourſuites. L'avis m'en fut donné à Paris ; ſur quoi je pris la poſte pour Toulon, où, après bien des chicanes que j'eus à eſſuyer, je la fis enfin condamner comme non-recevable. Elle n'eut garde d'acquieſcer à ce Jugement : elle en appella au Parlement ; mais elle n'y trouva pas mieux ſon compte, comme je le dirai bientôt.

M. l'Amiral arriva dans ce tems-là à Toulon, où l'on avoit fait un Armement conſidérable. L'armée s'embarqua : mais ſur les avis que les Ennemis, ſupérieurs en nombre, étoient entrés dans nos mers, elle ne ſortit pas la rade. Je fus détaché pour aller à la découverte, & pour obſerver les mouvemens des Ennemis.

J'appris que leur Flotte Marchande étoit paſſée en Levant, ſous l'eſcorte de ſix Vaiſſeaux de guerre. Je reconnus leur Armée qui ſortoit de Livourne, & je la ſuivis juſques par-delà les Iſles

d'*Eviſſe*, ſur les côtes d'Eſpagne, d'où voyant qu'elle faiſoit route pour le détroit de Gibraltar, je retournai à Toulon, rendre compte de ma découverte. Sur la relation que je fis, n'y ayant pas apparence de ſe mettre en mer, M. l'Amiral ordonna le déſarmement. Pour moi, j'eus ordre de couvrir le commerce de Marſeille en Levant, & j'allai deux ou trois fois à Malte, débarquer & recevoir des Chevaliers qui paſſoient en France. Le Grand-Maître PÉRILLOS me combla d'honneur, de careſſes & de préſens, & m'accorda pluſieurs graces que je lui demandai. 1703.

Sur la fin de l'année, c'eſt-à-dire, la ſeconde Fête de *Noël*, je partis de Toulon, pour eſcorter une Flotte Marchande, qui devoit paſſer en Levant. Nous mîmes à la voile par un fort beau tems : mais à peine fûmes-nous à quatre lieues de terre, qu'il s'éleva un orage du côté du *Nord-eſt*, accompagné de pluie, & ſuivi de la plus affreuſe tempête où je me ſois trouvé de ma vie. La groſſeur de la mer, & l'impoſſibilité où nous étions de manœuvrer, nous réduiſirent cent fois au moment d'être engloutis. Toute la Flotte fut diſperſée,

1703. plusieurs se sauverent aux Isles de Majorque & d'Eviſſe, & d'autres à Barcelone & à *Roſe*.

Je me retirai dans ce dernier Port, coulant à fond, & dans le plus pitoyable état du monde. Tout mon Equipage étoit accablé, & n'en pouvoit plus. Je ne trouvai à Roſe qu'un ſeul des Vaiſſeaux que j'eſcortois. Après m'être radoubé, je le ramenai à Toulon, où, ayant appris que les deux Bâtimens les plus richement chargés, s'étoient retirés à Barcelone, je partis pour aller les joindre, & les conduire en Levant. Quand je fus deſcendu à terre, le Conſul François vint m'informer d'une affaire qui regardoit la Nation, & pour laquelle il me prioit de m'intéreſſer auprès du Vice-Roi.

Une Barque Françoiſe richement chargée, avoit été priſe, depuis environ trois ſemaines, par un Corſaire Fleſſinguois. Les mauvais tems l'ayant obligé de relâcher à Barcelone, avant que d'entrer dans le Port, le Capitaine, maître de la priſe, avoit déclaré au Patron François qu'il lui rendroit ſa Barque, pourvu qu'en entrant, il mît pavillon blanc, & l'empêchât ainſi, lui & tout ſon

Equipage, d'être faits prisonniers de Guerre. 1703.

Le Patron avoit accepté le parti, & se portant pour maître du Bâtiment, comme il l'étoit en effet, ensuite de cette convention, avoit arboré le Pavillon de France : mais le Vice-Roi de Catalogne, DON FRANCISCO VELASCO, sans avoir égard à ce qui avoit été accordé, & jugeant le tout de bonne prise, avoit confisqué la barque, & avoit fait mettre tous les Flessinguois en prison, se contentant de ne point toucher aux François qu'il avoit laissés en liberté.

C'étoit pour réclamer cette Barque, & la faire rendre à qui elle appartenoit, que le Consul s'étoit adressé à moi. Cependant, pour ne me pas commettre, il me déclara que le Chevalier de BROGLIO, Capitaine de Vaisseau, parti seulement depuis deux jours, l'avoit reclamée, sans avoir pu l'obtenir. Ce dernier avis me fit quelque peine : toutefois je crus qu'il convenoit de hasarder quelque chose, soit pour l'honneur du Pavillon, soit pour ne refuser pas mes services à un malheureux à qui on avoit fait tort.

1703. Dans cette penſé, je fus chez le Vice-Roi : on me répondit qu'il n'étoit pas viſible. Je demandai à quelle heure on pourroit lui parler : on me dit de revenir à onze heures. Je m'y rendis au tems précis. Après avoir attendu une demi-heure, je demandai s'il n'y auroit pas moyen d'avoir audience ; & comme on me diſoit toujours d'attendre, je dis tout haut que je n'étois pas fait pour me morfondre dans une antichambre ; que je n'étois ni ſujet, ni domeſtique du Vice-Roi, & que des Officiers, quand ils avoient à parler à des Gouverneurs, devoient pour le moins être entendus. Sur cela je ſortis d'un air fâché, & je retournai à bord.

Le Vice-Roi voulut ſavoir qui étoit ce Capitaine ſi fier. On lui dit que c'étoit le Chevalier de Forbin. Il demanda ſi c'étoit celui qui avoit ſervi dans le Golfe Adriatique : on l'aſſura que c'étoit lui-même. Sur cela il m'envoya à bord un de ſes Gentilshommes avec le Conſul François, pour me faire des excuſes, en m'aſſurant qu'on ne m'avoit fait attendre ſi longtems, que faute de m'avoir connu. Le Conſul me pria inſtamment de retourner. Il m'aſſura que j'au-

rois lieu d'être content de la réception que le Vice-Roi me feroit, que je pouvois me fier à ce qu'il avoit l'honneur de me dire, & qu'il ne me parleroit pas si affirmativement, s'il n'avoit lui-même des assurances bien positives de ce qu'il me disoit. 1703.

Le lendemain je fus à terre. Dès que je parus, toutes les portes s'ouvrirent. Le Vice-Roi me fit asseoir dans le même rang que lui, une table entre-deux, & tellement disposée, qu'il n'y avoit ni droite, ni gauche. Après les premiers complimens, j'exposai le sujet pour lequel j'avois demandé audience.

Je représentai combien il étoit injuste de prendre sur le Patron François une Barque qui lui appartenoit, & qui étoit entrée dans le Port, sous le Pavillon du Roi; que, quoique les Flessinguois eussent été maîtres de ce Bâtiment, ils l'avoient rendu de bonne foi à celui sur qui ils l'avoient pris, & qu'il y auroit trop de dureté à vouloir que ce pauvre Patron, qui, par un bonheur inespéré, avoit retrouvé son bien, le perdît, pour être entré dans un Port, où il croyoit n'avoir affaire qu'à des amis.

1703. Je continuai, en disant que, quand même le droit du Patron ne seroit pas tout-à-fait si clair, il me paroissoit qu'il conviendroit dans les circonstances présentes de se relâcher en quelque chose des usages ordinaires, & que je priois son Excellence de faire attention que, puisque le Roi & tous ses sujets se ruinoient pour soutenir le Roi d'Espagne, il y auroit lieu d'être surpris que les François ne trouvassent point d'asyle dans les Ports de Sa Majesté Catholique.

« Monsieur le Chevalier, répondit » le Vice-Roi, votre raisonnement est » bel & bon, & j'en dirois autant à » votre place : mais si vous même, qui » êtes François, aviez trouvé en mer » cette Barque, qui étoit, depuis plus » de trois semaines, entre les mains des » Ennemis, ne la croiriez-vous pas de » bonne prise ? Et penseriez-vous devoir » la relâcher, si l'on venoit la réclamer ? » Cela étant, je vous demande, si je » n'ai pas le même droit, & si j'ai fait » le moindre tort au Patron, en la con- » fisquant.

» Cependant, puisque vous vous in- » téressez pour cette affaire, je veux

» bien me départir de mes droits. Cette 1703.
» priſe m'appartient, vous me la deman-
» dez, je vous en fais préſent ; mais à
» vous, & non au Propriétaire, ni à la
» Nation. Vous avez aſſez bien ſervi
» mon Maître dans le Golfe, pour mé-
» riter qu'on ait pour vous des égards
» qu'on n'auroit pour perſonne autre. »
C'eſt ainſi que la reconnoiſſance d'un étranger me dédommageoit en quelque ſorte des mécontentemens que j'avois reçus de la Cour.

Je remerciai le Vice-Roi de ſa généroſité. Comme j'allois ſortir de la chambre, j'apperçus le Patron qui m'avoit ſuivi, pour ſavoir la réuſſite de ma médiation. Je lui fis ſigne d'avancer, & lui adreſſant la parole, je lui dis, en préſence du Vice-Roi, du Conſul & de pluſieurs autres François : « Patron JACQUES, *Son Excellence* vient de me » donner votre barque & toute ſa cargaiſon : quand je l'ai demandée, je n'ai » pas prétendu me l'approprier. Je vous » la rends avec la même généroſité qu'on » me l'a donnée, & je ne me réſerve de » votre part que la reconnoiſſance que » vous me devez du bon ſervice que je » vous ai rendu. »

1704. Le Vice-Roi étonné de ce qu'il venoit d'entendre, me dit qu'il falloit que je fusse bien riche, pour faire si aisément un présent de plus de trente mille piastres. » Monsieur, lui répondis-je, l'exemple » que votre Excellence vient de me don» ner est trop beau pour n'être pas suivi». Sur cela ayant fait une profonde révérence, je me retirai. J'informai Monsieur l'Abbé D'ETRÉES, Ambassadeur du Roi à *Madrid*, la Cour & les Echevins de la Ville de Marseille, de la générosité du Vice Roi. Je crus toutefois qu'il convenoit de taire les dernieres paroles qu'il m'avoit dites, en me remettant ses droits sur le Bâtiment arrêté, ce qui lui procura peu après des remerciemens des uns & des autres, sur la maniere obligeante dont il en avoit usé à ma sollicitation.

Peu de jours après, je mis à la voile avec mes deux Marchands. Nous arrivâmes à Malte, après avoir essuyé bien des mauvais tems & bien des tourmentes. Comme je vis que mon navire faisoit eau de tous côtés, je n'osai pas pousser ma course jusqu'en Levant. Monsieur TRULET, Capitaine de Vaisseau,

Digitized by Google

qui ſe trouvoit pour lors à Malthe, ſe chargea de convoyer mes Marchands, & je me chargeai de mener en Provence ceux qui étoient à Malte, & qu'il devoit eſcorter. 1704.

Après m'être radoubé le mieux qu'il fut poſſible, je mis à la voile. A quarante lieues de terre, le mauvais tems me reprit ſi fort, qu'il fallut revenir ſur mes pas. Je fus obligé de faire caréner mon Vaiſſeau, qui étoit tout ouvert, tant il avoit été fatigué de la tourmente. Le Grand-Maître me fournit abondamment tout ce dont j'avois beſoin. Je remis encore à la voile quelque tems après, & les vents contraires nous ayant toujours pourſuivis, nous ne nous rendîmes qu'avec bien de la peine à Toulon.

Ce fut pendant ce trajet, qu'un jour, comme j'allois partir de Livourne, pour repaſſer en France, je vis venir à bord un Moine qui portoit une boucle d'oreille, à laquelle pendoit une groſſe perle. A peine eut-il mis le pied dans le Vaiſſeau, que s'adreſſant à ceux des Matelots qu'il rencontra les premiers, il leur demanda, avec des airs arrogans & pleins de hauteur, où étoit

1704. le Capitaine. Je n'étois qu'à deux pas : Je m'approchai, & m'étant présenté à lui ; Est-ce vous, me dit-il, qui êtes le Capitaine ? Oui, lui répondis-je, c'est moi-même.

Comment vous appellez-vous, me répliqua-t il ? Que vous importe, lui répartis-je ? Mon nom ne fait rien à l'affaire : de quoi s'agit-il ? C'est, continua le Moine, que j'ai à vous présenter un passeport du Cardinal de Janson, afin que vous me receviez dans votre bord. A ce mot, je pris le passeport, & l'ayant lu : « Voilà qui est fort bon, » poursuivis-je ; je n'y trouve qu'un » défaut, c'est qu'il n'est pas dit que le » Religieux, qui doit me le présenter, » aura une perle à l'oreille, & qu'il se » donnera des airs de petit maître, ainsi décampez au plus vîte, sans quoi, » je vais vous faire jetter dans la mer. » Je dis ces dernieres paroles d'un ton si déterminé, que le Moine appréhendant que des menaces, je ne passasse aux effets, se retira sans mot dire, fort honteux du compliment.

Quoique ce trait paroisse peu important, j'ai été bien aise de le rapporter, quand ce ne seroit que pour faire voir à

Digitized by Google

ceux que la Providence a destinés à édi- 1704.
fier les autres, qu'ils ne sauroient s'écarter de la modestie de leur état, sans se rendre mépriſables & ridicules auprès des personnes de bon sens.

Je reviens à mon arrivée à Toulon. A peine fus-je débarqué, qu'il fallut songer à aller à Aix, où j'avois encore à me défendre au sujet de ce malheureux procès qui me donnoit de l'exercice depuis si longtems : la demoiselle qui avoit été condamnée à Toulon, s'étoit pourvue en Parlement, & avoit déja commencé ses instances contre moi : mais celles-ci ne lui furent pas plus favorables que les premieres. Nous avions affaire à des Juges qu'il n'étoit pas aisé de surprendre, & qui étoient aussi integres qu'éclairés.

Tandis que je faisois de mon mieux, pour leur faire connoître le tort de ceux qui me poursuivoient, Monsieur le Comte de Toulouse qui étoit à Toulon, partit pour la Cour, & passa par Aix. Monsieur le Bret, premier Préſident, fut lui faire la révérence. J'avois eu l'honneur de saluer ce Prince auparavant, & je l'avois prié d'avoir la bonté de recommander mon affaire à Monsieur le pre-

1704. mier Préſident. Il m'accorda cette grace avec bonté ; & s'intéreſſant pour moi auprès de lui, au-delà de tout ce que je pouvois eſpérer, après lui avoir dit mille choſes obligeantes ſur mon compte, il continua, en lui déclarant qu'il regardoit mon affaire comme la ſienne propre, & finit ſa recommandation par ces mots : *Au moins, Monſieur l'Intendant, je vous recommande, ſur toutes choſes, point d'épouſailles.*

Ce Prince n'en demeura pas là, il eut encore la bonté de me procurer de la Cour deux ordres adreſſés au Parlement. Le premier lui enjoignoit de faire brieve juſtice, & le ſecond lui défendoit de me juger par défaut, ſuppoſé que je fuſſe abſent pour le ſervice du Roi. J'avois ſouhaité ce ſecond ordre avec d'autant plus d'empreſſement, que pouvant ſe faire qu'il me fallût aller en mer, lorſque je ſerois au milieu de mes défenſes, je craignois que ma partie ne ſe prévalût de mon abſence, & ne ſe procurât un Jugement, avant que j'euſſe pu être entendu.

Il ſembloit qu'avec tout mon bon droit, & une protection ſi puiſſante, mon affaire alloit bientôt être finie ; ce-

pendant les chicaneries recommencerent si fort, que quelque envie que mes Juges eussent de finir, j'en eus encore pour plus de trois mois. Enfin lassés & coupant court sur tous les nouveaux incidens qui revenoient tous les jours, ils confirmerent la Sentence de Toulon, & déclarerent ma partie non-recevable, au grand regret de tous mes ennemis, & principalement de Monsieur ***, qui avoit eu l'imprudence d'écrire contre moi à Monsieur le premier Président. 1704.

La lettre fut rendue à ce Magistrat par un Conseiller de la Crand'Chambre, demi-heure avant que la Cour prononçât. Monsieur le Président, qui, par rapport à l'expédition, avoit fait pour moi au-delà de ce que je pouvois souhaiter, reçut la lettre, & se doutant de ce qu'elle contenoit, la mit, sans l'ouvrir, sur le bras de son fauteuil, en disant: On verra, après le Jugement, de quoi il est question.

Quand tout fut fait, un des Présidens me la presenta toute ouverte. Celui qui l'avoit écrite, y parloit en homme si passionné, qu'il étoit difficile de la lire sans indignation. Je n'en ressentis pourtant aucune. J'étois si aise du Ju-

1704. gement qui venoit d'être rendu, que je n'étois capable d'aucune autre impreſſion ; & quoique, dans le fonds, on ne m'eût rendu que la juſtice qui m'étoit dûe, le plaiſir de me voir débarraſſé d'une affaire qui m'avoit fatigué ſi longtems, & la maniere obligeante dont la Cour venoit d'en uſer à mon égard, ne me laiſſoit de liberté, comme j'ai dit, que pour me livrer d'une part à la joie de voir mon affaire finie, & de l'autre, à la reconnoiſſance que je devois à mes Juges, & en particulier, à Monſieur le premier Préſident.

Dans l'impoſſibilité où je ſuis de m'acquitter de ce que je lui dois, j'embraſſe avec joie l'occaſion de le publier, afin que tout le monde ſache au moins que, ſi ce Magiſtrat m'a toujours fait tous les plaiſirs poſſibles dans toutes les occaſions qui ſe ſont préſentées, j'en conſerve & j'en conſerverai, juſqu'à la mort, le ſouvenir, qui ne me ſera pas moins précieux que les bienfaits même.

Après le Jugement de cette affaire, je revins à Toulon, où je reçus ordre de monter le Vaiſſeau le *Trident*, de continuer de donner la chaſſe aux Corſaires ennemis, & de couvrir le commerce

merce. Dès que mon Vaisseau fut en état de mettre à la voile, je fis route pour le Levant, où j'avois une flotte à escorter. Comme j'étois à l'entrée de l'Archipel, j'apperçus, par les travers de *Cérigo*, Isle appartenant aux Vénitiens, un gros Navire à qui je donnai la chasse, & qui se fit poursuivre pendant quelque tems. Quand je fus à portée de la voix, (car je le serrois de fort près) je demandai d'où étoit le Navire. On me répondit, de *Saint Marc*. Il s'étoit détaché, je ne sais pourquoi, d'une Escadre, que le Provéditeur Général de la mer commandoit à quarante lieues de l'endroit où nous étions. Je fis crier au Capitaine de saluer le Pavillon du Roi. Le Vénitien répondit, *qu'il étoit dans ses mers, & qu'il ne saluoit personne.* 1705.

Sur cette réponse, je me mis en état de le combattre; il s'en apperçut; & comme il ne vouloit pas en tâter, il demanda qui étoit le Commandant du Vaisseau François, on lui répondit que c'étoit le Chevalier de Forbin. Alors il repliqua: *Ne tirez pas, je vais saluer le Chevalier de Forbin.* Je lui fis répondre qu'il prît garde à la maniere

1705. dont il parloit, & qu'il eut à ſaluer le Pavillon du Roi, ſans quoi j'allois lui lâcher toute ma bordée. Cette réponſe lui ayant fait connoître que je n'étois pas trop diſpoſé à le ménager, il ne répliqua pas, & le ſalua à l'ordinaire.

La maniere dont ce Capitaine venoit de parler, m'avoit mis de mauvaiſe humeur, & pour faire voir que je n'avois pas pris goût à ſa mauvaiſe plaiſanterie, j'envoyai mon canot pour faire la viſite de ſon Vaiſſeau, & pour ſavoir s'il n'avoit point de François avec lui; car, ſelon les différens Traités paſſés entre la France & les Vénitiens, il eſt défendu à la République de prendre des François à ſon ſervice. On trouva qu'il y en avoit quatre-vingt-dix. Je lui envoyai dire qu'il eût à me rendre inceſſamment ces ſoldats; il refuſa de le faire. Je renvoyai mon canot, avec ordre de lui dire que, s'il perſiſtoit, j'allois l'aborder, & que je le prendrois lui-même. Il eut peur une ſeconde fois: il m'envoya ſa chaloupe, avec un de ſes Officiers, pour traiter d'un accommodement, & faire enſorte que je me contentaſſe d'un cer-

tain nombre, qu'il consentoit de me rendre. Je n'en voulus pas relâcher un seul. 1705.

Je souhaitois pourtant de les avoir sans être obligé de combattre : ainsi, pour ne pas m'exposer à commettre un acte d'hostilité, sur lequel on auroit peut-être pu me chagriner, voyant que j'avois affaire à un poltron, je fis voir à son Officier l'ordre & l'état de mon Vaisseau prêt à attaquer. Il en fut si effrayé, que, suivant le génie de sa Nation, souple quand on la mene avec vigueur, il me fit mille soumissions, me baisa les mains, me priant de ne point tirer, & m'assurant qu'on m'accorderoit tout ce que je souhaiterois. Il ne m'en falloit point davantage ; je fis partir sur le champ ma chaloupe & le canot, qui dans deux ou trois voyages, me rapporterent mes quatre-vingt-dix François. Ce Vénitien étoit de soixante-dix pieces de canon, & de trois cens hommes d'équipage.

Trois jours après, je rencontrai un Vaisseau de même force, à qui j'ôtai encore quarante soldats François, qu'il avoit. Ces deux expéditions finies, fi-

1705. rent crier de nouveau les Vénitiens : mais je ne m'en mis pas plus en peine que par le passé. le Général du Golfe ayant appris la maniere haute dont je venois d'en user avec deux Vaisseaux de son Escadre, fit de grandes menaces de venir s'en venger. Je le laissai crier tant qu'il voulut, & je continuai ma mission, sans qu'il parût sur ces parages, pendant tout le tems que j'y restai.

Enfin je continuai ma route, & je fus mouiller devant *Smirne*. J'étois à quinze lieues de la Ville, lorsque tout à-coup, pendant la nuit, mon Navire fut violemment secoué. Quoique le tems fût fort calme, la secousse fut si forte, que mes vitres firent grand bruit, & m'éveillerent. Je demandai ce que c'étoit : on me répondit que c'étoit un tremblement de terre. Je me levai, ne pouvant pas comprendre comment un Vaisseau qui étoit si éloigné de terre, & mouillé à plus de trente brasses de profondeur, pouvoit ressentir des impressions si violentes. Rien n'étoit pourtant plus vrai ; j'appris le lendemain, par un Bâtiment qui venoit de Smirne, que le tremblement y avoit été si vio-

Digitized by Google

lent, que tout le monde avoit été obligé de sortir à la campagne, pour se mettre en sûreté. 1705.

A quelques jours de-là, je donnai la chasse à un Vaisseau Hollandois richement chargé. Il étoit de soixante pieces de canon : comme il se voyoit fort pressé, il alla se réfugier sous une Forteresse appartenante au Grand Seigneur.

Je fis offrir au Gouverneur de la place quarante bourses de cinq cens écus chacune, s'il vouloit se tenir neutre, & ne prendre point de part au combat que je méditois, & qui devoit se passer de Chrétien à Chrétien. Il n'en voulut rien faire ; ce qui me surprit d'autant plus, que les Turcs aiment l'argent pour le moins autant qu'aucune autre Nation du monde : mais qui sait si le Hollandois ne lui avoit pas promis une somme encore plus considérable. Quoi qu'il en soit, cette expédition ne pouvant pas avoir lieu, je retournai sur mes croisieres, & j'allai mouiller à l'Isle de *Candie*, dans la rade de la *Sude*.

Les Vénitiens en sont les maîtres. C'est tout ce qu'ils ont conservé de

1705. cette Isle dont ils ont été les maîtres si longtems. Ils y ont une Forteresse au milieu de la Baie qui est isolée. Les Turcs sont maîtres de tout le reste. Le lendemain de mon arrivée, j'allai visiter le noble Vénitien qui commandoit dans la place : il s'appelloit SIGNOR MARCELLO ; il étoit homme d'esprit & parloit fort bien François ; j'en fus reçu très civilement La conversation roula principalement sur ce que j'avois opéré dans le Golfe. Il me dit que les Vénitiens avoient tort de se plaindre de moi ; qu'à la vérité, j'avois fait bien des choses qui ne pouvoient pas être agréables à la République, mais que ce n'étoit pas à moi qu'il falloit s'en prendre ; que je n'avois fait que servir mon maître, & exécuter les ordres que je recevois.

Nous parlâmes ensuite des deux gros Vaisseaux qui s'étoient laissés dépouiller de leur équipage. « Quant à ceux-ci, » me dit-il, les Commandans sont des » poltrons & des ignorans : des igno» rans, puisqu'ils ne savent pas que » les Vaisseaux de la République doi» vent le salut aux Vaisseaux du Roi » de France, & qu'il est accordé par

» nos Traités avec cette Couronne que 1705.
» nous ne pouvons pas garder des Fran-
» çois à notre ſervice, quoique nous en
» ayons beaucoup dans nos garniſons :
» des poltrons, puiſqu'ils ſe ſont ainſi
» laiſſé enlever leur équipage, ſans ſe
» défendre.

» Dès qu'ils apperçurent le Pavillon
» de France, ils devoient ſaluer, ſans ſe
» le faire demander : ils devoient auſſi
» faire cacher tous les François, & ne ja-
» mais avouer qu'ils en euſſent dans leur
» bord. Par-là ils auroient évité la honte
» d'être forcés à ſaluer, après l'avoir re-
» fuſé ; &, ce qui eſt encore plus, ils ſe
» ſeroient épargné l'infamie de ſe voir
» enlever leur monde, ſans avoir le cou-
» rage de réſiſter.

» Quant à moi, dit-il, en continuant,
» je ſais bien que je me ſerois battu juſ-
» qu'à l'extrêmité, plutôt que d'endurer
» un tel affront : car afin que vous le
» ſachiez, Monſieur, les poltrons de no-
» tre République vous craignent ; mais
» pour les braves gens, ils vous eſti-
» ment, & ne vous craignent point du-
» tout. » Ce diſcours étoit très ſenſé : mais j'aurois voulu voir le même homme dans l'occaſion.

1705. De la Sude je fis route pour la France, où je vins eſpalmer mon Vaiſſeau, qui en avoit grand beſoin. En paſſant par Malthe, je trouvai une Flotte Marchande, que je mis ſous mon eſcorte. Le vent contraire, qui ne nous avoit point encore quitté, m'obligea de mouiller devant *Cagliari*. J'y revis l'Archevêque, mon bon ami, qui m'embraſſa tendrement, & qui me fit préſent d'un attelage de ſix beaux chevaux gris pommelés, que je ne pus pas embarquer pour lors, mais que je repris dans un autre voyage que je fis quelque tems après.

Pendant le ſéjour que je fis dans la rade de Cagliari, le Conſul François vint ſe plaindre à moi, de ce que, nonobſtant les ordres du Roi d'Eſpagne, le Vice-Roi continuoit à inquiéter nos Vaiſſeaux, ſous prétexte de la viſite.

Ce prétendu droit de viſite, qui dans le fonds n'avoit été établi que pour mettre à contribution tous les Vaiſſeaux qui alloient charger ou décharger des Marchandiſes dans le Port, avoit été pouſſé ſi avant par l'avarice des Eſpagnols, qu'il étoit devenu intolérable. Le prétexte dont on s'étoit ſervi pour l'introduire, étoit de remédier à certains abus

abus, & de prendre les précautions convenables pour la conſervation des Marchandiſes dans les bâtimens. Mais dans la ſuite il avoit été étendu ſi loin, & les divers réglemens avoient été ſi multipliés, que quelque attention qu'on eut, il étoit impoſſible de ne pas manquer à quelque choſe, & pour lors on vous mettoit irrémiſſiblement à l'amende. 1705.

Enfin les choſes avoient été pouſſées ſi avant, que le Viceroi n'avoit pas eû honte de faire en dernier lieu une Ordonnance, par laquelle entr'autres articles, il étoit enjoint d'avoir des chats dans tous les Vaiſſeaux, ſous prétexte que les rats qui s'y engendrent pouvoient gâter les Marchandiſes.

Outre la honte qu'il y avoit à ſubir ſes viſites, elles étoient, comme j'ai dit, très ruineuſes pour le commerce. Les Francois s'en étoient plaints, & S. M. C. avoit ordonné qu'elles ſeroient entierement ſupprimées Le Viceroi, qui perdoit à cette ſuppreſſion, différoit de publier les ordres, & de les mettre en exécution. C'étoit ſur ce retardement que rouloient les plaintes du Conſul.

1705. Je fus trouver le Viceroi, je le priai de ne renvoyer pas plus loin la publication des ordres qu'il avoit reçus, & de faire ceſſer enfin une maltôte dont on ſe plaignoit depuis ſi long-temps. Il me répondit, à la maniere des Eſpagnols, par un *Veremos.*

Cette réponſe ne me ſatisfaiſoit pas; je repliquai que je ſuppliois ſon Excellence de faire attention que j'étois obligé par mon emploi de rendre compte à la Cour de tout ce que je remarquois de contraire aux intérêts du Roi & de la Nation; que je me flattois qu'il auroit égard à ma ſollicitation, & que j'eſperois qu'il régleroit tellement les choſes avant mon départ, que je n'aurois pas lieu de faire des relations qui ne fuſſent pas favorables à ſon Excellence. Il comprit par la maniere dont je lui parlois, que je n'avois pas beaucoup d'envie de le ménager: ainſi, ſans aller plus loin, dès le jour même il fit publier les Ordres du Roi, & les viſites furent abolies.

De Cagliari, je retournai à Toulon, où je fis carener mon Vaiſſeau. Je re-

Digitized by Google

mis à la voile, & je pris ſous mon eſ- 1705.
corte une Flotte qui partoit pour le Levant : nous mouillâmes devant Malthe, où nous demeurâmes à l'ancre pendant deux jours.

Dans cet intervale, j'eus occaſion de connoître ce que c'eſt que l'antipathie que la nature a mis entre certains animaux. J'avois dans mon bord depuis environ dix-huit mois, ſix paires de pigeons de fort bonne race & très féconde : ils étoient tellement accoutumés, que ni le carnage, ni les coups de canon, ni l'approche de pluſieurs autres bâtimens, ne les avoient jamais dérangés. Pendant mon ſéjour à Toulon on m'avoit donné un petit corbeau que j'embarquai ; dès qu'il commença à voler, il s'en alla rodant autour des nids des pigeons. Il n'en fallut pas davantage. Un après-midi mes douze pigeons, comme s'ils s'étoient donnés rendez-vous, furent ſe percher ſur la vergue d'artimon, & ſe ſauverent tous enſemble, quoiqu'ils euſſent tous ou des œufs ou des petits, & que nous fuſſions à plus de quarante lieues de la terre.

Ayant achevé ma miſſion, je revins

1705. à Toulon, d'où je demandai à la Cour un congé pour trois mois, ce qui me fut accordé.

A peine je commençois à me refaire de toutes les fatigues de la campagne, que le Miniſtre me fit ſavoir par une Lettre particuliere, que le Roi m'avoit donné le commandement de l'Eſcadre de Dunkerque. Cette nouvelle qui me faiſoit grand plaiſir, en ce qu'elle me donnoit lieu de connoître que la Cour entroit enfin, à mon égard, dans des diſpoſitions plus favorables que par le paſſé, me fit quelque peine par rapport à la maniere dont elle fut annoncée.

M. de Pontchartrain avoit cela de mal, qu'il ne ſavoit faire les choſes qu'à demi, & diminuoit par-là de la moitié le prix des graces qu'il accordoit. Dans cette occaſion, par exemple, il me donnoit une commiſſion conſidérable, qui m'obligeoit d'aller à la Cour; & pour s'épargner les frais du voyage, il ſe contentoit d'une ſimple Lettre, au lieu d'un Ordre qu'il auroit fallu m'envoyer.

Ce procédé m'indiſpoſa contre lui; & s'il faut dire la vérité, il ne m'en falloit pas beaucoup, depuis ce qui s'é-

Digitized by Google

toit passé après mes deux campagnes du Golfe ; car malgré notre accommodement je ne lui avois pas encore bien pardonné la mauvaise réception qu'il m'avoit faite. 1706.

Je fus quelques jours à attendre si je ne recevrois point d'ordre, & comme je n'en vis paroître aucun, je désarmai mon vaisseau, & sur la simple Lettre que j'avois reçue, je partis pour la Cour, où je me rendis au commencement de l'année 1706.

Le Ministre en me voyant paroître, me dit que j'avois bien tardé à venir. » Pas trop, lui répondis-je, vous m'avez envoyé un Congé pour trois mois, » & il n'y a que six semaines qu'il est expédié. Cela est vrai, repliqua le Ministre : mais je vous avois écrit depuis » de venir. Je le sais fort bien, repartis-je, & si je ne suis pas venu plutôt, n'en » accusez que votre avarice. Quand on » appelle les gens, on leur envoie des » ordres, & non pas des lettres : mais » l'ordre donne le paiement du voyage, » & vous avez voulu l'épargner. »

A ces mots, le Ministre sourit, & quoique ma réponse eût quelque chose

1706. d'un peu ſec, il ne laiſſa pas de me gracieuſer. Je le remerciai beaucoup de l'honneur qu'il m'avoit fait ; & après lui avoir témoigné que je n'oublierois rien pour remplir les eſpérances qu'il avoit conçues ſur mon ſujet, je le priai de me communiquer ſes intentions.

Il me dit que le Roi, en me choiſiſſant, m'avoit préferé à bien d'autres qui étoient mes anciens, & qui avoient brigué cet emploi ; qu'avant que d'y parvenir moi-même, il y auroit eu bien de petites graces à obtenir, telles que ſont la haute paye & les penſions : mais qu'il avoit été bien-aiſe de m'abréger tout ce chemin.

Ce mot de petites graces me fit de la peine ; je répondis qu'il y avoit long-tems que les petites graces dont il me parloit étoient au-deſſous de moi ; que mon ambition dans le ſervice ne ſe bornoit pas à gagner de l'argent ; que c'étoit principalement à l'honneur que j'en voulois ; & continuant ſur ce ton, je le priai de me donner des eſpérances dignes d'un Gentilhomme qui avoit du courage, & qui avoit toujours bien ſervi ſon Maître.

Digitized by Google

Le Miniſtre me répondit qu'il étoit ravi des ſentimens où il me voyoit, & qu'il ne ſouhaitoit rien tant que d'avoir occaſion de me rendre tous les ſervices qui dépendroient de lui ; que l'Eſcadre que j'allois commander, étoit la ſeule qui fût ſur pied, & qu'en me la confiant, il me confioit ſon armement favori. 1706.

Je lui répondis qu'ayant à remplir la place de deux hommes qui avoient fait mille belles choſes, c'étoient Mrs. BARTH & SAINT PAUL, je n'avois pas peu à faire à les égaler, ſurtout dans la miſſion à laquelle j'étois deſtiné; que je ſouhaitois avec paſſion de pouvoir me diſtinguer par quelque action un peu éclatante : mais que pour cela il ſeroit convenable que la Cour me laiſſât le maître de ma deſtinée. Et achevant de m'expliquer, je lui repréſentai que quelque habileté que les Miniſtres puiſſent avoir, & quelque ſages que ſoient les inſtructions qu'ils donnent aux Officiers, il eſt bien difficile de faire quelque choſe de bon, en s'y conformant.

» Vous le ſavez vous-même, M. » continuai-je, rien au monde n'eſt ſi

1706. » caſuel que la mer. Les inſtructions que » vous me donnerez ſeront fixes ſur des » caps ou ſur des parages, ainſi que vous » l'aurez déterminé dans les Bureaux. » S'il faut que je ſuive ce qui m'aura » été preſcrit, & qu'il ne me ſoit pas » libre d'agir ſelon l'occurence, il arri- » vera que je manquerai l'occaſion, en » ſorte que pour avoir obéi exactement, » la courſe deviendra infructueuſe. Pour » moi il me paroît qu'il ſeroit plus con- » venable de me laiſſer agir de moi-mê- » me ; car alors, pouvant me régler ſur » les avis que je recevrai, plein de bonne » volonté, comme je ſuis, il ſera diffi- » cile que je n'entreprenne, & que je » n'exécute bien des choſes qui pourront » faire quelque honneur à la Marine.

» Le Miniſtre me répondit que j'étois » bien hardi de vouloir me charger ainſi » des évenemens. Monſieur, lui repli- » quai-je, je ſais ce que je vais faire, & » je vois fort bien que je ne riſque pas » beaucoup en tout ceci. Le Port de » Dunkerque eſt au milieu des enne- » mis, les occaſions ne me manque- » ront pas ; ſi je ſuis le maître de faire » ce qu'il me plaira, je prendrai mon

» tems ſi à propos, que les ennemis du 1706.
» Roi n'y trouveront peut-être pas leur
» compte. En tout cas, ſi je ne fais rien
» de bon, vous ſerez en droit de me
» chaſſer honteuſement comme un fan-
» faron, & de ne prendre jamais plus de
» confiance en moi. » Le Miniſtre me répondit qu'il ne pouvoit rien déterminer de lui-même ſur ce point, & qu'il falloit en parler au Roi.

Sa Majeſté ayant été informée de tout ce que j'avois dit au Miniſtre, répondit : *le Chevalier de Forbin a raiſon, il faut ſe fier à lui, & le laiſſer faire.*

Quelques jours après, comme j'étois en converſation avec Monſieur de Pontchartrain, je m'apperçus qu'il cherchoit à me faire entendre que puiſque j'allois être à la tête d'une Eſcadre, je devois ſonger à régler ma dépenſe, de telle ſorte que je fiſſe honneur au poſte que j'allois occuper. Je ne demande pas mieux, Monſieur lui dis-je, pourvû que vous me donniez de quoi. Le Miniſtre me repartit qu'il ſavoit fort bien que je ne manquois pas de moyens ; que mes affaires étoient en bon état ; que je pou-

UNIVERSITARIA

Digitized by Google

1706. vois dépenſer ſans m'incommoder, auſſi bien & beaucoup mieux que bien d'autres ; & que quand il m'en couteroit quelque choſe, je ne pouvois pas employer mon argent plus à propos.

» Monſieur, lui repliquai-je, l'ouvrier » doit vivre de ſon travail. Si j'ai ramaſſé quelque bien, ce n'eſt pas ſans peine; auſſi le conſerverai-je avec ſoin, » pour être aſſuré d'une reſſource dans » mes vieux jours, & pour avoir de » quoi vivre, ſuppoſé que je vinſſe à être » eſtropié, & hors d'état de pouvoir ſervir. »

Mais dans ce cas, me répondit le Miniſtre, Sa Majeſté ne vous abandonnera pas. » J'en ſuis perſuadé, lui dis-je : mais, tout bien conſidéré, je trouve qu'il vaut encore mieux avoir quelque choſe à ſoi, on en attend plus » tranquilement les graces de la Cour, » & quand, par malheur elles n'arriveroient pas, on s'en conſole avec moins » de peine »

A l'iſſue de cette converſation, nous fûmes dîner chez M. le Chancelier. Je fus bien-aiſe pendant le repas de ramener le ſujet de l'entretien que je venois

d'avoir avec le Miniſtre, & m'adreſſant à Monſieur le Chancelier, » Monſieur, » lui dis-je, M. votre fils m'ordonne » d'aller à Dunkerque & me conſeille » d'y faire de la dépenſe, & de manger » mon argent, pour faire honneur à la » Marine : êtes-vous de cet avis ? Gar- » dez-vous en bien, me répondit le » Chancelier, vous ne ſauriez plus » mal-faire, & le conſeil de mon fils » ne vaut rien. » A ce mot je regardai le Miniſtre qui ſe prit à rire, & moi auſſi. 1706.

Je reſtai encore quelques jours à Paris, après leſquels j'allai me préſenter au Roi pour prendre congé. Je pris la liberté en me retirant de dire à Sa Majeſté, que l'Armement de Dunkerque ne lui couteroit rien. qu'elle n'y ſeroit que pour ſes avances, & que j'oſois l'aſſurer qu'elle en ſeroit amplement rembourſée pas ſes ennemis. De chez le Roi, je paſſai dans le cabinet du Miniſtre, qui me dit en me congédiant, *Monſieur de Forbin vous êtes bienheureux, il n'y a eu en France que Monſieur de Turenne & vous, qui ayez eu carte blanche*

1706. Je trouvai en arrivant à Dunkerque les magasins du Roi dans un désordre inconcevable, ils manquoient généralement de tout ce qui étoit nécessaire pour un armement. Il n'y avoit que de mauvaises voiles ; toutes les armes étoient mêlées, la plupart des sabres manquoient de fourreaux, & ne coupoient pas, & les poudres ne valoient pas mieux que tout le reste.

Cependant l'Escadre devoit être de huit vaisseaux, & l'armement pressoit. Je ne savois comment faire. J'eus à essuyer mille discussions avec l'Intendant, le Contrôleur & le Garde-magasin ; & ce ne fut pas sans peine que je vins à bout de mettre mon Escadre en mer. Je commençai par faire séparer les armes ; je fis calibrer les fusils d'une maniere uniforme, ceux des sabres qui pouvoient servir furent mis à part ; j'en fis acheter de neufs pour suppléer à ceux qui manquoient, & je fis aussi acheter de la bonne poudre. Pour les voiles, je priai le Chevalier de LANGERON, Commandant des Galeres, de faire travailler tous les Forçats, ce qu'il m'accorda de fort bonne grace ;

Digitized by Google

enſorte que j'eus dans peu tout ce qu'il falloit en ce point. 1706.

Au lieu de la *Biere* qu'on donnoit ordinairement aux équipages, je leur fis donner du vin. L'Intendant & le Contrôleur s'en plaignirent au Miniſtre, auprès de qui je me juſtifiai, & à qui je fis connoître bien des voleries de la part des Entrepreneurs : enfin je mis à la voile.

Je ſortis du Port, l'eſprit & le cœur pleins des engagemens que j'avois pris avec la Cour, & bien réſolu de tenir parole, quoi qu'il pût en arriver. Je ne fus pas long-temps en mer, ſans avoir occaſion de commencer. Je rencontrai à la hauteur d'*Oſtende*, deux jours après ma ſortie du Port, une Flotte Angloiſe compoſée de plus de quarante bâtimens, elle venoit des Ports de Hollande, eſcortée d'un gros Vaiſſeau de guerre, & de deux Frégates.

A cette vûe, je diſpoſai toutes choſes pour aller les attaquer. Les Ennemis, qui connurent à ma manœuvre que j'allois à eux, firent force de voile. Nonobſtant cela, je les joignis, & j'enlevai dix de leurs Vaiſſeaux riche-

Digitized by Google

1706. ment chargés. Tout le reſte de leur Flotte, les deux Frégates & le Vaiſſeau de guerre ſe ſauverent. J'envoyai dès le lendemain toutes ces priſes à Dunkerque ſous bonne eſcorte, & je continuai ma courſe.

Huit jours après, étant par le travers du *Teſſel*, je me préparois à attaquer une Flotte Hollandoiſe, eſcortée par quatre Vaiſſeaux de guerre, lorſque j'en fus empêché par une Eſcadre de quinze Vaiſſeaux Hollandois, parmi leſquels il y avoit un Vice-Amiral & un Contre-Amiral qui nous donnerent la chaſſe. Il n'y avoit pas apparence de les attendre, il fallut fuir. Je fis force de voile, & je me ſauvai. En chemin faiſant, je brûlai quelques Bâtimens Marchands que je rencontrai ſur ma route.

Du Teſſel, je chaſſai ſur les côtes d'Angleterre, & j'obligeai la Flotte qui alloit partir pour la *Moſcovie* à rentrer dans le Port, où je la retins pendant quelque temps, en ſorte qu'elle n'en pût ſortir de toute l'année, la ſaiſon étant déja trop avancée pour cette courſe. Pendant que je demeurai ſur ces parages, je brûlai une cinquantaine de bar-

Digitized by Google

ques Hollandoiſes de Pêcheurs de ha- 1706.
rangs, & je tirai enſuite du côté de la *Nordwege*, où j'entrai dans un Port de Dannemarck pour y faire de l'eau, & eſpalmer mon Eſcadre.

Le lendemain de mon arrivée, le Gouverneur de la Province m'envoya faire un compliment dont je fus fort mal ſatisfait. Il portoit que ſi l'Eſcadre étoit deſtinée à eſcorter des Marchands, je pouvois reſter tant qu'il me plairoit : mais que ſi c'étoient des Corſaires, ou des Vaiſſeaux de guerre j'euſſe à me retirer inceſſamment.

Je fus d'autant plus ſurpris de cette eſpece d'ordre, que celui qui me le faiſoit ſignifier, n'avoit dans le Port ni aſſez de troupes, ni aſſez de vaiſſeaux, pour me forcer à obéir, ſuppoſé que je refuſaſſe de le faire. Toutes ſes forces ſe réduiſoient à quelques bâtimens peu conſidérables & en petit nombre, & à quelques mauvaiſes maiſons bâties ſur le bord de la mer, auprès deſquelles étoient deux ou trois petits mauvais cabarets.

Je voulois d'abord répondre avec la hauteur qui me paroiſſoit convenir : ce

1706. pendant, pour ne pas aigrir les choſes; & pour ne pas donner lieu à la Cour de me faire des reproches, je me contentai de dire à l'Officier, qui étoit chargé de me notifier les intentions du Gouverneur, que l'Eſcadre appartenoit au Roi ; que nous n'étions entrés dans le Port que dans le deſſein d'y faire quelques rafraîchiſſemens ; que ſans nous écarter du reſpect qui étoit dû à ſa Majeſté DANOISE, nous ferions de l'eau & du bois, & que cela fait, nous mettrions à la voile, quand nous jugerions à propos.

Après cette réponſe, je fis préſenter des rafraîchiſſemens à l'Officier que je fis tellement boire qu'il s'enivra. Je le retins auprès de moi pendant huit jours que je reſtai dans le Port, ſans que pendant tout ce temps il ceſſât d'être ivre un ſeul inſtant, tant je fus exact à tenir auprès de lui des gens qui avoient ſoin de le faire boire. Enfin le jour du départ étant venu, je fis mettre à terre cet ivrogne, qui ne ſe reſſouvint jamais du tems qu'il avoit reſté à bord, où il ne fit que boire & dormir.

Pendant les huit jours que je reſtai dans

dans ce Port, j'appris qu'une Escadre ennemie de quinze Vaisseaux de guerre, me cherchoit par-tout. J'étois trop foible pour l'attendre, il fallut songer à l'éviter. Je pris le parti de faire le tour de l'*Ecosse* & de l'*Irlande*. 1706.

Je trouvai sur ma route un Vaisseau de la Compagnie Hollandoise. Ce Navire alloit en Orient. Je l'enlevai presque sans combattre. Il portoit pour soixante mille écus d'argent monnoyé, & la cargaison en valoit pour le moins autant. A quelques jours de-là, comme j'approchois les côtes de France, je fis encore deux prises considérables. Je les amenai à Brest, où elles furent vendues au profit du Roi, aussi-bien que la cargaison du Navire Hollandois.

Après avoir caréné mon Escadre, je rentrai dans la *Manche*, où je rencontrai une Flotte Angloise de douze Vaisseaux de guerre, ce fut encore à moi à fuir; car la partie n'étoit pas égale. Je fis force de voiles, & je tirai du côté du Nord.

Quand je fus à la hauteur de *Hambourg*, je rencontrai une autre Flotte Hollandoise d'environ cent voiles: elle

1706. venoit de Norwege, sous l'escorte de six vaisseaux de guerre, armés chacun d'environ cinquante pieces de canon. Dès qu'ils apperçurent mon Escadre, ils se rangerent en bataille. L'occasion d'entreprendre quelque chose de considérable étoit trop belle pour la laisser échapper. Quand je les vis ainsi disposés, je me mis moi-même en état de les attaquer.

De huit vaisseaux que j'avois en partant, il ne m'en restoit plus que sept, le huitiéme qui avoit besoin d'un gros radoub étoit retourné à Dunkerque. Les Sieurs de HANEQUIN & BARTH, fils du Capitaine de ce nom, tous deux Capitaines dans mon Escadre, & qui commandoient chacun une Frégate, Hanequin de trente canons, & Barth de seize, eurent ordre d'aborder le Vaisseau de l'arriere-garde des ennemis. Mes quatre autres Vaisseaux devoient attaquer chacun le leur, & pour moi je me reservai le Commandant. Le Commissaire de Marine qui étoit dans mon bord pour veiller aux intérêts du Roi, n'étoit pas d'avis d'en venir aux mains : mais je passai outre malgré son opposition, & l'Escadre eut ordre d'attaquer & de me suivre.

Digitized by Google

J'avois fait mettre à mon côté un jeune Garde-Marine, nommé d'Escalis, qui m'avoit été fort recommandé, & pour lequel je m'intéreſſois beaucoup moi-même. Je lui dis de ſe tenir auprès de moi juſqu'à l'abordage : mais qu'il ne manquât pas, dès qu'il m'entendroit crier *à bord*, de ſauter le premier dans le vaiſſeau ennemi ; que c'étoit là l'unique moyen d'être bientôt fait Officier. 1706.

J'arrivai en même-temps ſur l'ennemi qui faiſoit ſur moi un horrible feu de canons & de mouſqueterie : je l'eus bientôt joint ; & l'ayant abordé, je commençai à faire feu à mon tour. Je fis pleuvoir dans ſon bord une grêle de mouſqueterie & de grenade dont il fut ſi incommodé, qu'il fut forcé d'abandonner les Gaillards de devant & derriere.

Dès que je m'apperçus de ſon déſordre, je criai à mes gens : *Allons, enfans, courage. A bord, à bord ;* & pour leur donner l'exemple, je m'avançai de l'avant. D'Eſcalis qui attendoit avec impatience le ſignal, ſauta le premier l'épée à la main, & fut bientôt ſuivi d'un grand nombre d'Officiers, de Gar-

1706. des Marine & de Soldats.

Il se fit dans ce moment un carnage horrible de part & d'autre. J'y perdis beaucoup de monde : mais par bonheur la tuerie ne dura pas long-temps. Peu après d'Escalis me cria de l'arriere du vaisseau ennemi, en m'appellant par mon nom : *Nous sommes les maîtres ; j'ai tué le Capitaine.* Dès lors l'Equipage ne s'amusa plus qu'à piller.

Je commençois à faire passer les prisonniers dans mon bord, lorsque le sieur de TOUROUVRE, un de mes Capitaines qui avoit manqué l'abordage dont il étoit chargé, vint se traverser sur l'avant de mon vaisseau, & sur celui que je venois de prendre. Nous nous trouvâmes pour lors tous trois dans un péril d'autant plus grand, que le vent qui venoit de l'arriere, nous poussoit sur le Vaisseau de Tourouvre, & nous empêchoit de déborder ; tellement que nos Navires ne pouvoient pas même gouverner.

Pour comble d'embarras, le feu prit tout-à-coup, je ne sais comment, au Vaisseau auquel j'étois accroché. Comme le vent étoit fort, le Navire fut em-

Digitized by Google

braſé dans un inſtant. Je redoublois mes efforts pour déborder, lorſqu'un vaiſſeau ennemi fit mine de vouloir m'aborder moi-même. 1706.

Pour lui faire face, je fis paſſer ſur le champ de l'autre côté du vaiſſeau tout ce qui reſtoit de mon équipage ſur mon bord; car la meilleure partie étoit déja ſur le vaiſſeau qui brûloit, où ils pilloient de toutes mains, ſans s'embarraſſer ni du danger où ils étoient, ni de celui où j'étois moi-même. L'ennemi qui ſembloit vouloir m'aborder après avoir tiré ſur moi toute ſon artillerie qui me tua quelques hommes, paſſa outre, ſans entreprendre autre choſe.

Ce danger évité, je ne fus pas hors d'intrigue. Le feu augmentoit d'un moment à autre, tellement que je riſquois, ou d'être brûlé, ou tout au moins, d'être accablé ſous les débris, lorſque le vaiſſeau viendroit à ſauter. Il ne me reſtoit gueres dans cet embarras d'autre reſſource, que de couper mes mâts. J'avois grande peine à m'y réſoudre. Avant que de tenter ce moyen, je voulus eſſayer de me dégager en faiſant force de voiles ſur le vaiſſeau de Tourouvre.

Digitized by Google

1706. Cette manœuvre me réuſſit mais ce ne fut pas ſans me jetter dans un nouveau danger ; car le froiſſement entre nos deux navires fut ſi fort, que j'en perdis mon *Taille-mer*, & ſix mantelets de ſabord que la poupe de Tourouvre me fit ſauter en paſſant.

Comme la mer étoit agitée, ſix de mes ſabords étant ouverts, l'eau entroit avec violence dans mon bord. Pour m'empêcher de couler à fond, je me diſpoſois à faire pancher mon vaiſſeau, en le chargeant du côté qui n'étoit point endommagé, lorſqu'un Navire ennemi qui venoit au ſecours de ſon Commandant, s'approchant pour m'attaquer, interrompit cette manœuvre. Je me trouvai pour lors dans la néceſſité, ou de vaincre, ou de me noyer. Mon parti fut bientôt pris. J'allai à l'ennemi pour l'aborder, & m'adreſſant à ce qui reſtoit de mon équipage : *Enfans*, leur dis-je, *bon courage, nous ſommes encore aſſez forts, ne craignez rien, nous le prendrons ſurement.*

Il n'eſt pas concevable à quel point ce peu de mots leur releva le courage. Je mis auſſitôt mon navire en travers, & je préſentai au vent le côté malade.

Digitized by Google

Dès que je fus à portée, l'ennemi tira sur moi toute son artillerie qui ne m'endommagea nullement. Je lui répondis par toute ma bordée de canon & de mousqueterie; cette décharge fut faite si à propos, qu'il en fut criblé : ce qui le mit tellement en désordre, qu'à mesure que l'équipage alloit passer dans son bord, il se rendit en abattant son pavillon. 1706

Dès que je fus maître de ce vaisseau, je travaillai avec toute la diligence possible à réparer le mien. Je fis boucher avec des planches & des toiles godronées mes sabords qui étoient encore ouverts ; & après avoir fait mettre pavillon de raliement, j'ordonnai à un Capitaine de mon Escadre, qui ne m'avoit pas secondé à beaucoup près, d'aller amariner le Vaisseau que je venois de prendre : mais avant qu'on pût le joindre, il coula à fond, tant il avoit été maltraité.

De tout son équipage il ne se sauva qu'un seul homme que je reçus dans mon bord.

Au milieu de tout ce trouble je ne laissai pas d'être fort en peine de mes

Digitized by Google

1706. Officiers, & de la meilleure partie de mes gens qui étoient dans le vaiſſeau qui brûloit. Tourouvre qui ſentit ce danger auſſi bien que moi, & qui vit que le vaiſſeau alloit ſauter, fit effort pour ſe dégager. Il en vint à bout, & reçut dans ſon bord tous les miens, qui s'étant enfin apperçus du danger où ils étoient, avoient quitté le pillage, & demandoient du ſecours avec des cris pitoyables.

A peine étoient-ils à une diſtance un peu éloignée, que le feu ayant pris aux poudres, le vaiſſeau ſauta en l'air, & tout l'équipage avec, ſans qu'il s'en ſauvât un ſeul homme, excepté un petit nombre que Tourouvre avoit reçu dans ſon bord pêle-mêle avec mes gens.

Dans ce temps-là on me fit appercevoir que Hannequin demandoit du ſecours, & qu'il avoit mis le ſignal, pour faire connoître que ſa Frégate étoit en danger de couler à fond. Il avoit manœuvré en brave homme; & conjointement avec Barth, il avoit pris un vaiſſeau de cinquante pieces de canon. Pour le tirer du danger où il étoit, je détachai le Marquis de

LANQUETOC

LANGUETOC Capitaine de vaiſſeau, à qui j'ordonnai de ſuivre Hannequin, & de ſauver ſon navire, ou tout au moins ſon équipage. Ainſi fut terminée cette action dans laquelle je perdis le ſieur de BREME mon Capitaine en ſecond, & une trentaine de ſoldats, ou de matelots. Le fils de M. Pallas, Enſeigne, eut le bras caſſé : & j'eus pluſieurs autres de mes ſoldats bleſſés. 1706.

Si tout le monde eût fait ſon devoir, nous euſſions pris les ſix vaiſſeaux de guerre, & bon nombre de Marchands : mais à la guerre, tout comme ailleurs, tous les hommes ne ſont pas égaux. Pendant la bataille les vaiſſeaux Marchands firent force de voiles, & profitant de la mer & du vent, ſe ſauverent, & furent ſuivis des trois autres vaiſſeaux de guerre.

Peu après Hannequin s'étant radoubé, vint avec Barth joindre l'Eſcadre. Ils amenerent leur priſe, qui des trois vaiſſeaux dont nous nous étions rendus maîtres, fut l'unique que je pus amener à Dunkerque, où je fis route, après avoir fait de mon mieux pour me radouber. J'arrivai avec toute mon Eſcadre dix jours après la bataille, &

1706. ayant déſarmé, je me rendis à la Cour ſuivant l'ordre que j'en avois.

Le Miniſtre me reçut fort gracieuſement, & me préſenta au Roi, qui me témoigna être content de mes ſervices. Je répondis à Sa Majeſté que j'étois heureux qu'elle ſe contentât du peu que j'avois fait : mais que j'avois pris langue, & qu'étant inſtruit du commerce des ennemis, je comptois de faire, la campagne prochaine, bien des choſes dont Sa Majeſté auroit encore plus lieu d'être ſatisfaite. Le Roi en ſouriant me donna lieu de connoître que ma réponſe lui avoit fait plaiſir.

En arrivant à Verſailles, j'y trouvai le Cardinal de Janſon, qui avoit été honoré peu auparavant de la dignité de grand Aumonier de France. Ce Prélat avoit loué à Paris un grand Palais, où il logeoit tout ce qu'il avoit de parens à la Cour. Il me donna en m'embraſſant toutes les marques poſſibles d'une ſincere amitié, & ne voulut pas que j'euſſe d'appartement ailleurs que chez lui.

Je n'ai paſſé jamais de quartier d'hyver plus gracieux. Le Cardinal me faiſoit grande chere, j'étois avec mon bon &

ancien ami l'Archevêque d'Aix, pour lors Evêque de Marseille. J'allois souvent chez le Comte du Luc. Enfin je jouois gros jeu, & je gagnai beaucoup d'argent chez la Duchesse de MANTOUE. 1706.

Il est aisé de comprendre qu'avec tous ces agrémens je ne pouvois que me réjouir, autant & plus que je n'avois fait de ma vie. Je n'étois pourtant pas si occupé de mes plaisirs, que je ne songeasse souvent à la campagne prochaine. Je formai divers projets que je retournai en différentes manieres. Enfin je m'arrêtai à celui-ci, comme plus profitable au Roi, & comme pouvant me faire plus d'honneur. Je résolus de prendre des mesures pour enlever les flottes *Angloise*, *Hollandoise*, & *Hambourgeoise*, qui partent toutes les années pour la Ville d'*Archangel*, sur la mer Blanche en *Moscovie*.

Je communiquai mes vûes à M. de Pontchartrain, qui en parla à M. l'Amiral. Ils les approuverent tous les deux, & le Roi à qui elles furent communiquées peu de jours après, les approuva aussi. Ces mers étant peu connues à nos François, je priai le Ministre de faire

1706. venir des Pilotes de Hollande & de Hambourg, ce qu'il me promit.

Tout étant ainſi diſpoſé pour la campagne, je crus qu'il étoit convenable de ne pas m'oublier moi-même. J'étois Capitaine de vaiſſeau depuis bien long-tems, & je ſouhaitois d'être quelque choſe de plus. Il me ſembloit que mes longs ſervices, tout ce que j'avois fait dans le Golfe, & ma derniere campagne, me donnoient lieu d'eſpérer que la Cour feroit quelque choſe pour moi. On ne me diſoit pourtant rien, & je vis bien que ſi je ne parlois le premier, je ſerois encore long-temps à attendre. Je me haſardai donc à demander une audience au Roi. Sa Majeſté m'écouta avec bonté, & me promit qu'elle auroit ſoin de ma fortune.

Quelques jours après, le haſard me fournit l'occaſion de parler au Miniſtre en ma faveur; je ne la laiſſai point échapper. Je lui repréſentai combien il étoit convenable qu'on me fît Officier Général; que le commandement que la Cour me faiſoit l'honneur de me confier le demandoit, auſſi-bien que le ſervice du Roi.

Digitized by Google

» Vous le ſavez, Monſieur, ajoutai- 1706.
» je, quand un Capitaine commande
» quelque choſe à ſon camarade, celui-
» ci a toujours quelque raiſonnement à
» faire, & ne ſe croit pas obligé d'obéir,
» ſans réplique, à un homme, qui dans
» le fonds n'a d'autre ſupériorité que cel-
» le que l'ancienneté lui donne. Si les
» Officiers qui lui ſont ſoumis manquent
» à faire leur devoir, il n'oſeroit les re-
» prendre, ou s'il le fait, ce n'eſt qu'a-
» vec crainte, parceque, tout bien con-
» ſidéré, ayant affaire à ſes égaux, il
» n'eſt jamais à couvert de la *ripoſte*;
» cependant les affaires en ſouffrent, &
» le Roi n'eſt jamais ſi bien ſervi: que ſi
» Sa Majeſté ne trouve pas que je ſois
» encore digne d'être Officier Général,
» je vous ſupplie de faire enſorte qu'el-
» le ait la bonté d'en nommer un autre,
» à qui j'obéirai avec plaiſir. »

Le Miniſtre, qui dans le fonds n'avoit jamais eû de bonnes intentions pour moi, & qui ne ſongeoit qu'à éluder mes prétentions d'une maniere pourtant honnête, me proteſta qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour prévenir mes demandes. » Vous avez méri-

1706. » té, me dit-il, il y a long-tems, la gra-
» ce que vous demandez, j'en conviens :
» mais je n'en ai pas été le maître ; &
» l'on a fait au Roi des repréſentations
» ſi fortes, qu'elles l'ont emporté ſur
» tout ce que j'ai pû dire & faire en vo-
» tre faveur.

Je ne fus pas la dupe de cette réponſe. » Si ce que vous me faites la grace
» de me dire eſt vrai, comme je n'en
» doute pas, lui repartis-je, j'avoue,
» Monſieur, que j'ai été juſqu'ici le plus
» ingrat de tous les hommes ; puiſque
» j'ai toujours été ſi fortement perſuadé
» que vous êtes entierement le maître
» des graces, que je n'ai pas balancé à
» croire que ſi je n'en recevois point,
» c'étoit uniquement parceque vous
» n'aviez jamais voulu m'en faire

» Je vois tous les jours, & je con-
» nois des gens, qui ont fait en très peu
» de tems bien du chemin dans la Mari-
» ne ; vous les connoiſſez auſſi-bien que
» moi, & vous n'ignorez pas que ſi juſ-
» tice leur avoit été faite, ils ne ſeroient
» pas encore Enſeignes. Si je ne ſuis
» pas auſſi avancé qu'eux, à quoi puis-
» je attribuer ce peu de progrès ? Et le

» moyen de ne pas le regarder comme 1706.
» un effet du malheur que j'ai toujours
» eû de vous déplaire? »

Le Miniſtre me répondit fort obligeamment qu'il me prioit de penſer & de croire le contraire de ce que je venois de lui dire; que je ne devois pas me rebuter; que je continuaſſe à bien ſervir, & qu'il alloit s'employer tout de nouveau & de ſon mieux à procurer mon avancement.

La promotion de mon Eſcadre devoit ſe faire quelques jours après. Je retournai chez le Miniſtre, pour le prier de faire Enſeigne le jeune d'Eſcalis. Il étoit fils d'un de mes anciens amis. A la recommandation de ſon pere, je lui avois fait avoir des Lettres de Garde-Marine au commencement de la campagne derniere, & je ſouhaitois de le voir Officier, parcequ'il l'avoit mérité, & qu'il promettoit beaucoup.

Lorſque j'en parlai au Miniſtre, il me répondit que les choſes ne pouvoient pas aller ſi vîte. » Vous l'avez fait Gar-
» de-Marine, il n'y a que ſix mois, me
» dit-il, & vous ſavez bien que les
» Princes même, lorſqu'ils entrent dans

1706. » ce corps ne ſont avancés qu'après un » an. » Je lui répondis que l'action que d'Eſcalis venoit de faire, en ſautant le premier dans le vaiſſeau ennemi, valoit pour le moins ſix ans d'ancienneté. Le Miniſtre repliqua qu'il en parleroit.

Je le priai encore de changer trois des Capitaines de mon Eſcadre, qui n'avoient pas fait leur devoir dans la derniere bataille. Il me dit que cela ne pouvoit ſe faire, ſans donner occaſion à bien des plaintes, & que ce changement feroit trop de bruit; que ceux dont je me plaignois étoient fort recommandés à la Cour, qu'il ne vouloit pas leur donner ce chagrin : mais qu'il me promettoit de leur parler, & de faire enſorte qu'ils fiſſent mieux à l'avenir.

Le jour de la promotion, j'allai prier M. l'Amiral en faveur de d'Eſcalis. Ce Prince me promit de s'y employer de tout ſon pouvoir, & me tint ſa parole; car le Roi ne voulant d'abord rien faire au préjudice des regles établies dans la Marine, Monſieur l'Amiral fit valoir mes raiſons ſi à propos, en repréſentant qu'il étoit dans l'ordre de m'accorder ce que je ne demandois que comme une

Digitized by Google

grace, que Sa Majeſté ſe rendit, en di- 1706.
ſant qu'*en effet ce n'étoit pas trop pour le Chevalier de Forbin, qui avoit aſſez bien ſervi pour n'être pas refuſé.*

En ſortant du Conſeil, M. l'Amiral me dit : » On vient de faire Enſei» gne votre Garde : il y a eu quelques » difficultés, mais on les a ſurmontées. » Je remerciai ce Prince, & je fus me diſpoſer pour partir le plutôt qu'il ſe pourroit

Deux jours avant mon départ, je demandai au Miniſtre, s'il trouveroit à propos que je fiſſe des priſes dans les Ports de Danemarck, ſuppoſé qu'il s'en préſentât quelque occaſion conſidérable. Il me répondit de n'y pas manquer, & que la Cour le trouveroit à propos. La méſintelligence ſecrete qu'il y avoit entre la France & le Danemarck, me donna lieu de prendre cet éclairciſſement ; je ne demandai point d'ordre par écrit, comptant que la parole du Miniſtre me ſuffiſoit. Il faillit pourtant à m'en coûter bon, pour m'en être contenté, & pour avoir agi en conſéquence, ſans avoir en main de quoi juſtifier ma conduite.

Digitized by Google

1706. Comme je prenois congé du Cardinal de Janſon : » Mon Couſin, me dit » cette Eminence, puiſque le Roi m'a » permis d'aller viſiter mon Diocèſe, je » devancerai mon voyage de huit jours : » je veux vous mener à Beauvais, qui » eſt ſur votre route, & je me charge » de faire trouver bon au Miniſtre que » vous paſſiez quelques jours avec moi. » Il obtint en effet cette permiſſion ; nous nous mîmes dès le lendemain en carroſſe, & nous arrivâmes deux jours après à Beauvais.

Nos premiers entretiens pendant la route, ne roulerent que ſur des bagatelles propres à nous réjouir : mais peu après le diſcours étant devenu plus ſérieux, la converſation tomba inſenſiblement ſur le peu de fonds qu'il y a à faire ſur les gens de Cour. Le Cardinal ne tariſſoit pas ſur cette matiere ; ſa longue expérience lui en avoit beaucoup appris.

Je lui laiſſai dire tout ce qu'il voulut, après quoi prenant la parole à mon tour : » Monſeigneur, lui dis-je, je trouve » que vous avez raiſon : pour moi, » quoique *Marin*, & par conſéquent » peu fait aux maneges des Courtiſans,

Digitized by Google

» je n'ai pas laiſſé d'avoir toujours pour 1706.
» maxime, de ne me fier jamais à l'ex-
» térieur & aux paroles de ces Meſſieurs ;
» mais, qu'il me ſoit permis de vous le
» dire, quand j'aurois été porté à les
» croire, ce que je vous vis faire, il n'y
» a pas encore deux jours, auroit été
» plus que ſuffiſant pour me détromper.
» Comment, repliqua le Cardinal tout
» étonné ! Et qu'avez-vous donc vû ?
» Le voici, lui repartis-je. »

» Je me trouvai avant hier dans votre
» cabinet, quand on vint vous annoncer
» un homme que je ne connois point.
» A peine eut-on prononcé ſon nom de-
» vant vous, que vous fîtes une mine à
» m'effrayer. Je voulus ſortir; vous m'or-
» donnâtes de demeurer. Cet homme en-
» tra, vous reprîtes ſur-le-champ votre
» air ſerein, vous courutes embraſſer ce
» ſurvenant, comme s'il eût été le meil-
» leur de vos amis; & après mille offres
» de ſervices, & autant de proteſtations
» d'amitié, vous l'accompagnâtes juſqu'à
» *Mezza-Sala*, en le comblant de civi-
» lités & de politeſſes. »

Le Cardinal qui rappella ce trait, & qui reconnut qu'il y avoit eu en effet

1707. dans sa conduite quelque chose de ce qu'il blâmoit si fort dans les Courtisans, rioit jusqu'aux larmes. » Que voulez-» vous qu'on fasse, me dit-il ? Cet hom-» me est un importun qui me fatigue » journellement, il falloit bien lui faire » toutes ces civilités pour me débarras-» ser de lui.

Je restai huit jours à Beauvais, après lesquels je partis pour Dunkerque, où je fis mon armement composé de huit frégates & de quatre barques longues. Je fus quelque-temps à attendre les Pilotes qu'on m'avoit promis, mais je n'en fus pas plus avancé. Le Ministre m'écrivit qu'il n'avoit pû en avoir, & que je n'avois qu'à faire comme je jugerois à propos. Il fallut donc s'en passer. Je mis à la voile, comptant que mes cartes me suffiroient, en attendant que les premieres prises que je ferois me donnassent des Pilotes pratiques des mers où je voulois aller.

A peine fus-je hors de la rade, que j'eus avis par deux Corsaires François, qu'une flotte marchande Angloise, venoit de sortir des *Dunes*, escortée par trois vaisseaux de guerre, & qu'elle

faisoit route du côté de l'*Oueſt*. Je ne balançai point à tirer de ce côté, & à la suivre. Six petits Corsaires François qui se joignirent à moi, voulurent être de la partie. Nous fîmes force de voile, & nous joignîmes les ennemis dès le lendemain à la pointe du jour. 1707.

Leur flotte qui étoit de plus de quatre-vingt voiles, étoit en effet escortée de trois vaisseaux de guerre, de soixante-dix-huit pieces de canon. J'avois souhaité avec trop d'ardeur de les joindre pour les laisser échapper ; voici comme je disposai mon attaque.

Le sieur de ROQUEFEUILLE & le Chevalier de NANGIS, qui commandoient chacun une frégate, eurent ordre d'aborder le vaisseau de l'arriere-garde de l'ennemi. Les sieurs de Hannequin & VESIN, devoient chacun avec leur frégate faire la même manœuvre sur celui de l'avant-garde, & moi suivi du Comte d'ILIÉ, je me reservai d'avoir affaire au Commandant.

Je laissai pour nous secourir, en cas de besoin, les sieurs de Tourouvre, Barth, & les quatre barques longues. Pour les Corsaires, ils avoient ordre d'attaquer les Marchands, d'abord qu'ils s'apper-

Digitized by Google

1707. cevroient que nous aurions l'avantage sur les ennemis.

Le signal donné, Roquefeuille qui devoit commencer fut un peu lent à attaquer : Tourouvre qui s'en apperçut, commença l'attaque, & fit grand feu : mais en venant à l'abordage, il s'accrocha mal, & ne fit que passer, après avoir essuyé toute la bordée de l'ennemi, qui lui tua quantité de braves gens.

Roquefeuille voulant réparer sa faute, & profiter du désordre où étoit l'Anglois, s'approcha suivi du Chevalier de Nangis. Ils tirerent l'un & l'autre toute leur artillerie si à propos, qu'il n'y eut presque pas un coup qui ne portât. Un moment aprés ils joignirent le vaisseau, l'aborderent & massacrerent d'abord tout ce qui s'opposoit à eux ; enfin après un combat fort opiniâtre, & où il y eut du monde tué de part & d'autre, ils se rendirent maîtres du bâtiment.

Tandis qu'on se battoit ainsi à l'arriere-garde, j'étois aux prises avec le Commandant, qui m'avoit attendu sans branler, & que j'avois abordé. Le feu de la mousqueterie & des grenades qui étoit affreux de part & d'autre, nous incommodoit également. Dans ce mo-

Digitized by Google

ment je m'apperçus que j'étois posté 1707.
presque à la bouche d'un canon qui avoit déja tiré. Je tuai par l'ouverture du sabord en trois coups différens, trois Canoniers qui se hâtoient de le recharger.

Je vis aussi par le même sabord un homme vêtu de gris de fer, qui l'épée à la main donnoit des ordres de côté & d'autre. Je ne doutai pas que ce ne fût le Capitaine, je lui tirai sur-le-champ un coup de fusil, je le vis tomber : c'étoit en effet le Commandant du vaisseau, comme je l'appris peu après.

Les Anglois qui ne pouvoient plus résister au feu des grenades, commençoient à abandonner leur poste. Dès que je m'en apperçus, je criai à mes gens de sauter à bord. D'ALONNE, un de mes Lieutenans, suivi de deux Gardes-Marines, & de quelques soldats, étoient déja sur la *presçinte* de l'ennemi, lorsque j'apperçus un Anglois qui alloit le percer d'un coup de sponton, je pris le fusil d'un de mes soldats, & je tirai à l'Anglois que j'étendis roide mort. Je sauvai ainsi la vie à un de mes Officiers. Il n'en fut pas de même du jeune d'Escalis, j'eus la douleur de le voir

1707. tuer d'un coup de fusil, lorsqu'il sautoit dans le bord ennemi, avec une foule d'autres soldats.

Plus de la moitié de mon équipage étoit déja sur le vaisseau Anglois, où il faisoit un grand carnage, lorsque mes grapins furent emportés par un coup de canon, desorte que mon vaisseau déborda. Les Anglois qui reprirent cœur à cet accident, donnerent sur les miens qui se défendoient en désespérés, mais qui étoient accablés par le nombre.

J'étois au désespoir moi-même de l'état où je les voyois, sans pouvoir les secourir; car j'étois emporté sous le vent par un courant de marée. Pour comble de malheur, j'avois été abandonné par celui qui devoit me seconder. Dans cet état, il me parut qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre, que de faire porter tous mes voiles, & de revirer de bord, pour pouvoir regagner le vent, & revenir à un second abordage.

Comme je me disposois à cette manœuvre; le grand mât des ennemis que mon canon avoit endommagé vint à tomber,

tomber. Un moment après, Hannequin & Tourouvre étant arrivés pour me secourir, l'Anglois abattit son pavillon, & se rendit. Ceux ci envoyerent leur chaloupe à bord pour se saisir du bâtiment. Le premier homme qui se présenta à eux, fut d'Alonne tout couvert de sang des coups de sabre qu'il avoit reçus & donnés. Il s'étoit défendu en si brave homme, & les ennemis en avoient conçu une idée si avantageuse, qu'avant que de se rendre, tous les Officiers lui avoient confié leur argent & leurs bijoux. De tous ceux qui étoient passés avec lui, il resta seul avec un Garde-Marine: tout le reste périt. 1707.

Le sieur Vesin qui devoit attaquer le vaisseau de l'avant-garde, fut tué à la premiere décharge. Le Baron d'Acy, son Capitaine en second, ne laissa pas de venir à l'abordage: mais il eut beau faire, il ne put jamais s'accrocher, & reçut une blessure qui le mit hors de combat. L'Anglois qui se vit dégagé, fit force de voile, & alla s'échouer sur ses côtes, devant un petit Port où il trouva sa sureté. Tandis que nous étions aux mains, nos Corsaires enleverent à

1707. la flotte vingt-deux Marchands ; tout le reſte ſe ſauva.

Le lendemain, qui étoit le troiſiéme jour de mon départ, je retournai à Dunkerque, où je rentrai ſur le ſoir avec toutes nos priſes. Cette action avoit été fort ſanglante ; j'y avois perdu plus de la moitié de mon équipage. Mon Capitaine en ſecond nommé VILIEBLIN & le pauvre d'Eſcalis avoient été tués ; d'Alonne & DETAPES, Majors, bleſſés. J'avois été moi-même bleſſé à la main aſſez légerement : mais j'avois reçu plus de dix bales dans mes habits. A l'armée il faut être heureux ; Tourouvre & le Chevalier de Nangis perdirent ſix Officiers. Veſin Capitaine fut tué, le Baron d'Acy Capitaine en ſecond bleſſé ; beaucoup de Gardes-Marines & un grand nombre de ſoldats & de matelots, tués ou bleſſés.

L'Aumonier de mon vaiſſeau qui étoit Pariſien, & qui juſqu'alors n'avoit jamais perdu de vûe les Tours de *Notre-Dame*, fut ſi effrayé de ce combat, qu'il ne fut plus poſſible de le raſſurer. Le bruit du canon, & tout ce ſpectacle de morts & de bleſſés l'avoient tellement frappé, qu'en me demandant ſon

Digitized by Google

congé, comme nous arrivions à Dunkerque, il me déclara qu'il ne retourneroit pas à la mer, quand le Roi le feroit Amiral. 1707.

J'envoyai à la Cour une relation de tout ce qui s'étoit passé. Le Chevalier de Nangis fut chargé d'en porter la nouvelle au Roi, à qui elle fit tant de plaisir, qu'il me fit sur-le-champ Chef d'Escadre. Voici la Lettre que le Ministre écrivit sur ce sujet à M. du Luc, pour lors Evêque de Marseille, maintenant Archevêque d'Aix.

» Vous aurez sans doute appris, Monsieur, la belle & éclatante action du » Chevalier de Forbin; mais je veux que » vous appreniez par moi que le Roi » vient de l'en récompenser sur-le-champ » en le faisant Chef d'Escadre. Je suis » bien-aise que vous soyez le premier à » en répandre la nouvelle dans la bonne » Ville de Marseille & dans toute la Pro» vence; je sais la part que vous y pre» nez, & c'est aussi ce qui m'a donné » occasion de vous l'écrire. »

Un Courier du Cabinet m'apporta la Lettre du Ministre, par laquelle il me faisoit savoir que le Roi m'avoit fait

1707. Chef d'Eſcadre, & que Sa Majeſté vouloit que je quittaſſe le nom de Chevalier que j'avois porté juſqu'alors, pour ne paroître plus dans le monde que ſous le nom de COMTE DE FORBIN. Ces nouvelles me faiſoient trop de plaiſir pour ne pas gratifier le Courier qui me les avoit apportées. Je lui fis préſent d'un diamant de cinquante louis que j'avois au doigt, & je me mis en état de répondre inceſſamment aux lettres que je venois de recevoir.

En écrivant ma relation à la Cour, j'avois mandé au Miniſtre que la ſaiſon n'étoit pas encore trop avancée, & que mon projet pouvant encore avoir lieu, je ſerois en état de pourſuivre, ſi la Cour ſe hâtoit de remplacer par une prompte promotion, les Officiers qui manquoient à mon Eſcadre. Le Miniſtre me répondit que le Roi vouloit que je fiſſe moi-même la promotion. Cette commiſſion m'embarraſſoit fort; car pluſieurs méritoient d'être récompenſés, & je n'avois pas aſſez de graces à diſtribuer pour contenter tout le monde.

Je récrivis donc au Miniſtre pour lui repréſenter qu'il étoit plus convenable

que ce remplacement se fît à la Cour ; 1707.
que je ne pourrois jamais le faire moi-même, sans donner lieu à bien des plaintes contre moi ; qu'il étoit de l'intérêt du Roi que je menasse ma troupe contente, & que quand la Cour se seroit expliquée, personne n'ayant à se plaindre de moi, je pourrois répondre aux mécontens que le Roi l'avoit ainsi voulu.

Parmi les Officiers qui avoient été blessés, SAINTE HONORINE Lieutenant de vaisseau, avoit perdu les deux bras & les deux jambes : je crus devoir informer la Cour de la triste situation où il se trouvoit. Je demandai donc pour lui une commission de Capitaine de vaisseau, une Croix de saint Louis, & la premiere pension qui vaqueroit, ajoutant qu'on ne risquoit rien à accorder toutes ces graces, puisque certainement il n'en jouiroit pas long-temps, n'y ayant nulle apparence qu'il pût échapper.

Le Ministre me répondit que quant au remplacement, le Roi vouloit absolument que je nommasse les Officiers ; & pour ce qui regardoit les récompenses que j'avois demandées en faveur de

1707. Sainte Honorine, je reçus avec la commiſſion de Capitaine de Vaiſſeau, la Croix de Saint Louis, & toutes les aſſurances que je pouvois ſouhaiter pour la premiere penſion vacante.

Je courus en porter la nouvelle à ce pauvre garçon, qui malgré les douleurs intolérables qu'il ſouffroit avec une patience héroïque ne laiſſa pas de me témoigner quelque joie de la diſtinction que la Cour faiſoit de lui, & beaucoup de reconnoiſſance de mon empreſſement à le ſervir, ſans qu'il m'en eût prié. Il ne jouit pas long-temps des récompenſes, dont on l'avoit jugé digne : il mourut le lendemain regretté de tous ceux qui l'avoient connu.

Le Miniſtre perſiſtant à ne vouloir pas faire la promotion & à m'en laiſſer tout l'embarras, je me tirai d'intrigue, en déſarmant les quatre barques longues, dont je pris les équipages & les Officiers, qui joint à cent matelots que M. le Chevalier de Langeron me remit, quoique deſtinés pour l'armement des Galeres, remplacerent ſur tous les vaiſſeaux de mon Eſcadre, les morts & les bleſſés qui me manquoient. Il eſt vrai

que de cette ſorte je m'affoibliſſois con- 1707.
ſidérablement : mais j'aimois mieux avoir moins de monde, & ne donner lieu à perſonne de ſe plaindre.

Je fis ſavoir au Miniſtre le parti que je venois de prendre, & afin que ceux qui avoient mérité d'être avancés ne fuſſent pas ſans récompenſe, je lui en envoyai la liſte ſur laquelle il pouvoit ſe régler dans la diſtribution de ſes graces. Ayant ainſi terminé cette affaire, comme j'avois carte blanche, & que le tems commencoit à paſſer, je remis à la voile, ſans attendre la réponſe de la Cour, & je fis route pour la mer Blanche, ainſi qu'il avoit été arrêté.

Je pris dans les premiers jours de ma courſe ſept à huit bâtimens ennemis que je brûlai. Leur peu de valeur ne méritoit pas de ſe donner la peine de les amariner. Dans ces premiers jours que je fus en mer, le mauvais tems incommoda l'Eſcadre plus d'une fois. Hannequin perdit ſon mât de *miſène* par un coup de vent, & Roquefeuille vint ſe plaindre à moi de ce que ſon vaiſſeau faiſoit eau de toutes parts.

Comme je vis qu'ils n'étoient pas en état de continuer la courſe, je me fis

1707. rendre les instructions cachetées que je leur avois remis en sortant du port de Dunkerque, & je leur ordonnai d'aller se rendre au Port de *Gottembourg*, appartenant au Roi de *Suede*, où ils pourroient se radouber, & de-là aller croiser où ils trouveroient le plus à propos pour le service du Roi.

Leur départ affoiblissoit encore mon Escadre de deux de mes plus gros vaisseaux. Malgré cela, je ne laissai pas de suivre mon projet. Je pris sur les côtes de Moscovie une barque longue de Hambourg : j'armai ce bâtiment, sur lequel j'avois trouvé un Pilote qui me fut d'une grande utilité.

Quand je fus par le travers de l'Isle de *Quilduin*, je rencontrai une vingtaine de bâtimens Anglois qui alloient en *Moscovie*, je les attaquai, & je les pris tous. J'en brûlai quinze ; les cinq autres que j'avois reservés, parcequ'ils étoient les meilleurs & les mieux chargés, furent amarinés.

Trois jours après, je trouvai la grande Flotte escortée par trois vaisseaux de guerre. J'allois l'attaquer, & j'en aurois tiré bon parti, lorsque j'en fus empêché par un brouillard fort épais qui s'éleva

s'éleva en très peu de temps, & qui nous la fit perdre de vûe. Il dura trois jours entiers. Ceux à qui ces mers sont connues savent que ces sortes de brouillards y sont très fréquens. De cette multitude de bâtimens que nous avions apperçus, nous n'en pûmes prendre que quatre. 1707.

Fâché d'avoir manqué mon coup, j'envoyai à la découverte, j'appris par le retour de ma longue barque, qu'une bonne partie de la Flotte s'étoit retirée dans le Port de l'Isle de Quilduin. C'étoit justement le rendez-vous de mon Escadre ; j'y entrai avec deux Frégates seulement que j'avois amenées avec moi. Le reste croisoit aux environs ; je n'y trouvai que quatre vaisseaux Marchands Anglois dont je me rendis maître. Le lendemain tous mes bâtimens m'étant venus joindre, j'appris qu'ils avoient brûlé pour leur part dix-huit vaisseaux Marchands.

J'avois amené en partant de Dunkerque, un bâtiment chargé de vivres pour l'Escadre : je le fis décharger, & les vivres ayant été distribués sur tous les vaisseaux, je le fis charger de ce qui

1707. s'étoit trouvé de meilleur & de plus précieux dans toutes les priſes que nous avions faites juſqu'alors.

L'étain, comme étant plus peſant, fut mis au fond, & ſervit de leſt. Le reſte de la cargaiſon étoit des draps de toute couleur, des ſerges, quantité d'indigo, des toiles, & autres effets de grand prix, de maniere que cette cargaiſon valoit plus de douze cens mille livres.

J'étois encore dans ce Port, d'où je ne pouvois partir de quelque temps, lorſque ma longue barque m'amena à bord un petit pêcheur armé de *Moſcovites*; nous ne nous entendions point les uns les autres, & nous manquions d'interprêtes. Deux Matelots *Raguſois* qui ſe trouverent par hazard avec nous, entendirent leur langage. Ces bons Moſcovites groſſiers & ſimples, voyant qu'on les traitoit bien, & qu'on les entendoit, furent ſi aiſes qu'ils ſe mirent à danſer. Je fus ſurpris de voir que les Raguſois qui ſont ſur la côte d'*Albanie*, parloient à-peu-près le même langage que les Moſcovites, qui ſont par les 72 degrés de latitude du Nord, d'où je compris

que la langue *Ruſſienne*, ou *Eſclavone* devoit être bien étendue. 1707.

Les Anglois, dont je venois de prendre les vaiſſeaux, & qui de peur d'être ſurpris eux mêmes, les avoient abandonnés à mon approche, avoient fait entendre à d'autres Moſcovites qui étoient dans le Port où ils pêchoient, que les François étoient des barbares qui ne ſe nouriſſoient que de chair humaine : ces bonnes gens prévenus des ridicules impreſſions qu'on leur avoit données ſur tre ſujet, avoient été ſi épouvantés en nous voyant, qu'ils avoient laiſſé leur pêche & leurs poiſſons, & s'étoient ſauvés. On les voit revenir tous les ans de plus de cent lieues qu'ils font ſur terre, pour pêcher dans la belle ſaiſon. Ils s'en retournent à l'entrée de l'hiver dans leur pays ; car ils ne ſauroient demeurer dans cette Iſle où le froid eſt intolérable.

Je deſcendis à terre, ne ſachant rien de ce que les Anglois leur avoient dit, je vis à quelques pas du rivage une trentaine de petites caſes de bois. Elles étoient pleines d'une grande quantité de poiſſons ſecs, qu'on nomme dans le

1707. pays *Stolfiche* : pour empêcher qu'on ne fît du mal à ces pauvres gens, j'y établis un corps de garde & des ſentinelles.

Il y avoit aux environs de ces cabanes pluſieurs croix gravées ſur des foſſes avec des inſcriptions en caracteres Grecs, ce qui me donna à entendre que c'étoient des Chrétiens qu'on y avoit enterrés.

Les corps de gardes étoient poſés depuis deux jours, lorſque les Pêcheurs qui avoient fui, détacherent un vieillard de leur troupe, pour venir obſerver ce qui ſe paſſoit. Ce bonhomme n'avoit accepté la commiſſion qu'avec peine : mais ſes compatriotes l'avoient enfin perſuadé, en lui faiſant entendre que vieux comme il étoit, il ne ſeroit pas bon à manger, & que les François n'en voudroient point.

Ce bon Moſcovite n'approchoit des cabanes qu'en tremblant. La ſentinelle l'arrêta, & on me le mena à bord. Ravi d'y trouver pluſieurs des ſiens, qui n'avoient reçu que de bons traitemens, & charmé d'avoir vû que non-ſeulement on n'avoit touché ni à leurs cabanes, ni à leurs poiſſons : mais qu'au contraire

on y avoit mis des gardes pour les conſerver ; il ſe mit à faire pluſieurs ſignes de croix, par leſquels il témoignoit ſon étonnement. 1707.

Un moment après il demanda d'être mis à terre pour aller porter cette bonne nouvelle à ceux qui l'avoient envoyé. Sur la relation de celui-ci, ils revinrent tous ſans difficulté, & continuerent leur pêche à leur ordinaire ; ils nous firent manger quantité d'excellens ſaumons, que j'eus ſoin de leur faire toujours bien payer.

Sur le bruit que l'Eſcadre avoit fait en arrivant, le Gouverneur de la Ville de *Cloa*, éloignée de vingt lieues de l'endroit ou nous étions, envoya dans un canot un Officier pour nous reconnoître. Je le reçus fort civilement, je lui fis grande chere, & lui ayant fait quelques préſens, il fut charmé de la civilité des François. On nous dit la Meſſe, cet Officier l'entendit debout à la maniere des Grecs. Il étoit habillé à la Turque, & portoit une longue barbe.

Enfin après avoir été bien régalé, il me dit en prenant congé, que les Anglois les avoient trompés, en voulant

1707. faire passer les François pour des barbares ; qu'il avoit vû par lui-même le contraire de ce qu'on leur avoit dit, & qu'il s'en retournoit dans des sentimens bien différens de ceux qu'on avoit tâché de lui inspirer.

On trouve dans cette Isle deux sortes de perdrix, des blanches & des faisandées ; celles-ci sont d'un goût exquis ; & très aisées à tuer. Il y a encore quantité de jeunes beccassines & de pluviers dorés. Le pays appartient à des Moines Grecs qui y nourrissent une grande quantité d'animaux qu'ils appellent *caribous*.

Ces caribous sont gros comme une petite vache, ils ont les pieds fourchus, & portent sur la tête des cornes d'environ trois pieds de long qui se recourbent en rond, ensorte que les deux bouts viennent presque se toucher. Ces cornes ont cela de particulier, qu'elles sont charnues, couvertes d'un poil ras, & coupées par des andouilliers, comme le bois d'un cerf ; la chair de cet animal est peu délicate, mais d'ailleurs d'assez bon goût.

Je brûlai, avant que de partir, tous les vaisseaux que j'avois pris, & qui

dans ma courſe ne me pouvoient être d'aucune utilité. Les Pêcheurs s'y enrichirent; ils firent une proviſion de cordages, au-delà de tout ce qu'il leur en falloit pour toute leur vie, ſans compter les débris des marchandiſes qui avoient été gâtées, & une grande quantité de fer dont ils manquent dans leur pays. 1707.

De l'Iſle de Quilduin, je fis route en tirant vers l'Iſle de *Wardhoüis*, qui appartient au Roi de Danemarck. En commençant à croiſer par le travers de cette Iſle, j'apperçus la flotte Hollandoiſe, eſcortée de trois vaiſſeaux de guerre. Ces trois bâtimens qui me virent ſeul, (car toute mon Eſcadre étoit diſperſée & occupée à croiſer) firent mine de venir m'attaquer.

Je fis ſignal à deux de mes vaiſſeaux pour venir me joindre. Les Ennemis s'en étant apperçus, ſe mirent à fuir, ſans s'embarraſſer de la flotte dont ils étoient chargés. Je leur fis un pont d'or, ne me ſouciant plus de prendre des bâtimens & des hommes dont je n'avois que faire. Je n'en voulois qu'aux Marchands que je pourſuivis, & dont pluſieurs ſe ſauverent dans le mouillage de

1707. l'Isle de Wardhouis; j'entrai dans la rade, où je pris tout ce qui s'y étoit retiré. Il y en avoit dix-sept que je trouvai entierement abandonnés.

Tous les équipages s'étoient sauvés, & avoient emporté à la hâte ce qu'il y avoit de plus précieux dans leur Cargaison. Vers le milieu de ce mouillage il y a un Hameau d'environ une vingtaine de maisons, au milieu desquelles est une Eglise servie par un Prêtre Luthérien.

Les Principaux Habitans vinrent à bord, pour me dire que si je voulois descendre à terre avec une partie de mes soldats, il me seroit aisé de recouvrer tous les effets que les Hollandois avoient enlevés de leurs Vaisseaux, & qu'ils s'offroient à m'indiquer l'endroit où ils les avoient cachés, pourvû qu'en récompense je leur en donnasse une partie, Quoique je fusse de beaucoup supérieur aux ennemis, & que je pusse faire une descente sans rien craindre, je crus qu'il étoit convenable de ne pousser pas les choses plus loin. Je fis sagement, en prenant ce parti, comme la suite le fera voir.

Digitized by Google

Le lendemain de mon entrée dans la rade de Wardhouis, mes Vaiſſeaux qui croiſoient aux environs, m'amenerent huit flutes qui étoient auſſi de la flotte Hollandoiſe; enſorte que le nombre des Vaiſſeaux pris revenoit à vingt-cinq. Je choiſis les quatre meilleurs, dans leſquels je fis tranſporter tout ce qu'il y avoit de plus beau & de meilleur, & je fis brûler tout le reſte. 1707.

On peut dire que dans ce tranſport d'un Navire à l'autre, il ſe fit un pillage immenſe. Officiers, Ecrivains, Matelots, Soldats, tous s'enrichirent : il n'y eut que moi qui n'y gagnai rien; car outre que mon caractere ne me permettoit pas certaines manœuvres, & que j'en ai toujours été naturellement fort éloigné; je n'ignorois pas que j'avois auprès de moi un Commiſſaire de Marine que le Miniſtre m'avoit donné pour éclairer ma conduite.

En parcourant l'état qui avoit été dreſſé de tous ces effets, je fus fort ſurpris de voir qu'il ſe fût trouvé ſi peu de richeſſes ſur tant de priſes; & quoique le tout joint enſemble, montât à des ſommes très conſidérables, je trouvai

Digitized by Google

1707. pourtant que c'étoit bien peu, par rapport au nombre des bâtimens qui avoient été pris. Il n'y en avoit aucun qui eût une cargaison à fonds. Peu d'argent monnoyé, quoique communément les Hollandois passent pour en porter beaucoup.

Ce qu'il y avoit de plus considérable se réduisoit à l'indigo & aux toiles de Hollande, mais en petite quantité. Tout le reste n'étoit que de l'étain, des draps, & autres étoffes de laine, de l'eau de vie, du vin, & du marc de vin en quantité, des métiers de Tisserans, & jusqu'à de la brique. Il y avoit aussi quelques fils d'or, pour faire de la broderie, des rubans, des quincailles, quelque peu d'étoffes d'or, & puis voilà tout.

J'avois déja éprouvé quelque chose de semblable, à l'occasion de quelques Vaisseaux Anglois, sur lesquels je n'avois trouvé que de gros tonneaux pleins de lisieres de draps, & de rognures de Tailleur. Je fus curieux de savoir de quelques-uns des ennemis que j'avois retenus, les raisons qu'ils avoient de charger si peu leurs Vaisseaux.

Ils me dirent qu'au retour de leur

voyage, ils n'apportoient ordinairement 1707.
que des marchandiſes groſſieres, & de peu de valeur ; que le produit de celles qu'ils avoient portées en allant, ſe payoit en lettres de change, & que pour l'argent monnoyé ils avoient ſoin de le cacher ſi bien dans le vaiſſeau, qu'il n'y avoit jamais que le Capitaine & l'Ecrivain qui fuſſent informés du lieu où il avoit été mis ; & que ceux-ci étoient ſi exacts à ne le découvrir jamais, que lorſqu'ils venoient à être pris, ils aimoient mieux le laiſſer perdre dans la mer en voyant brûler leur vaiſſeau, que de découvrir l'endroit où il avoit été mis.

Cela eſt ſi vrai, qu'une des priſes que je venois de faire ayant été menée à Breſt, avoit dans une cache plus de quinze mille livres argent comptant, & deux caiſſes pleines de fil d'or, qui ne furent trouvées que par hazard.

Enfin, outre toute cette multitude de bâtimens que j'avois pris, j'avois encore mis à rançon quatre flutes que j'avois arrêtées. Après leur avoir enlevé tout ce qu'elles avoient de plus précieux dans leur cargaiſon, j'avois retiré ſix

1707. mille livres de chacune, ſans compter cinq cens livres pour le droit de chapeau; droit qui appartient ſans difficulté au Commandant, mais que le Miniſtre eut la dureté de m'ôter.

Ma courſe avoit été aſſez heureuſe pour me donner lieu d'être content; il ne manquoit plus pour achever, que de ramener mon Eſcadre ſaine & ſauve. Ce point n'étoit pas ſans difficulté, j'avois aſſez incommodé le commerce des ennemis, pour avoir lieu de croire qu'ils ne me laiſſeroient pas en paix. Je craignis qu'ils n'allaſſent m'attendre aux environs de Dunkerque, & que m'attaquant avec des forces ſupérieures, ils ne me rendiſſent une partie du mal que je leur avois fait, ce qui leur auroit été d'autant plus facile, qu'étant vieux carené, il ne m'étoit pas aiſé de fuir.

Pour éviter ce danger, je crus que je n'avois rien de mieux à faire, que de leur dérober ma marche, & d'aller deſcendre au Port de Breſt, en publiant que que je faiſois route pour Dunkerque. Je m'arrêtai à ce dernier parti: je fis annoncer ſur tous les Vaiſſeaux de l'Eſcadre, que nous ferions voile au pre-

Digitized by Google

mier jour pour Dunkerque ; que ceux qui voudroient écrire en France, n'avoient qu'à envoyer leurs lettres à bord du Commandant ; que j'allois dépêcher la barque longue, pour l'envoyer à Gotteinbourg avertir Meſſieurs de Roquefeuille & Hannequin, de venir me joindre à l'endroit que je leur déſignois ; & que de Gotteinbourg cette même barque feroit route pour Dunkerque où elle avoit ordre de nous devancer, & de porter les lettres que j'envoyois à la Cour. 1707.

Ces lettres portoient qu'après avoir attaqué les Flottes Angloiſes & Hollandoiſes, & après leur avoir enlevé une aſſez conſidérable quantité de bâtimens, j'allois remettre à la voile pour retourner inceſſamment à Dunkerque avec toutes mes priſes.

Ma vûe, en trompant ainſi la Cour, & ceux de mes Officiers à qui j'envoyois ce bâtiment, étoit que ſuppoſé qu'il fût pris, les ennemis qui ne manqueroient pas d'ouvrir mon pacquet, trompés par le faux avis que je donnois, allaſſent m'attendre ſur la route de Dunkerque ; & ſuppoſé qu'il arrivât à bon port, mes Officiers eux-mêmes à qui

1707. j'écrivois la même choſe qu'à la Cour, répandiſſent cette fauſſe nouvelle; enſorte qu'elle pût paſſer de Gotteinbourg en Hollande, & confirmer les ennemis dans la penſée qu'ils devoient avoir vraiſemblablement.

La choſe réuſſit comme je pouvois le ſouhaiter. La navigation de la barque longue fut heureuſe; à ſon arrivée à Gotteinbourg, le bruit de la route que j'allois tenir fut d'abord répandu par tout, & la barque continua ſa route pour Dunkerque, où elle arriva bientôt, & d'où mes lettres furent portées à la Cour.

Le Miniſtre trompé par le faux avis qu'il venoit de recevoir, & ſachant d'ailleurs que les ennemis avoient fait un gros armement, & qu'ils m'attendoient ſur le paſſage de Dunkerque, fut fort en peine ſur mon ſujet; il me dépêcha ſucceſſivement trois longues barques pour venir à ma rencontre, m'inſtruire de ce qui ſe paſſoit, & me faire prendre ma route du côté de Breſt.

Comme de l'Iſle de Wardhouis à Breſt l'Eſcadre pouvoit être ſéparée par le mauvais temps, & que dans ce cas mes Officiers perſuadés que nous allions

à Dunkerque, n'auroient pas manqué de faire route pour ce Port, & de s'exposer ainsi à être enlevés ; j'envoyai à tous les Capitaines des ordres cachetés avec défense de les ouvrir, hors le cas de séparation, le tout sous peine d'être interdit. Ces ordres leur faisoient savoir mon véritable dessein, & leur enjoignoient de faire route pour Brest. 1707.

Ayant ainsi pris toutes mes mesures, je mis à la voile, & au lieu de tirer vers Dunkerque, je gagnai vers les Isles de Ferro. Un bâtiment Danois que je rencontrai, me dit pour nouvelle que les ennemis s'étoient retirés de devant Toulon. Je ne pouvois comprendre de quels ennemis il me parloit ; j'eus beau le questionner, il ne me fut pas possible d'en tirer aucun autre éclaircissement.

Comme je continuois ma route, en passant par le Nord d'Irlande, je rencontrai un bâtiment Hollandois avec passeport ; il venoit de Bordeaux, chargé de vin. Je lui demandai quelles nouvelles il y avoit de Toulon ? Il m'apprit que le Duc de Savoye avec une armée de terre & de mer, avoit fait le

1707. Siége de cette Place : mais qu'elle avoit été ſecourue, & les ennemis obligés de ſe retirer. Ce ſecond avis me calma, & diſſipa toute l'inquiétude que le premier m'avoit donné ; car quoiqu'il m'eût annoncé le départ des ennemis, comme il n'avoit pas ſu s'expliquer plus clairement, je ne laiſſois pas d'être en peine par rapport à ma famille.

Enfin, j'arrivai heureuſement à Breſt avec toute mon Eſcadre ; je dépêchai ſur-le-champ un Courier pour informer la Cour de mon arrivée. Le Miniſtre qui étoit fort en peine de moi, fut ſurpris agréablement, & me loua fort d'avoir ſu donner le change aux ennemis. Le Courier lui dit : » Il nous a tous trom-
» pés, vous, en vous donnant un faux
» avis, & pour nous, après nous avoir
» fait entendre qu'il alloit à Dunkerque,
» & avoir remis à tous les Capitaines
» des ordres cachetés, avec défenſe de
» les ouvrir, hors le cas de ſéparation,
» il nous a conduits par les Iſles de Fer-
» ro ; perſonne ne comprenant rien à ſa
» manœuvre ni à la route qu'il faiſoit.
» De cette maniere il vous a donné de
» l'inquiétude à la vérité, & à nous auſ-
» ſi

» ſi : mais il a trompé les ennemis, qu'il 1707.
» a fait morfondre à nous attendre inuti-
» lement. »

Le Miniſtre en répondant à mes lettres, me marquoit que Sa Majeſté étoit très ſatisfaite de ma conduite, & approuvoit tout ce que j'avois fait dans ma courſe. Qu'en ſon particulier il le louoit auſſi, & qu'il n'auroit aucun reproche à me faire, ſi j'avois témoigné moins d'indolence à empêcher le pillage que les équipages avoient fait ; pillage que je n'avois pas ignoré, puiſqu'il s'étoit fait ſous mes yeux, ſans que j'y euſſe mis le moindre obſtacle. Il finiſſoit en m'ordonnant de lui faire ſavoir les raiſons de cette conduite.

Ravi de la plainte qu'il me faiſoit ; je lui répondis que je n'avois été chargé en partant, que de l'honneur & de la gloire des armes du Roi ; que j'avois fait tous mes efforts pour ſoutenir l'un & l'autre ; que je le priois de ſe reſſouvenir qu'il avoit embarqué dans mon vaiſſeau un Commiſſaire pour avoir ſoin des intérêts de Sa Majeſté ; que j'avois cru ne devoir plus m'en mêler, puiſqu'il y avoit un Officier prépoſé pour

1707. cela, & ſur l'emploi duquel il ne lui convenoit pas d'empiéter; qu'il n'ignoroit pas que les gens de plume ſont extrêmement jaloux de tout ce qu'on peut entreprendre au préjudice de leur autorité : mais que je le priois de faire rendre compte de ce pillage au Commiſſaire lui-même qui l'avoit encore moins ignoré que moi; que le tranſport des marchandiſes, qui étoit inévitable, n'avoit été fait que de la participation, & du Conſeil des Ecrivains, & du Commiſſaire même; que le dernier ne déſavoueroit pas que je lui avois remis toute mon autorité, & que j'avois ordonné à tous mes Officiers de lui obéir ſur ce point ſous peine d'interdiction.

Je lui repréſentai enſuite, qu'ayant retiré des ennemis pour vingt-quatre mille livres de rançon, il paroiſſoit convenable que cette ſomme fût employée à gratifier les Capitaines qui avoient bien ſervi, & qui avoient fait beaucoup de dépenſe pour l'entretien de leur table; le nombre des Officiers étant fort au-deſſus de ce qu'on a coutume d'en mettre dans les armemens ordinaires. Le Miniſtre m'accorda la grace

que je lui demandois, & me chargea de faire moi-même la répartition, ſuivant que je jugerois à propos. 1707.

J'appris à Breſt, avec beaucoup de plaiſir, que les Anglois & les Hollandois faiſoient de grandes plaintes ſur l'interruption de leur commerce, & ſur la perte de tant de vaiſſeaux que je leur avois brûlés. Véritablement ils n'avoient pas tort d'en témoigner au moins de l'étonnement, puiſqu'il étoit ſans exemple, que les François euſſent pouſſé leur courſe ſi avant dans le Nord.

Si après avoir combattu les Anglois dès le ſecond jour de ma ſortie, la Cour ſe fût hâtée de remplacer par une prompte promotion les Officiers qui me manquoient, j'étois réſolu d'aller me poſter ſur un petit paſſage de la mer blanche, où, avec les forces que j'avois, j'aurois infailliblement pris tous les bâtimens qu'ils avoient fait partir pour ces mers : mais ce combat qui affoiblit mon Eſcadre de deux gros vaiſſeaux & de quatre barques longues, c'eſt-à-dire, qui m'ôta la moitié de mes forces, retarda ma courſe d'un mois, ce qui fut cauſe que je n'arrivai ſur

1707. les côtes de Moſcovie qu'avec les Anglois, & huit jours après que les flottes de Hambourg & de *Breme* eurent paſſé.

Le Marquis de COETLOGON, Lieutenant Général, que je trouvai à Breſt, me dit quelques jours après mon arrivée, en me parlant de la Campagne que je venois de faire, qu'il ne pouvoit s'empêcher de m'accuſer d'imprudence; qu'à la vérité l'évenement me juſtifioit: mais qu'il n'étoit pas ſage à moi de m'être allé engager dans des pays, & dans des mers inconnues, ſans avoir embarqué au moins des Pilotes ſur l'expérience deſquels je puſſe faire fonds.

Après lui avoir laiſſé dire tout ce qu'il voulut: » Monſieur, lui repliquai-je, » vous m'avez condamné ſans m'entendre; peut-être après m'avoir oui, changerez-vous de ſentiment. Vous avez » raiſon de dire que les gens de mer doivent être prudens, & qu'il n'eſt pas » dans l'ordre de naviguer ſans Pilote; » auſſi en avois-je demandé à la Cour. » On m'en avoit promis: mais lorſque » je n'attendois plus qu'eux pour mettre à la voile, on m'envoya dire qu'on » n'avoit pû en avoir, & qu'il falloit s'en

» passer ; cependant la dépense de l'ar- 1707.
» mement étoit faite, & la saison pres-
» soit, que faire ? »

» Je fis réflexion que dans le tems
» que je prenois pour aller croiser sur
» ces côtes, il y fait continuellement
» jour ; j'avois d'ailleurs de bonnes car-
» tes, je savois que ces mers & les cô-
» tes où j'allois aborder sont fort saines,
» & qu'on n'y trouve ni écueils, ni bancs
» de sable. De plus, je compris fort bien
» qu'avant que d'arriver où j'avois des-
» sein d'aller, je prendrois immanqua-
» blement quelques Vaisseaux ennemis
» dont les Pilotes me serviroient. Sur
» ces réflexions j'entrepris mon voyage.
» Tout a réussi comme je l'avois pensé.
» Qu'avez-vous à me reprocher mainte-
» nant ? » Coëtlogon me rendit justice, & avoua de bonne-foi qu'il m'avoit fait tort en me condamnant.

Quoique la saison commençât à être un peu avancée, je crus qu'il n'étoit pourtant pas encore temps de songer à désarmer. Je remis donc à la voile, & je sortis de la rade avec les Sieurs DUCAS & DUGUÉ-TROUIN. Le premier fit sa route pour l'Amérique, où il étoit

1707. deſtiné, le ſecond avoit un armement en courſe de quatre vaiſſeaux de guerre & de deux frégates.

Le vent contraire nous retint ſix jours dans l'entrée de la Manche, d'où nous découvrîmes une flotte Angloiſe eſcortée de cinq vaiſſeaux de guerre, deux deſquels étoient à trois ponts, & portoient quatre-vingt-dix canons. Le troiſiéme en avoit ſoixante & ſeize, & les deux autres cinquante.

Je me joignis au Sieur Dugué. Il eſt hors de doute que nous aurions enlevé toute cette flotte, ſi nous avions agi de concert. Avant que de commencer l'attaque je voulus lui parler, pour convenir avec lui d'un arrangement de combat : mais vif comme il étoit & beaucoup plus qu'il n'auroit fallu, quoique d'ailleurs plein de courage & de valeur, il ne voulut jamais m'attendre. Ses vaiſſeaux étant éſpalmés de nouveau, il prit les devans, & ſans être convenu de rien, comme j'ai dit, ſuivi d'une des frégates de ſon Eſcadre pour le ſoutenir, il alla aborder le Commandant. L'Anglois fut démâté de tous mâts, & ſe rendit. Le Sieur BEAUHARNOIS, Ca-

pitaine de l'Eſcadre de Dugué, aborda le vaiſſeau de ſoixante & ſeize, qu'il ne prit point. Le Sieur COURSERAT, autre Capitaine de Dugué, en aborda un de cinquante qu'il prit. 1707.

J'arrivai dans ce temps-là, & j'abordai l'autre vaiſſeau de cinquante pieces de canon qui ſe rendit après un combat aſſez opiniâtre, dans lequel je perdis d'Alonne, mon Capitaine en ſecond, & trente ſoldats ou Matelots.

Des cinq vaiſſeaux de guerre qui eſcortoient la flotte Angloiſe, il n'en reſtoit plus qu'un qui n'eût pas été attaqué : c'étoit le plus gros de tous. Il prit la fuite ; Tourouvre le ſuivit. Je laiſſai au Sieur de LAMONERIE, Capitaine de l'Eſcadre de Dugué, le ſoin d'enmariner le vaiſſeau que je venois de prendre ; & marchant ſur la trace de Tourouvre, je donnai la chaſſe au gros navire qui fuyoit à toutes voiles. Le Chevalier de Nangis & Barth venoient après moi.

L'Anglois ſe battoit en retraite, & faiſoit grand feu. Son canon & ſa mouſqueterie incommoderent notablement le Vaiſſeau de Tourouvre, qui reſta derriere. Barth qui avoit gagné les

1707. devans ſur moi, fut auſſi fort maltraité, & n'avança pas. J'étois prêt à aborder, lorſque le feu prit tout-à-coup dans le Vaiſſeau ennemi, mais avec une telle violence que je faillis à être brûlé moi-même ; je fis tout mon poſſible pour m'écarter.

Ce Vaiſſeau qui ſe battoit vaillamment, fut dans un moment tout enflammé devant, derriere & entre les ponts. Le vent qui étoit frais & arriere, rendit cet embrâſement ſi ſubit & ſi univerſel, qu'il n'eſt gueres poſſible d'imaginer de ſpectacle plus terrible. La plus grande partie de l'équipage qui étoit fort nombreux, ſe jetta dans la mer, & alla chercher dans l'eau la mort qu'il croyoit fuir en s'arrachant du milieu de l'incendie.

Tous ces pauvres malheureux périrent ſans que perſonne leur donnât du ſecours. Comme on attendoit à tout moment de voir ſauter le Navire, & qu'il y avoit à craindre que quelque canon, ou quelque piece de bois ne retombât dans le vaiſſeau qui ſe ſetoit avancé, perſonne ne ſe remua, quoique tout cet équipage qui ſe lamentoit, pouſſât

poussât des cris effroyables, en demandant du secours. Cependant le vaisseau ne sauta point, faute de voiles pour le soutenir : mais ayant ses sabords ouverts, & la mer le faisant rouler, il se remplit d'eau peu-à-peu, & coula à fond. 1707.

La situation où je fus dans cette occasion est l'une des plus embarrassantes où je me sois jamais trouvé. La vivacité du sieur Dugué qui ne lui permit pas de m'attendre pour convenir ensemble de quelque chose, & le regret que j'aurois eû de l'abandonner sans le soutenir, furent cause du danger que je courus, & m'engagerent de combattre, par une mer si élevée, des navires si supérieurs aux miens.

Si les Anglois avoient été habiles gens, ils auroient mis en déroute toute mon Escadre. Dugué n'avoit pas à courir le même risque, ses vaisseaux n'étant pas, à beaucoup près, si inférieurs à ceux qu'il alloit attaquer ; au lieu que je n'avois que des fregates de cinquante canons.

Quant au gros navire qui brûla, s'il avoit bien connu sa force, il n'auroit jamais pris la fuite devant nous, puis-

1707. que le Capitaine, en manœuvrant, comme un habile homme de mer auroit dû faire, n'avoit aucun abordage à appréhender un seul coup de gouvernail suffisant pour couler à fond, ou pour démâter les fregates qui auroient osé aller à lui. De plus, il avoit toutes ses batteries ouvertes & en état de servir, au lieu que mes fregates ne pouvoient faire usage que des batteries d'en haut, à cause de l'élévation de la mer.

Quoi qu'il en soit, je fus heureux d'avoir affaire à des ignorans, & à des gens qui ne connoissoient pas leur force. Je pris garde, comme j'allois aborder ce gros vaisseau, que mon grand mât de hune n'étoit pas si élevé que la grande hune de l'ennemi. Je vis encore sur ce bâtiment un homme qui portoit un cordon bleu; je n'ai jamais pû savoir qui il étoit.

Quelques heures après cette action, j'enlevai un navire Hollandois, chargé de diverses munitions de guerre. Il s'étoit joint à la flotte Angloise, & avoit pris la fuite dès le commencement du combat. Peu après avoir fait cette prise, je renvoyai le sieur de Tourouvre, qui ne pouvoit plus tenir la mer sans dan-

ger, & je détachai un vaiſſeau de l'Eſ- 1707.
cadre pour le ſecourir en cas de beſoin.

Pour moi, ſuivi du Chevalier de Nangis, je navigeai ſi juſte pendant la nuit, que le lendemain matin je trouvai le navire à trois ponts que Dugué avoit pris la veille. Ce vaiſſeau, après s'être rendu, avoit diſparu, je ne ſais comment. Je trouvai encore une fregate de l'Eſcadre de Dugué, qui étoit démâtée de ſon mât de miſene. Je fis agréer le vaiſſeau avec de petits mâts de hune, & je lui donnai la remorque. Le Chevalier de Nangis la donna à la fregate, & nous revinmes heureuſement à Breſt.

La flotte que nous venions d'attaquer étoit de quatre-vingts bâtimens de charge, elle alloit en Portugal, où elle portoit des munitions de guerre, des habits & des chevaux, pour ſervir aux troupes que les Anglois avoient dans ce Royaume. De cinq vaiſſeaux qui l'eſcortoient, il y en eut trois de pris, un de brûlé, le cinquiéme ſe ſauva avec toute la flotte, que nous aurions infailliblement enlevée, je le répete, ſi Monſieur Dugué avoit agi avec un

1707. peu plus de circonſpection.

Dès que je fus arrivé à Breſt, j'envoyai le ſieur de Tourouvre porter à la Cour la nouvelle de ce qui venoit de ſe paſſer. Le Miniſtre en fut ſi content, qu'il fit à Tourouvre toutes les gracieuſetés poſſibles, & fut le préſenter au Roi, qui témoigna être d'autant plus ſatisfait de cette derniere action, que la Cour ne comptoit pas que je duſſe remettre à la voile, après la courſe que j'avois faite. Enfin la ſaiſon preſſant pour la retraite, je travaillai à me radouber, & ſans attendre la réponſe du Miniſtre, le vent étant favorable, je mis à la voile, & j'arrivai dans trois jours à Dunkerque, où je déſarmai. Peu après je reçus mon congé, & je partis pour la Cour.

En chemin faiſant je paſſai par Beauvais, où je trouvai le Cardinal de Janſon avec bon nombre de ſes neveux. J'y reçus de tous ces Forbins, mais principalement du Cardinal, toutes les civilités imaginables. Ce Prélat m'aimoit véritablement, & je me rendrois coupable d'ingratitude, ſi je ne reconnoiſſois, au moins une fois publiquement, tous les témoignages qu'il m'a donnés de ſon

amitié, toutes les fois qu'il en a eu occaſion. Je l'ai toujours vû prendre toute la part poſſible à ce qui me regardoit. Il ſe réjouiſſoit de mes ſuccès, mes peines l'affligeoient véritablement, & il ne paroiſſoit jamais plus content, que lorſqu'il apprenoit quelque bonne nouvelle ſur mon ſujet. 1707.

Il me dit tout ce qu'on peut dire d'obligeant ſur la campagne que je venois de faire : véritablement elle me faiſoit quelque honneur ; j'avois déſolé le commerce des ennemis, j'avois attaqué quatre de leurs flottes, & je leur avois enlevé plus de ſoixante & dix vaiſſeaux Marchands, ſans compter les vaiſſeaux de guerre que j'avois pris à l'abordage.

Le Miniſtre ne me reçut pas d'une maniere moins gracieuſe que le Cardinal, il m'accabla de civilités, au moins extérieurement, & quitta tout pour venir me préſenter au Roi. Comme je paroiſſois, Sa Majeſté en s'adreſſant à moi, eut la bonté de me dire : *Monſieur de Forbin, vous avez bien tenu votre parole, & vous avez fait au-delà de ce que vous m'aviez promis. Je ſuis content de vous*

1707. *& de vos ſervices.* Ce qui contribuoit davantage à les faire valoir, c'eſt que dans ces deux dernieres années, 1706 & 1707, la Marine avoit été entierement dans l'inaction, n'y ayant eu que ma ſeule Eſcadre ſur pied. Et pour nos troupes de terre, elles avoient été battues partout, à Ramilli, à Turin & Barcelone; enſorte que j'étois le ſeul qui eût remporté quelque avantage ſur les ennemis.

Dans ces premiers jours de mon arrivée, je ne manquai pas de faire ma Cour, & de me trouver exactement au dîner du Roi. Sa Majeſté me faiſoit ſouvent l'honneur de m'interroger. Un jour Elle ſouhaita de ſavoir la maniere dont je me conduiſois dans les abordages, & comment je diſpoſois mes attaques.

Je lui répondis que je commençois par diſtribuer des ſoldats, ou des Matelots à chaque canon, autant qu'il en falloit pour le ſervir; que le reſte de l'équipage armé de fuſils & de grenades, les Officiers en tête, étoit poſté partie ſur le gaillard de derriere, & partie ſur la dunete; que je faiſois enſuite mettre des grapins au bout des vergues,

Digitized by Google

& que dans cet état j'avançois sur l'en- 1707.
nemi.

» Au moment que les vaisseaux se » joignent, continuai-je, on lâche les » grapins attachés à une grosse chaîne » amarrée, de telle sorte que les bâti- » mens ne sauroient se séparer, sans un » accident imprévu. Alors mes soldats » font feu sur l'avant, & sur l'arriere de » l'ennemi, dans lequel ils font pleuvoir » un orage de grenades jettées sans inter- » ruption, & en si grande quantité, qu'il » ne sauroit les soutenir long-tems.

» Dès que je m'apperçois qu'il com- » mence à s'ébranler, je m'avance le » premier, en criant à l'équipage, *allons* » *enfans, à bord.* A ce mot les soldats » & les matelots, pêle-mêle, sautent dans » le vaisseau abordé, & le carnage com- » mence. Pour lors, je reviens sur mes » pas pour obliger tout le monde à sui- » vre, & à soutenir les premiers, & tous » combattent jusqu'à ce qu'ils se soient » enfin rendus maîtres du vaisseau. Ce » qui rend ces combats si sanglans & si » meurtriers, c'est que personne ne pou- » vant fuir, il faut nécessairement ou » vaincre ou mourir.

1707. Sa Majesté parut contente de ce récit. Quelques jours après, m'ayant parlé de quelqu'une des expéditions de mes campagnes précédentes, elle souhaita d'en entendre encore le détail. Après l'avoir satisfait : *avouez*, me dit le Roi, *que mes ennemis doivent vous craindre beaucoup : Sire*, lui repliquai-je, *ils craignent les armes de Votre Majesté.* Une autrefois, me trouvant à l'anti-chambre, tandis que le Roi étoit à son petit lever, plusieurs Seigneurs attendoient, & entr'autres Monsieur le Prince de VAUDEMONT, un Huissier vint m'appeller, & me fit entrer. Le Roi, à qui l'on donnoit la chemise, dit, en me voyant, au Cardinal de Janson : *Voilà un homme que les Vénitiens n'aiment gueres, & que mes ennemis craignent beaucoup.*

Toutes ces bontés que le Roi me faisoit l'honneur de me témoigner, flattoient extrêmement mon ambition, & sembloient me donner d'autant plus de lieu à concevoir de très grandes espérances, qu'il me paroissoit que la Cour devoit quelque chose à mes longs services. J'étois plein de ces pensées, lorsque le Marquis de VILLETTE, Lieute-

Digitized by Google

nant Général, Commandeur de l'Ordre de Saint Louis, mourut à Paris sur les dix heures du soir. 1707.

Le Comte du Luc que je ne faisois que de quitter, & qui avoit mes intérêts aussi à cœur que les siens propres, m'écrivit sur-le-champ un billet pour me faire part de cette nouvelle. *Cette place*, me disoit-il, *vous conviendroit fort ; vos bons services parlent pour vous, & le Roi paroît bien intentionné. Je vous donne l'avis, profitez-en. Les occasions sont rares, ne laissez pas échapper celle-ci.*

Je souhaitois trop mon avancement, pour m'endormir sur cette nouvelle. Je dépêchai sur le-champ un courier au Cardinal de Janson, qui étoit pour lors à Versailles ; & comme il avoit les premieres entrées, je le priai de demander au Roi qu'il eut la bonté de m'accorder quelque chose de cette dépouille. J'avois appris le jour d'auparavant que le Ministre de la Marine étoit à Paris. Je me rendis chez lui de très grand matin ; je ne comptois pas à la vérité qu'il dût faire grand chose en ma faveur : mais je souhaitois qu'il ne me fût pas contraire, & je ne voulois rien avoir à me reprocher.

Digitized by Google

1707. Je trouvai qu'il étoit déja informé de ce qui ſe paſſoit : je le priai de me continuer ſa protection ; je lui dis que je ne voulois rien avoir que par ſon canal : mais que je le ſuppliois de ſe ſouvenir qu'il m'avoit promis pluſieurs fois de s'intéreſſer pour moi dans l'occaſion. Comme il avoit déja jetté ſes vues ailleurs, il me répondit en battant la campagne, & ne me dit que des choſes vagues, qui ne ſignifioient rien.

De chez le Miniſtre, je partis pour Verſailles, fort impatient d'apprendre ce que le Cardinal de Janſon avoit opéré : Je me rendis chez le Roi. Comme Sa Majeſté entroit dans ſon cabinet, je vis que ſon Eminence lui parloit, & que Sa Majeſté lui appuyoit les deux mains ſur les deux épaules. Cette maniere pleine de bonté me donna lieu d'augurer aſſez favorablement.

Enfin le Roi alla à la Meſſe : je me trouvai ſur ſon paſſage. Le Cardinal ſuivoit. Au retour, ſon Eminence ſe rendit à ſon Hôtel, je m'y rendis un moment après. » Mon couſin, me dit le » Cardinal, j'ai parlé au Roi en votre » faveur, je lui ai fait valoir vos longs

» ſervices, & le zele que vous avez tou- 1707.
» jours témoigné pour ſes intérêts. Je
» lui ai repréſenté que la mort de Mon-
» ſieur de Villette laiſſoit vacante une
» place, à laquelle vous aviez quelque
» droit d'aſpirer; que plein de courage
» & d'ambition comme vous êtes, s'il
» plaiſoit à Sa Majeſté de vous gratifier,
» cette récompenſe ne feroit qu'augmen-
» ter, s'il étoit poſſible, l'ardeur que
» vous aviez toujours marqué pour ſon
» ſervice.

» A tout cela, le Roi m'a répondu en
» propres termes : Oui, M. le Cardinal,
» votre parent m'a toujours bien ſervi,
» & je ſuis content de lui : mais je ferois
» crier trop de gens, ſi je lui accordois
» ce qu'il demande. Ce n'eſt pas qu'il ne
» mérite d'être récompenſé, & mieux
» qu'eux tous : mais qu'il me laiſſe faire;
» qu'il continue à me bien ſervir, com-
» me il a fait par le paſſé, j'aurai ſoin de
» lui, & je me charge de ſa fortune.

» Hé, quoi ! Monſeigneur, répondis-
» je au Cardinal, de l'aveu même du
» Roi, je mérite d'être récompenſé mieux
» que les autres; il le connoît, il l'a-
» voue, il eſt le maître, & il ne fait pour-

Digitized by Google

1707. » tant rien pour moi ! Selon ce qu'il en » paroît, mes eſpérances ſont renvoyées » bien loin ; car enfin, j'aurois beau fai- » re, quand je ferois des miracles, il y » aura toujours des plaignans ; & mes » anciens, accoutumés à ne rien faire, & » à ne rien mériter, n'ayant par-devers » eux que leurs plaintes & leur ancien- » neté, ne laiſſeront pas de s'avancer & » d'aller leur train ».

Le Cardinal s'appercevant de l'indignation où j'étois : » Mon couſin, me » dit-il, je vois que j'ai fait une ſottiſe » en vous donnant tant de lumieres, & » que je ne devois pas m'expliquer ſi ou- » vertement ſur ce que le Roi m'a dit en » votre faveur : mais vous ne connoiſſez » pas encore bien ce pays ; il faut y » avoir patience, demander dans l'occa- » ſion, & ne pas ſe rebuter, quoiqu'on » n'obtienne pas d'abord tout ce qu'on » demande. Continuez à faire votre de- » voir, comme vous avez fait juſqu'à » préſent, & ſoyez ſûr que vous obtien- » drez dans la ſuite tout ce que vous pou- » vez ſouhaiter.

» Monſeigneur, lui repliquai-je, le » métier que je fais eſt trop dur & trop

» hasardeux ; si je ne dois rien attendre 1707.
» que dans mon rang, je serai crevé,
» avant que les récompenses arrivent. Il
» faut tous les jours se canoner, s'expo-
» ser aux coups de fusils & aux grenades,
» aborder, prendre les gens à la gorge,
» risquer de se noyer, ou de se brûler,
» essuyer mille dangers, contre lesquels
» la valeur ne fait rien, & d'où l'on ne
» se tire que par miracle. Si l'espérance
» d'être avancé, malgré les fainéans
» dont on craint les plaintes & les cla-
» meurs, ne vous soutient, il n'y a pas
» moyen de continuer.

» Pour moi je vais prendre le parti de
» mes anciens, & me tranquilliser com-
» me eux. Et puisque tous leurs exploits
» se réduisent à gratter leurs tisons & à
» boire du vin de Champagne ; je suis
» résolu d'en faire autant, assuré en me
» plaignant, de m'avancer quand mon
» tour viendra. »

Le Ministre qui avoit refusé de me servir, portoit Monsieur Ducas, & vouloit le faire Lieutenant Général : mais le Marquis d'O, qui étoit l'ancien, auroit crié, & avec raison. D'ailleurs il étoit auprès de M. le Comte de Toulouse, qui le protégeoit. Le Ministre jugeant

1707. qu'il ne pourroit pas avoir satisfaction sans donner lieu à de grandes plaintes, à la place d'un Lieutenant Général qu'il y avoit à faire, en fit nommer deux, qui furent Messieurs d'O & Ducas. La Commanderie de Saint Louis fut donnée au Marquis de Langeron, Lieutenant Général de la Marine. Et pour moi je n'eus rien que des paroles, ainsi que j'ai déja dit.

Je fus vengé de cette promotion par quelques couplets qui coururent à Paris; foible ressource, qui satisfait un moment, mais qui au bout du compte n'avançoit pas mes affaires.

Un mois après la promotion faite, le Ministre m'envoya chercher, & me dit: » J'ai trouvé enfin le secret de vous » faire Lieutenant Général, puisque » vous souhaitez si fort de le devenir. » Je ne pouvois rien pour vous à la » mort de Monsieur de Villette: mais » vous voyez que je ne vous oublie pas, » & que je saisis la premiere occasion qui » se présente.

» Le Roi donne six mille hommes au * Jacques III. » Roi d'Angleterre * pour l'accompagner en Ecosse, où un parti très considérable de ses Sujets bien intention-

» nés, n'attend qu'une descente pour se » déclarer. Sa Majesté vous a choisi » pour conduire ce Prince avec les trou- » pes qu'on lui donne; il faut que vous » partiez incessamment pour Dunkerque, » afin d'aller préparer tous les bâtimens » nécessaires pour le transport. 1707.

» Au reste, c'est ici un secret impor- » tant que je confie à votre prudence; & » comme un armement de tant de vais- » seaux, fait dans ce Port, pourroit » donner quelque soupçon aux ennemis, » il faut que vous supposiez des arme- » mens particuliers, tels que vous le » trouverez bon. »

Cette proposition m'étonna beaucoup: je connoissois la situation de l'Ecosse, & je savois fort bien que tout y étoit impossible. Il est vrai que la Reine ANNE, qui venoit d'achever enfin l'union entre l'Angleterre & l'Ecosse, sous un même Parlement, avoit donné lieu par cette nouveauté à bien des mécontentemens; ce qui pouvoit faire croire que ceux à qui ce changement faisoit de la peine, ne manqueroient pas de prendre parti en faveur de Jacques III. Mais tout bien considéré, il

1707. y avoit encore bien peu d'apparence à une révolution. D'ailleurs le Miniſtre, dans l'expoſition de ſon projet, ne m'ayant parlé d'aucun port qui fût en état de nous recevoir, je ne pus m'empêcher de lui répondre ſur-le-champ, que s'il ne me fourniſſoit pas d'autres moyens pour devenir Lieutenant Général, je ne le ſerois jamais. Que le projet de deſcente n'avoit abſolument rien de ſolide; que tout étoit tranquille en Ecoſſe; que perſonne n'y avoit pris les armes; qu'aucune Ville ne s'étoit révoltée; que nous n'y avions aucun port pour mettre l'armement à couvert; qu'on ne voyoit aucun endroit où le Roi d'Angleterre & ſes troupes puſſent débarquer ſûrement, & qu'enfin de jetter ſix mille hommes ſur le ſable, ſans aſile & ſans retraite, c'étoit les perdre, & les envoyer ſe faire couper les oreilles, pour ne rien dire de plus.

M. de Pontchartrain prenant la parole: » Vous philoſophez trop, me repliqua-t'il, il doit vous ſuffire que le » Roi le veut ainſi. Ses Miniſtres ont » ſans doute des vues que vous ignorez. D'ailleurs, ne vous ai-je pas déja

» dit

» dit que les mécontens n'attendent que 1707.
» l'arrivée de la flotte pour se déclarer ?
» Ne vous embarrassez donc pas de tant
» de choses, & ne songez qu'à remplir
» la bonne opinion qu'on a de vous.
» Monsieur, lui repliquai-je, je suis plein
» de zele pour le service de mon maître,
» & je ne puis voir, sans dire mon senti-
» ment, qu'on perde six mille hommes
» qui seroient si nécessaires ailleurs ; car
» si je les débarque en Ecosse, vous pou-
» vez par avance les regarder comme
» perdus.

» Mais faisons mieux, puisque la
» Cour consent à la perte de ces trou-
» pes, donnez-les moi. Je prendrai mon
» tems ; & quand les armées seront oc-
» cupées en *Flandre*, j'embarquerai ces
» six mille hommes dans de petits bâti-
» mens, auxquels je joindrai les galeres ;
» je vous réponds de sortir de la rade à
» la barbe des ennemis, sans qu'ils puis-
» sent m'en empêcher. J'irai attaquer
» *Amsterdam*, que je trouverai dégarni
» de soldats, & qui ne sera défendu que
» par de mauvaises milices : je me ren-
» drai maître de la Ville. Je commen-
» cerai par brûler plus de mille navires

1707. » qui ſont dans le port, & comme je ne » prétendrai pas prendre cette place » pour la garder, je la réduirai en cen- » dres, & vous aurez la paix dans quatre » jours; car vous le ſavez mieux que » moi, Monſieur, toute la richeſſe & » toute la force de la Hollande conſiſ- » tent dans cette Ville; & vous com- » prenez fort bien qu'après l'expédition » que je vous propoſe, & la perte qui en » reviendra aux ennemis, les Hollan- » dois n'auront pas envie de continuer » la guerre, & s'eſtimeront trop heureux » qu'on veuille leur donner la paix.

» Mais les ſix mille hommes, les ga- » leres & les vaiſſeaux, que deviendront- » ils, repliqua le Miniſtre? Ce qu'ils » pourront, lui répondis-je: n'êtes vous » pas réſolu de les perdre? Quand j'au- » rai brûlé Amſterdam, ce ſera *ſauve* » *qui peut*; car je ſais fort bien que les » ennemis ne me laiſſeront pas en paix, » & qu'ils ne manqueront pas de venir » à moi par le *Teſſel*, pour me fermer la » ſortie: mais en ce cas, ce ſera à cha- » cun de pourvoir à ſa ſûreté. Pour moi, » je prendrai ſi bien mes meſures, que » je me ſauverai.

Digitized by Google

» Laissons là ce projet, me répondit 1707.
» M. de Pontchartrain. Le Roi a promis
» au Roi & à la Reine d'Angleterre de
» leur donner ce secours : nous devons
» croire que leurs Majestés Britanniques,
» qui l'ont demandé avec tant d'instan-
» ce, savent fort bien quelle issue elles
» doivent se promettre de la descente
» qu'elles méditent. Elles ne l'entrepren-
» droient pas s'il n'y avoit pas lieu d'en
» attendre un bon succès. Ainsi disposez-
» vous à exécuter les ordres qu'on vous
» donne, sans vous embarrasser de la
» réussite.

» Puisque cela est ainsi, répondis-je,
» je n'ai plus rien à repliquer, & il ne
» reste qu'à disposer toutes choses. Sur
» quoi je vous prie de faire d'abord atten-
» tion qu'il sera difficile de passer outre,
» sans faire part du secret à l'Intendant de
» Dunkerque, qui sans cela, ombrageux
» comme il est, & ne comprenant rien à
» nos vues, feroit naître mille difficultés
» qui rendroient l'armement impossible.
Le Ministre consentit à ce point, & me dit qu'il prendroit des mesures pour lever tous les obstacles qui pourroient nous faire de la peine.

1707. Tandis qu'on me chargeoit ainſi d'une commiſſion dont je n'étois pas trop ſatisfait, je me trouvai ſur les bras une affaire à laquelle je ne m'attendois pas, & qui m'auroit intrigué ſans doute, & peut-être perdu ſans reſſource, ſi la Cour s'étoit trouvée dans des diſpoſitions qui m'euſſent été moins favorables.

Les Hollandois fâchés de ma derniere campagne, & du dérangement qu'elle apportoit à leur commerce, avoient fait de grandes plaintes au Roi de Dannemarck, & lui avoient repréſenté que Sa Majeſté ne devoit jamais ſouffrir qu'en pleine paix les vaiſſeaux de ſes amis, ou de ſes alliés, ne fuſſent pas en ſûreté dans ſes Ports; que le Comte de Forbin avoit eu la hardieſſe de venir prendre, ou brûler dans la rade, & autour de l'Iſle de Warduis, ſur les côtes du Nord de Norwege, vingt-cinq bâtimens Hollandois richement chargés; qu'ils demandoient juſtice de cette violence, & qu'ils ſupplioient Sa Majeſté d'interpoſer ſon autorité pour leur faire obtenir une réparation convenable.

Le Roi de Dannemarck étoit entré dans toutes leurs plaintes, & voulant à toutes

forces tirer raiſon de ce qui s'étoit paſſé, 1707.
en avoit fait écrire très vivement à ſon Ambaſſadeur. Celui ci, en exécution des ordres qu'il avoit reçus, avoit fait de terribles plaintes contre moi. Il m'accuſoit ouvertement d'avoir violé le droit des gens, & d'avoir par des hoſtilités inexcuſables donné atteinte aux Traités de paix conclus entre la France & le Dannemarck; & il inſiſtoit fortement ſur ce que je fuſſe puni, ſelon que la griéveté du fait le méritoit.

Quelques brouilleries qu'il y eût entre les deux Couronnes, on ne pouvoit gueres ſe diſpenſer d'écouter les plaintes de Sa Majeſté Danoiſe, & de lui donner au moins quelque apparence de ſatisfaction. M. de Pontchartrain m'envoya chercher, & après m'avoir expliqué de quoi il étoit queſtion, ſans me faire part des diſpoſitions ſecrettes où étoit la Cour au ſujet de cette affaire: » Allez, me dit-il, chez Monſieur de » Torcy, auquel s'adreſſent les Cours » étrangeres, & donnez des raiſons qui » vous juſtifient de l'accuſation que » l'Ambaſſadeur de Dannemarck forme » contre vous.

1707. Surpris de ce que je m'entendois dire : vous ſavez bien, Monſieur, lui » repliquai-je, ce que vous m'avez or» donné vous-même de vive voix, & » vous n'avez pas oublié ſans doute que » vous ayant demandé ſi vous trouve» riez bon que j'attaquaſſe les ennemis » dans les Ports de Dannemarck, vous » me répondîtes, en propres termes, de » n'y pas manquer, & que je vous fe» rois plaiſir d'en agir ainſi : j'ai obéi, » que peut-on ſouhaiter de moi davan» tage ? Il me paroît que c'eſt à vous à » me juſtifier. Allez toujours, repliqua » le Miniſtre, faites ce que je vous dis, » & ne vous embarraſſez pas du reſte. »

Sur cette parole, je me rendis chez M. de Torcy. Je ne ſavois pas trop comment m'y prendre pour me tirer d'intrigue ; car au bout du compte, je ne pouvois me juſtifier ſolidement, qu'en appuyant ma défenſe ſur l'ordre qui m'avoit été donné ; & c'étoit là juſtement ce que je voulois éviter, pour deux raiſons ; la premiere, parceque le Miniſtre ne m'ayant rien ordonné que de vive voix, j'aurois été embarraſſé pour la preuve, ſuppoſé qu'il ſe fût aviſé de

nier ce que j'aurois avancé ; & la seconde, c'est que je ne pouvois faire mention de l'ordre que j'avois reçu, sans commettre la Cour, & sans m'exposer à l'indignation de M. de Pontchartrain, qui ne me l'auroit jamais pardonné. Je songeai donc à colorer cette affaire le mieux qu'il me fût possible. 1707.

Je déclarai qu'ayant trouvé par le travers de Nord-Cap une flotte Hollandoise, à qui j'avois donné la chasse, je lui avois d'abord enlevé en pleine mer huit vaisseaux; qu'à la vérité, poursuivant le reste de cette flotte qui étoit entrée dans la rade foraine de l'Isle de Wardhuis, j'en avois encore enlevé dix sept bâtimens: mais qu'outre que ce qui s'étoit passé dans le Port ne devoit être regardé que comme la continuation d'un combat qui avoit été commencé dans des mers où il m'étoit permis d'attaquer les ennemis du Roi, je n'avois trouvé sur ces vaisseaux ni soldats, ni équipages, & que les ennemis paroissant les avoir abandonnés, après en avoir enlevé ce qu'il y avoit de plus précieux, j'avois cru qu'il m'étoit permis de m'en rendre maître, puisque per-

Digitized by Google

1707. ſonne n'en vouloit plus.

Je ſuppliai les Miniſtres de Sa Majeſté Danoiſe de faire attention que les équipages de ces bâtimens s'étant réfugiés dans un petit village au milieu du Port, où il m'auroit été trés aiſé de les forcer, & les Danois étant venus à bord m'avertir que ſi je voulois leur promettre quelque récompenſe, ils m'enſeigneroient le lieu où les Hollandois avoient caché tout ce qu'ils avoient pû emporter; j'avois toujours répondu à ces donneurs d'avis que les terres du Roi de Dannemarck m'étoient ſacrées, qu'il ne m'appartenoit pas de rien entreprendre dans ſes Etats, & que c'étoit le bonheur des Hollandois de s'y être retirés.

J'ajoutai encore à cela quelques autres petites raiſons, qui ne ſignifioient pas grand choſe; & je finiſſois en proteſtant que je n'avois jamais prétendu manquer au reſpect que je devois à Sa Majeſté Danoiſe, & que je n'aurois jamais été aſſez hardi, pour aller de but en blanc dans ſes ports, entreprendre ſur les ennemis du Roi, ſi je n'y avois été entraîné, comme malgré moi, & par une continuité d'action

d'action commencée ailleurs 1707.

Cette déclaration fut envoyée au Roi de Dannemarck, qui n'en fut pas satisfait; il n'avoit pas tort. L'Ambassadeur revint à la charge, & recommença ses instances avec plus de vivacité qu'auparavant.

Il fallut que je me présentasse une seconde fois devant M. de Torcy. Je fis la même déclaration, à laquelle j'ajoutai quelques raisons assez minces, & qui dans le fonds ne valoient rien : mais comme on n'étoit pas trop content du Roi de Dannemarck, ainsi que j'ai dit, & qu'on ne se mettoit pas trop en peine de lui donner satisfaction, cette affaire n'alla pas plus loin, & il ne fut plus parlé de ces plaintes.

L'Intendant de Dunkerque, ensuite des ordres qu'il avoit reçus du Ministre, étoit depuis quelques jours à la Cour. A son arrivée, les Bureaux s'étoient assemblés, & après avoir conféré entr'eux, avoient dressé, sans m'en rien dire, un projet d'armement, pour le transport des soldats qu'on vouloit envoyer en Ecosse : ils avoient compté par leurs doigts, & avoient trouvé qu'il

1707. falloit armer quinze flutes, qui porteroient chacune trois cens hommes ; qu'on joindroit à ces quinze bâtimens cinq vaiſſeaux de guerre, qui porteroient encore chacun trois cens hommes. De cette maniere, diſoient-ils, nous avons juſte ce qu'il nous faut pour nos ſix mille hommes & les vingt bâtimens nous ſuffiſent.

Ce beau projet ainſi arrêté, LA TOUCHE, premier Commis, à qui le ſecret de cette expédition avoit été confié, repréſenta au Miniſtre, que puiſque je devois être chargé de l'entrepriſe, il étoit néceſſaire qu'on me communiquât ce qui avoit été déterminé, afin de prévenir les difficultés qui pourroient naître dans l'exécution.

Sur cet avis, le Miniſtre me fit appeller, & me fit part de la délibération des Bureaux. Je fus ſi indigné de tout ce qu'elle contenoit d'incongru, que ne ſongeant plus à qui je parlois, & me laiſſant aller à toute la vivacité d'un Provençal. *Quel eſt donc l'ignorant qui a formé ce projet ?* lui demandai-je. Le Miniſtre un peu ſurpris me demanda à ſon tour ce que j'y trouvois de ſi mau-

Digitized by Google

vais. » Tout, lui repliquai-je ; car pre- 1707.
» mierement on a dû faire attention que
» Dunkerque étant ſitué entre la Hol-
» lande & l'Angleterre, les ennemis ſe-
» ront à tous momens à portée d'être ſur
» nous ; & en ſecond lieu, que les flutes
» qui ſont très peſantes & mal conſtrui-
» tes ſont, par une ſuite néceſſaire, peu
» propres pour une expédition qui doit
» ſe faire vîte, & ſans donner aux enne-
» mis le tems de ſe reconnoître.

» Vous voyez bien, Monſieur, con-
» tinuai-je, que ces deux réflexions tou-
» tes ſeules auroient dû être plus que
» ſuffiſantes pour empêcher qu'on eût
» jamais la penſée de ſe ſervir de ces
» ſortes de bâtimens. Ajoutez que ſi en
» ſortant du port, nous trouvons le vent
» contraire, nous perdrons infaillible-
» ment le chemin que nous pourrions
» déja avoir fait ; qu'il faudra beaucoup
» de tems pour aller & pour venir, &
» que ſi les ennemis nous pourſuivent,
» tout ſera pris.

» Mais comment mieux faire? me de-
» manda le Miniſtre : le voici, lui dis-
» je ; il faut prendre tous les meilleurs

1707. » Corſaires qu'on trouvera à Dunker-
» que, & les armer ; il eſt bien vrai qu'il
» ne porteront pas autant de ſoldats que
» des flutes, mais le nombre y ſupplée-
» ra. Avec de pareils bâtimens, nous
» irons beaucoup plus vîte, Si nous trou-
» vons les vents contraires, nous nous
» ſoutiendrons ſans dériver ; & ſi les en-
» nemis ſupérieurs en nombre viennent
» à nous, nous ſerons en état de nous
» ſauver.» Le Miniſtre entra dans ces raiſons, & me dit d'aller regler toutes choſes avec Latouche.

Cependant je ne laiſſois pas d'être fort inquiet ſur la commiſſion dont on me chargeoit. Pendant tout le tems que je reſtai encore à la Cour, je revins pluſieurs fois à la charge, pour faire abandonner une entrepriſe dont je croyois voir toute l'inutilité.

Je ne pouvois me laſſer de repréſenter les inconvéniens de la démarche où l'on alloit s'engager ; je dis au Miniſtre mille & mille fois que ce qui pouvoit arriver de plus avantageux, étoit de faire une courſe qui ne fût qu'infructueuſe, & peu honorable ; que j'étois bien mortifié que Sa Majeſté m'eût

choiſi pour une expédition qui évidemment ne pouvoit avoir qu'un mauvais ſuccès. Que ſi la deſcente ſe faiſoit, les ſix mille hommes étoient ſûrement perdus, & les forces du Royaume diminuées d'autant, ſans compter la honte qu'il y avoit à avoir donné dans une entrepriſe chimerique, & qui ne devoit être regardée que comme une pure viſion. A tout cela on ne répondit que comme on avoit déja fait, qu'on ne ſe ſoucioit pas de perdre ces ſix mille hommes, pouvû qu'on donnât ſatisfaction au Roi d'Angleterre. Je n'en pus jamais tirer autre choſe. 1707.

Toutes ces raiſons ne me ſatisfaiſoient pas; je voulus, avant que de partir, faire une nouvelle tentative: je m'adreſſai pour cela au Cardinal de Janſon. » J'ai un ſecret important, lui dis-» je, à communiquer à votre Eminence: » mais je ne puis vous le déclarer que » ſous le ſceau de la Confeſſion. » A ce mot, le Cardinal me regarda attentivement entre les deux yeux, & m'ayant donné ſa bénédiction, *parlez*, me dit-il.

Je lui découvris alors de quoi il étoit queſtion, & tout ce qui s'étoit paſſé

1707. entre M. de Pontchartrain, & moi.

» Soyez persuadé, Monseigneur, lui » dis-je, que les troupes de l'armement » & toute la dépense sont autant de per- » du pour le Royaume. Je me suis lassé » à représenter tout cela au Ministre : » on ne veut rien entendre. A mon par- » ticulier, il me fache d'être chargé d'u- » ne entreprise dont je ne tirerai certai- » nement qu'un mauvais parti. Je sais » que Sa majesté défere beaucoup à vos » sentimens ; ayez s'il vous plaît, la » bonté d'en parler au Roi, & de dé- » tourner, s'il se peut, un projet dont » la dépense pourroit être plus utilement » employée ailleurs.

» Mon cousin, me répondit le Car- » dinal, *je vous suis bien obligé de votre » secret, je l'ai déja oublié.* On ne me par- » le de rien ; je n'ai garde de vouloir » faire l'important, & d'entrer dans le » secret de la Cour, qu'on veut que j'i- » gnore : mais vous-même parlez au » Roi, & prenez votre tems pour cela ; » Sa Majesté vous écoutera. Quand vous » lui aurez dit votre sentiment, ce sera » à elle à faire ce qu'elle jugera à pro- » pos, & à vous à obéir sans replique. »

La veille de mon départ pour Dunkerque, je fus me préſenter au Roi, pour prendre congé. *M. le Comte*, me dit S. M. *vous ſentez l'importance de votre Commiſſion; j'eſpere que vous vous en acquitterez d'une maniere digne de vous.* » Sire, lui répondis-je, votre Majeſté » me fait beaucoup d'honneur : mais ſi » elle vouloit me donner un moment » d'audience, j'aurois bien des choſes à » lui repréſenter ſur cette même com- » miſſion dont on me charge. » Le Roi, qui avoit été informé par ſon Miniſtre de toutes les difficultés que j'avois fait juſqu'alors, me dit, *M. de Forbin, je vous ſouhaite un bon voyage; j'ai des affaires, & je ne ſaurois vous entendre pour le préſent.* 1707.

Le lendemain je partis, & m'étant rendu à Dunkerque, je travaillai avec toute la diligence poſſible à l'armement de trente vaiſſeaux Corſaires, & de cinq vaiſſeaux de guerre. J'eus bien des difficultés à ſurmonter : mais enfin j'en vins à bout. Pour arrêter les raiſonnemens du public, qu'un armement ſi conſidérable commençoit à faire parler, car on en pénétroit déja le ſecret; je publiai que les ſieurs de Tourouvre, de Nangis

1758. & Girardin armoient chacun en particulier.

Tout étoit prêt, au moins pour ce qui me concernoit, & il ne manquoit plus pour le départ, que les Matelots & les Soldats qu'on vouloit embarquer. Ceux-ci arriverent les premiers ; j'eus avis qu'ils étoient à Saint Omer, à une journée de Dunkerque. Nous n'avions point encore nos Matelots ; j'apprehendai que l'arrivée des six mille hommes, jointe à un armement si considérable qui se faisoit sous les yeux des ennemis ne donnât lieu à de nouvelles conjectures, d'autant mieux que le projet s'ébruïtoit toujours davantage, par le mouvement qu'on faisoit par toute la France, en faisant passer à Dunkerque, tout ce qu'il y avoit d'Anglois & d'Irlandois dans le Royaume.

Pour parer ce coup, je pris avec moi le sieur DUGUE', Intendant du Port, & le sieur BEAUHARNOIS, Intendant de l'armement naval, & j'allai représenter à M. le Comte de GACE', qui devoit commander les troupes, & qui étoit arrivé depuis deux jours, l'inconvénient qu'il y auroit à faire venir les six mille

hommes, avant que tout fût prêt pour le départ. 1708.

Le Comte reconnut que j'avois raison, que les troupes ne devoient arriver en effet, que lorsqu'il seroit question de les embarquer. Il donna donc ordre qu'elles restassent à S. Omer. Quelques jours après les matelots arriverent, on mit les vaisseaux en rade; on fit venir les soldats, & tout fut embarqué.

Le Roi d'Angleterre arriva deux jours après, soit fatigue, soit qu'il y fût disposé d'ailleurs, ce Prince tomba malade de la rougeole, & il eut la fievre pendant deux jours. Le retardement que cette maladie apporta au départ de la flotte, donna le tems aux ennemis de se reconnoître. Trente huit vaisseaux de guerre Anglois, vinrent mouiller à *Graveline*, à deux lieues de Dunkerque; je fus les reconnoître moi-même, & après avoir bien vérifié que c'étoient des vaisseaux de Guerre, j'écrivis à la Cour, & je marquai que les forces des ennemis étoient trop supérieures aux nôtres pour entreprendre de sortir à leur vûe; qu'il n'étoit plus possible de mettre à la voile sans vouloir tout perdre;

1708. que l'armée des ennemis, qui étoit à portée de nous ſuivre, ne manqueroit pas de ſe ſervir de l'occaſion, & que n'ayant point de Port en Ecoſſe pour nous retirer, il étoit évident qu'ils n'auroient qu'à nous attaquer, pour tirer de nous quel parti il leur plairoit; que mon ſentiment étoit de déſarmer & de renvoyer le projet de deſcente à un tems plus favorable.

Tout le monde ne penſoit pas comme moi à Dunkerque; pluſieurs mauvais raiſonneurs, ignorans, ou peut-être mal intentionnés, diſoient hautement que les vaiſſeaux qui étoient à vûe n'étoient que des Marchands qui avoient été ramaſſés à la hâte, & envoyés à tout haſard, dans l'eſpérance qu'ils empêcheroient peut-être, ou retarderoient tout au moins la ſortie de la flotte; ils blâmoient les difficultés que je faiſois, & tenoient mille diſcours auxquels il étoit aiſé de reconnoître les motifs particuliers qui les faiſoient parler.

Sur les lettres que j'avois écrites à la Cour, il vint ordre de déſarmer. Les mauvais raiſonnemens recommencerent

Digitized by Google

plus fort que jamais, ſurtout après que les ennemis, qui ſur ces entrefaites étoient allés mouiller aux Dunes, à douze lieues de Dunkerque, eurent donné lieu, par leur retraite à de nouveaux diſcours encore plus déſagréables que les premiers. 1708.

Pluſieurs de ceux qui avoient intérêt à la ſortie de la flotte, écrivirent à la Cour & à la Reine d'Angleterre, & firent entendre bien des menſonges à l'une & à l'autre. Ces nouvelles lettres changerent la diſpoſition des eſprits. La Reine fut à Verſailles, où elle fit de nouvelles inſtances au Roi, qui lui accorda tout ce qu'elle ſouhaitoit; & je reçus des ordres précis de me conformer aux volontés du Roi d'Angleterre, & de lui obéir en tout ſans replique.

Les troupes étoient déja embarquées, & la ſanté du Roi rétablie. Il ne nous manquoit plus, pour mettre à la voile, qu'un vent favorable. Nous l'attendions d'un moment à autre, lorſque le Comte de Gacé, à qui on avoit promis un Bâton de Maréchal de France, dès que le Roi d'Angleterre ſeroit en mer, inquiet de tant de retardemens, & craignant de

1708. voir ſes eſpérances, ou perdues, ou renvoyées plus loin, ſuppoſé que le départ n'eût pas lieu, cabala ſecretement pour porter le Roi à s'embarquer, afin, diſoit-il, que Sa Majeſté fût à portée de partir au premier bon vent.

Ce Prince, perſuadé par ce qu'on lui avoit dit, me fit appeller, & me déclara qu'il vouloit aller coucher à bord. Je lui repréſentai que le vent & la marée ne permettant pas de partir, il ne paroiſſoit pas convenable que S. M. ſe hâtât de s'embarquer encore ſi-tôt : mais que je le priois de ſe repoſer ſur moi, & que dès que le tems le permettroit, de nuit, ou de jour, je prendrois mes meſures ſi à propos, que rien ne retarderoit le départ.

Le lendemain, le Roi qu'on étoit allé harceler, revint à la charge, & me dit qu'il vouloit abſolument s'embarquer & aller coucher à bord. Cette ſeconde attaque m'embarraſſa : je répondis qu'il n'étoit point encore tems, que pourtant il étoit le maître de faire ce qu'il jugeroit à propos, & que s'il le vouloit abſolument, j'obéirois : mais que je ne répondois de rien.

Digitized by Google

A la maniere dont manœuvroient ceux qui preſſoient ſi fort cet embarquement, je compris qu'outre leur intérêt particulier qu'ils avoient toujours en vûe, ils vouloient encore charger la marine de l'évenement de cette entrepriſe. 1708.

Je n'ignorois pas les brouilleries qu'il y avoit entre les deux Miniſtres, celui de la guerre, & celui de la marine. Les Emiſſaires du premier ne hâtoient ſi fort l'embarquement, qu'afin que ſi l'entrepriſe venoit à échouer, le Roi & les Généraux ayant été embarqués, le Miniſtre de la guerre pût rejetter tous ces mauvais ſuccès ſur les retardemens de la Marine, en diſant au Roi, » Sire, » j'ai fait ce qui dépendoit de moi, les » troupes avec les Généraux ont été em» barqués, & j'ai ponctuellement exé» cuté les Ordres de Votre Majeſté, ſi » le projet n'a pas reuſſi, on n'en doit » attribuer la faute qu'au retardement » des Matelots.

Pour épargner ce reproche à Monſieur de Pontchartrain, dont j'avois encore les intérêts à cœur, quoique j'euſſe à me plaindre de lui, j'allai chez le Comte de Gacé, à qui je remontrai,

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
DONACIÓN DEL EXCMO.
SR. D. J. F. CANALEJO
1894
MADRID

Digitized by Google

1708. combien il étoit peu convenable de faire embarquer le Roi, le vent & la marée étant contraires. Il ne fit pas grand cas de mes remontrances ; j'eus beau lui alléguer tous les risques où cette fausse démarche alloit exposer toute l'armée, il ne rabattit mes raisons que par des discours vagues & qui n'avoient rien de solide.

Alors indigné de ne recevoir que des réponses qui ne signifioient rien, je m'impatientai tout de bon, & haussant le ton : *Monsieur*, lui dis-je, *vous voulez faire embarquer le Roi d'Angleterre avant le tems ; prenez bien garde à ce que vous faites : mais soyez bien persuadé que vous ne duperez ni la Marine ni moi. Le Roi ne doit s'embarquer que quand le vent & la marée seront favorables : si vous persistez, il me faudra obéir : mais faites-y bien attention ; je vous ferai tous noyer. Quant à moi, je ne risque rien, je sais nager, & je me tirerai bien d'affaire.*

Je hasardai cette menace, dans la pensée qu'elle pourroit intimider le Comte : mais l'envie de faire sa cour au Ministre, & plus que tout cela, la dignité de Maréchal de France, dont

il ne croyoit jamais être revêtu assez-tôt, rendirent tous mes efforts inutiles. Le Roi d'Angleterre, & tous les Officiers Généraux s'embarquerent, & il fallut mettre à la voile. 1708.

Je risquai tout, puisqu'on vouloit tout risquer : je fus forcé de mouiller au milieu des écueils. Dès la nuit même, un coup de vent mit toute l'armée en danger. Le Roi, tout jeune qu'il étoit, vit ce péril avec une fermeté, & un sang froid bien au dessus de son âge; mais sa suite eut belle peur.

Le Comte de Gacé, qui la veille avoit été proclamé dans mon Bord, Maréchal de France, sous le nom de Maréchal de MATIGNON, n'étoit pas moins effrayé que les Anglois. Ils étoient tous malades, tous vomissoient jusqu'aux larmes, & ils me pressoient avec instance de rentrer dans la rade.

J'avois trop de plaisir à les voir souffrir pour leur accorder ce qu'ils demandoient. *Je n'en ferai rien, leur disois-je, le vin est tiré, il faut le boire : patissez, souffrez tant qu'il vous plaira, j'en suis bien-aise, & je ne me laisserai point*

1708. *attendrir, vous l'avez voulu, de quoi vous plaignez-vous ?*

Trois de nos meilleurs vaiſſeaux furent ſur le point de périr ; ils rompirent leurs cables, & ne ſe ſauverent que par miracle. Deux jours après le vent devint favorable, nous remîmes à la voile, & le troiſieme jour, nous arrivâmes ſur les côtes d'Ecoſſe, à la vûe de terre. Nos Pilotes avoient fait erreur de ſix lieues ; ils ſe redreſſerent, & le vent & la marée étant devenus contraires, nous mouillâmes à l'entrée de la nuit devant la riviere d'*Edimbourg*, environ à trois lieues de terre.

Nous eûmes beau faire des ſignaux, allumer des feux, tirer des coups de canon, perſonne ne parut. Sur le minuit on vint m'avertir qu'on avoit tiré cinq coups de canon du côté du Sud. J'avois toujours couché habillé depuis le départ : je me levai à la hâte, & je compris que ces cinq coups de canon ne pouvoient être qu'un ſignal des ennemis qui avoient ſuivi la flotte.

Je ne me trompai point dans ma conjecture : dès le point du jour nous découvrîmes la flotte Angloiſe, mouil-

lée

lée à quatre lieues de nous. Cette vûe ne me fit pas plaisir. Nous étions enfoncés dans une espece de Golfe, enforte que j'avois un Cap à doubler pour gagner le large. 1708.

Je vis bien que je ne me tirerois jamais de ce mauvais pas si je n'usois d'adresse; je fis sur le champ mettre à la voile, & j'arrivai sur les ennemis comme si j'avois voulu les attaquer. Ils étoient sous voiles; en me voyant manœuvrer, ils se mirent en bataille, comptant que j'allois à eux, ce qui leur fit perdre beaucoup de chemin. Je profitai de leur peu de vigilance, & ayant mis le signal afin que l'armée fît force de voile pour me suivre, je changeai de route, & je ne songeai plus qu'à me sauver.

Tandis que je travaillois ainsi à dégager la flotte, les Anglois qui étoient dans mon bord, commencerent à murmurer, ils me reprocherent ouvertement que je fuyois mal à propos, & que les vaisseaux que nous avions vûs, n'étoient qu'une flotte Danoise qui venoit toutes les années à *Edimbourg* pour y charger du charbon de pierre.

Il fallut faire cesser ces raisonnemens,

1708. & renvoyer à la découverte. Je détachai donc une fregate bonne voiliere, qui étoit auprès de moi. J'ordonnai à l'Officier d'approcher la flotte le plus près qu'il pourroit, de tirer deux coups de canon, de mettre en *Panne*, si c'étoit une flotte Marchande; & de tirer cinq coups de canons, en faisant force de voile pour me rejoindre, supposé que ce fût la flotte ennemie.

Cependant, pour ne point perdre de tems, j'allois toujours à toutes voiles pour achever de doubler le Cap, & gagner le large. Les ennemis me donnerent la chasse. Si je n'avois eu que des flutes selon le beau projet qui avoit été formé, tout étoit perdu sans ressource. Je ne sauvai l'armée que parceque n'ayant que des Corsaires qui alloient bien, & qui étoient espalmés de frais, nous eumes bientôt gagné beaucoup de chemin.

Un seul vaisseau des ennemis nous joignit. Il étoit venu sur nous à toutes voiles pourtant, enforte que pour l'éviter, j'avois été obligé de faire vent-arriere. Ce bâtiment qui sembloit n'en vouloir qu'au mien, (apparemment pour avoir l'honneur de combattre le Roi

d'Angleterre) commença à canoner avec le ſieur de Tourouvre qui étoit derriere. On ne ſauroit croire combien la vûe de ce vaiſſeau, quoiqu'il fût ſeul & détaché du reſte de l'armée ennemie, qui étoit à plus de quatre lieues de nous, allarma tout ce que j'avois d'Anglois dans mon bord. Ils ſe regardoient déja comme perdus. Leur terreur panique me réjouiſſoit beaucoup. 1708.

Tandis qu'ils étoient dans cette inquiétude, la fregate, que j'avois envoyée à la découverte, arriva. Elle rapporta qu'elle avoit compté trente-huit vaiſſeaux de guerre, parmi leſquels il y en avoit plus de dix à trois ponts. Alors prenant la parole, & m'adreſſant à » l'Officier : » Bon, vous vous mocquez, » lui dis je d'un ton railleur, vous n'a» vez vû que des Marchands, qui vien» nent toutes les années à Edimbourg, » pour y charger du charbon de pier» re.

Les Anglois, effrayés de plus en plus, s'adreſſerent au Roi, & lui propoſerent de s'embarquer ſur la fregate qui venoit de la découvete, & d'aller deſcendre à un Château ſitué ſur le bord

1708. de la mer appartenant à un Seigneur ; dont Sa Majeſté connoiſſoit les bonnes intentions.

Ce Prince me parla de la propoſition qu'on lui avoit faite. » Sire, lui répon- » dis-je, vous êtes en ſureté, & les en- » nemis ne peuvent plus rien contre » nous. Ce vaiſſeau qui nous pourſuit, » & qui allarme tous ces Meſſieurs, n'eſt » pas fort à craindre, & il ſeroit bien- » tôt enlevé, ſi Votre Majeſté n'étoit pas » à bord : mais je pourvoirai à tout, & » bientôt nous ne ſerons plus pourſuivis » de perſonne. »

Le Roi, ſatisfait de cette réponſe, témoigna n'en ſouhaiter pas davantage : mais les Anglois dont la frayeur augmentoit à meſure qu'ils voïoient approcher l'ennemi, firent de nouvelles inſtances : ils exagererent à ce Prince le péril où je le laiſſois, tellement que le Roi m'ayant demandé la chaloupe, pour paſſer ſur un autre bâtiment, comme on le lui avoit propoſé ; ſur ce que je lui repréſentai qu'il n'y avoit rien à riſquer pour ſa perſonne, me répondit qu'il ne vouloit point tant de raiſonnemens, & qu'il vouloit être obéi.

Digitized by Google

» Sire, lui repliquai-je, Votre Ma- 1708.
» jesté va avoir ce qu'elle souhaite. » J'ordonnai alors à mon maître Nocher de mettre la chaloupe en mer : mais en même tems je lui fis signe de la main de n'en rien faire. Et m'adressant au Roi : » Sire, lui dis je, je prie Votre Majes» té d'avoir la bonté de passer dans sa » chambre, j'ai quelque chose d'impor» tant à lui communiquer.

» De quoi s'agit il, me dit le Roi » quand nous fûmes entrés ? Sire, lui » dis-je, Votre Majesté ne doit pas dou» ter qu'ayant des ordres très-précis » pour la conservation de votre Person» ne, je ne fusse le premier à vous prier » de passer dans un autre bâtiment, si » je n'étois persuadé que vous ne risquez » rien dans celui ci. Mais je vous supplie » de prendre quelque confiance en moi, » & de rejetter tous les mauvais conseils » qu'on vous donne de tous côtés. J'aurai » l'œil à tout, & s'il faut que Votre Ma» jesté passe dans un autre bâtiment, je » me charge de venir vous le proposer, » quand il en sera tems. »

Le Roi, qui ne cédoit qu'avec peine à l'importunité de ses Anglois, demeura

1708. tranquille : mais les boulets de canon qu'on commençoit à entendre ſiffler, augmenterent ſi fort la timidité de tous ces poltrons, qu'ils revinrent à la charge, repréſentant à ce Prince le danger évident où ma témérité l'expoſoit ; & combien il y avoit à craindre qu'il ne pût pas s'en tirer, pour peu qu'il tardât davantage ; ils lui propoſerent encore d'aller deſcendre dans le Château, dont on lui avoit d'abord parlé, & lui firent ſi bien entendre qu'il ne lui reſtoit plus d'autre parti, que le Roi me dit qu'il vouloit la chalouppe dans le moment, & ſans replique.

Vif & impatient, comme je ſuis : » Sire, lui répondis-je, j'ai déja eu » l'honneur de répréſenter à votre Majeſ- » té que vous êtes ici en ſureté ; j'ai or- » dre du Roi mon Maître d'avoir ſoin de » votre perſonne, comme de la ſienne » propre ; & je ne conſentirai jamais que » Votre Majeſté ſorte d'ici, pour être » expoſée dans un Château, à la cam- » pagne, ſans ſecours, & où elle pour- » roit être livrée le lendemain à ſes en- » nemis.

» Je ſuis chargé de vous conſerver ;

» & ma tête répond de votre perſonne. 1708.
» Je vous prie de vous repoſer entiere-
» ment ſur moi, & de n'écouter perſon-
» ne autre. Tous ceux qui oſent vous
» donner d'autres conſeils que les miens,
» ſont des traîtres ou des poltrons. » Un Seigneur Anglois qui étoit auprès du Roi, prit la parole, & dit: » Sire, le
» Comte entend la mer mieux que nous;
» il répond ſur ſa tête de votre perſonne;
» il faut le croire.

Ma fermeté à ne vouloir pas débarquer le Roi, fit taire tous ces donneurs d'avis. Comme je vis que le vaiſſeau ennemi approchoit toujours avec l'avantage des voiles, je m'adreſſai au Roi. » Sire lui dis-je, il eſt évident main-
» tenant que ce vaiſſeau n'en veut qu'à
» nous, puiſqu'il laiſſe derriere lui plu-
» ſieurs autres bâtimnes qu'il pourroit
» attaquer. Je vais examiner s'il peut y
» avoir du riſque pour votre Majeſté.
» Juſqu'ici ce bâtiment eſt venu avec l'a-
» vantage des voiles: mais puiſque le voi-
» là maintenant orienté comme nous, une
» petite demi-heure en décidera. Si nous
» allons mieux que lui, il n'y a rien à
» craindre, & nous n'avons qu'à conti-
» nuer notre route; mais s'il eſt meilleur

1708. » voilier, votre Majesté passera dans cet-
» te fregate qui nous touche, & alors
» n'ayant rien plus à craindre pour vo-
» tre personne, j'irai aborder cet impor-
» tun, dont je vous rendrai certaine-
» ment bon compte, après une petite
» heure de combar. Je vais cependant
» faire mettre la chalouppe en mer, ayez
» la bonté de nommer par précaution,
» ceux qui doivent s'embarquer avec
» vous, afin qu'ils se tiennent prêts, s'il
» en est besoin.

Le Roi nomma son Confesseur, MILORD PERT, le Maréchal de Matignon, & MILORD MIDLETON. Je priai tous ces Messieurs de s'asseoir, encore un moment, en leur assurant que si Sa Majesté étoit obligée de sortir du bord, ce Navire Anglois ne leur donneroit pas d'inquiétude encore longtems.

A peine l'eus-je observé quelques momens, que je m'apperçus qu'il alloit très mal, & que j'avois déja gagné sur lui un espace considérable, J'en donnai la nouvelle au Roi. » Sire, lui dis-je, dans un
» moment ce navire nous quittera, &
» Votre Majesté ne sera pas obligée de
» débarquer. »

L'évenement justifia bientôt ce que j'avois dit de l'ennemi ; désespérant de nous joindre, il reprit ses *Amares*, alla couper le Chevalier de Nangis qui venoit après, & l'attaqua. Quand je me vis dégagé, j'envoyai quatre fregates des meilleures voilieres, & je leur ordonnai d'aller dire à tous les vaisseaux de la flotte, qu'à l'entrée de la nuit ils fissent force de voile, & qu'ils suivissent la route de l'*Est-Nord-Est*. J'entendis pendant la nuit tirer deux coups de canon, je ne sais contre qui ; & le lendemain je me trouvai hors de la vue des ennemis avec vingt vaisseaux de la flotte qui m'avoient suivi. 1708.

Le Roi assembla dès le matin un grand Conseil de guerre, dans lequel, après avoir bien tout examiné, il fut résolu, qu'ayant été découverts par les ennemis, ils ne manqueroient pas de suivre la flotte par-tout, & que n'ayant aucun port en Ecosse pour y être reçus, nous regagnerions la France, puisqu'il ne nous restoit plus d'autre ressource. Nous fimes donc route pour Dunkerque, où malgré les vents contraires, nous arrivâmes trois semaines après en être partis.

1708. J'appris en débarquant que le Chevalier de Nangis avoit été pris. Cette nouvelle m'étonna, car il avoit le meilleur Vaisseau de l'armée. Comme il étoit jeune, il manquoit d'expérience; il ne prit pas toutes les précautions nécessaires pour se sauver, & se prépara à combattre, au lieu de faire force de voiles; je suis persuadé que ce petit contre-tems ne lui a pas été inutile dans la suite, & que brave comme il étoit, & de bonne race, il a su mettre à profit un malheur qu'on ne doit pas tout-à-fait nommer tel, quand il ne sert à ceux à qui il arrive, qu'à les rendre plus circonspects.

Pendant la route, Milords Pert & Midelton m'apprirent que j'avois des parens en Ecosse, qu'on appelloit MILORDS FORBEC, fort riches, de très bonne condition, & très bien intentionnés pour le Roi Jacques. Ils me dirent encore qu'ils leur avoient oüi dire plusieurs fois qu'ils avoient des parens en France.

J'appris encore en arrivant qu'un vaisseau de ma flotte s'étant trouvé la nuit au milieu des ennemis, le Capitaine avoit si bien manœuvré, qu'il

Digitized by Google

avoit passé par derriere eux, & qu'il étoit arrivé à Dunkerque trois jours après; que ce Capitaine avoit donné avis à la Cour de la maniere dont il s'étoit sauvé, & que les ennemis avec quarante vaisseaux suivoient le reste de la flotte. Je sus dans la suite que le Ministre rendant compte au Roi de cette nouvelle, lui avoit dit; » Sire, le Comte » de Forbin se sauvera avec toute la flot» te; car il n'a avec lui que des vaisseaux » Corsaires & bons voiliers. 1708.

Après avoir désarmé tous mes bâtimens, le projet de descente ayant échoué, je songeois à un nouvel armement pour aller continuer mes courses, comme les campagnes précédentes, lorsque j'en fus empêché par un incident que j'avois prévu : mais qu'il ne fut pas tout-à-fait en mon pouvoir de détourner, & dont je fus enfin la victime.

J'ai déja dit que les Ministres de la Guerre & de la Marine étoient fort brouillés. Ils eurent de grandes discussions devant le Roi, au sujet de l'expédition d'Ecosse, dont ils attribuoient le peu de succès, l'un à la négligence

1708. de la Marine, & l'autre au retardement des soldats, qui devoient être embarqués.

Sur quoi, s'il faut dire mon sentiment, il me semble qu'ils avoient tort tous deux de s'entre-accuser comme ils faisoient, & qu'ils ne devoient être blâmés ni l'un ni l'autre, puisque quand les Matelots qui retarderent de deux jours l'embarquement, seroient arrivés à point nommé, la maladie du Roi d'Angleterre & les vents contraires qui firent différer le départ, ne nous auroient pas moins retenus : mais je le répete, ces Messieurs étoient brouillés, & ils vouloient se nuire.

Monsieur de Chamillard faisoit valoir son exactitude à faire partir les Troupes, & se défendoit sur ce que le Comte de Forbin & les deux Intendans de Marine, l'un du Port, & l'autre de l'embarquement, avoient été trouver le Maréchal de Matignon, pour le prier de faire arrêter les troupes à Saint Omer, en lui représentant que si les soldats venoient à Dunkerque, avant que l'on fût en état de les embarquer, les ennemis déja inquiets sur l'armement de trente

vaisseaux, ne manqueroient pas de prendre des mesures pour faire échouer l'entreprise de la Cour. 1708.

Le Ministre de la Marine repliquoit en niant tous ces faits, & prétendoit que le retardement n'avoit eu lieu que parceque les troupes étoient restées mal-à-propos à Saint Omer.

Pour éclaircir ce point, sur lequel rouloit toute la difficulté, le Ministre de la guerre écrivit au Maréchal de Matignon, d'exiger du Comte de Forbin & des Intendans, un Certificat, par lequel il constât qu'ils étoient venus le prier de faire arrêter les troupes à Saint Omer, jusqu'à ce que les matelots qu'on attendoit fussent arrivés.

Monsieur de Pontchartrain, informé de cette démarche de Monsieur de Chamillard, m'écrivit, & écrivit aux Intendans de nous garder bien de donner le Certificat qu'on devoit nous demander. Je ne faisois que de recevoir les Lettres du Ministre, lorsque Monsieur de Matignon m'envoya chercher, & me déclarant les intentions de M. de Chamillard, voulut m'obliger sur l'heure à lui accorder ce qu'il souhaiteroit.

» Monsieur, lui dis-je, il est vrai »

1708. » que j'ai été vous prier de retarder l'ar-
» rivée des troupes : mais je n'étois pas
» seul ; les deux Intendans étoient avec
» moi. Je vais les trouver, & nous con-
» certerons ensemble les moyens de vous
» donner satisfaction. » J'allai les trouver en effet, & je leur fis savoir les prétentions du Maréchal. Nous reconnûmes qu'il étoit fondé à demander le certificat : mais le Ministre nous ayant défendu de le donner, nous nous trouvâmes d'abord assez embarrassés sur le parti que nous avions à prendre.

Toutefois les Intendans furent bientôt déterminés ; & ayant pesé les conséquences de ce qu'on exigeoit d'eux, ils me déclarerent nettement qu'il en arriveroit ce qu'il pourroit : mais que de leur part ils obéiroient au Ministre de la Marine, & qu'ils n'accorderoient rien au préjudice de ses Ordres ; qu'il étoit leur Maître, & qu'ils ne vouloient pas perdre leur fortune en lui désobéissant : que pour moi je pouvois prendre telles mesures que je jugerois à propos : qu'étant par mon emploi, dans une situation bien différente de la leur, je trouverois facilement les moyens de me tirer d'embarras.

Digitized by Google

Le Maréchal, impatient de ne recevoir aucune réponſe, m'envoïa prendre de nouveau, & quoique naturellement fort doux; » où eſt donc, me dit-il, » tout en colere, à meſure qu'il me vit » paroître, le Certificat que je vous ai » demandé? Monſieur, lui dis-je, les » deux Intendans ne veulent abſolument » pas le ſigner: j'ai fait tout ce que j'ai » pû pour les réſoudre à vous donner » cette ſatisfaction: mais il n'y a pas eu » moyen de leur faire entendre raiſon. 1708.

» Je ſaurai bien les faire obéir, me » repliqua-t'il, quoique dans le fond je » m'embarraſſe aſſez peu d'un Certificat » de leur part. C'eſt le vôtre que je de- » mande principalement. Monſieur, lui » repartis-je, que pouvez-vous donc fai- » re du mien, & quel cas en fera la Cour, » quand il y paroîtra ſeul? On n'y aura » que bien peu d'égard.

» Vous vous trompez, repartit le Ma- » réchal, & la Cour s'en rapportera bien » plutôt au témoignage d'un homme de » votre ſorte, qu'à tout ce que les Inten- » dans pourroient atteſter. On ſait aſſez » que ces ſortes de gens, qui n'ont ni » courage ni honneur, & qui ne ſervent » le Roi que dans la vue de s'enrichir,

1708. » ne méritent pas trop qu'on faſſe atten-
» tion à ce qui vient de leur part. Enco-
» re un coup, c'eſt votre témoignage
» que je ſouhaite, il me ſuffit, & je ne
» fais nul cas des autres.

Je ſentois trop les conſéquences de la démarche où l'on vouloit m'engager, pour ne reculer pas autant qu'il me ſeroit poſſible. » Monſieur, lui répondis-
» je, je vous prie de me preſſer un peu
» moins, & de faire attention à ce que
» je vais avoir l'honneur de vous dire.
» Vous êtes au comble de l'élévation;
» & la dignité dont le Roi vous a ho-
» noré depuis peu, ne vous laiſſe plus
» rien ni à deſirer, ni à craindre. Il
» n'en eſt pas de même de moi. Je
» ne ſuis qu'un Gentilhomme qui ſers
» depuis très-long-tems, & qui ai tou-
» jours travaillé pour mon avancement.
» Vous comprenez, ſans doute, aſſez
» ce que je veux dire : j'ai des rai-
» ſons très fortes pour refuſer le Certi-
» ficat que vous ſouhaitez; je vous de-
» mande en grace de ne l'exiger pas de
» moi.

» Je ne veux rien entendre, repli-
» qua le Maréchal; je veux le Certi-
» ficat, & ſi vous ne me le donnez, tout

» à l'heure, je vais vous faire arrêter 1708.

Cette menace me fit faire dans l'inſtant bien des réflexions inquiétantes ; car outre qu'il me parut que le Maréchal le prenoit ſur un ton bien haut, & qu'il auroit dû ménager un peu plus un vieil Officier, pour qui il me ſembloit qu'il n'avoit pas tout-à-fait aſſez d'égard ; je compris tout l'éclat que mon empriſonnement alloit produire dans le monde, ſuppoſé que le Maréchal voulût en effet me pouſſer à bout.

Je vis encore que je ne pouvois être conduit à la Cour, ſans que le Miniſtre en reçut bien du déſagrément, & que le Roi, qui n'auroit pas manqué de pénétrer les motifs de mon refus, & à qui j'aurois même été forcé de les avouer, s'il m'avoit interrogé ſur ce ſujet, auroit certainement trouvé mauvaiſes les défenſes du Miniſtre, & lui en auroit fait des reproches. Pour lui épargner ce chagrin, je répondis au Maréchal que je le priois de me donner du tems pour faire mes réflexions, & que je viendrois lui répondre dans deux heures.

Je fus ſur-le-champ conférer encore

1708. avec les deux Intendans. Nous examinâmes de nouveau, autant qu'il nous fut poſſible, tous les inconvéniens qu'il pouvoit y avoir à accorder, ou à refuſer ce qu'on ſouhaitoit de moi; & après avoir bien tout peſé, il nous parut que ce qu'il y avoit de mieux à faire, étoit de donner ſatisfaction au Maréchal.

Nous arrêtâmes encore que j'écrirois au Miniſtre, que je lui marquerois en détail les violences qui m'avoient été faites, les dernieres menaces du Maréchal de Matignon, & les raiſons ſur leſquelles j'avois cru, nonobſtant ſes ordres, devoir donner ce malheureux certificat: là-deſſus je ſignai.

Le Miniſtre irrité de ce que je venois de faire, me répondit ſéchement que j'étois inexcuſable d'avoir paſſé outre; que j'aurois dû me conformer à ſes intentions: mais que puiſque j'avois été bien-aiſe de me conduire ſelon mes vues particulieres au préjudice des ordres que j'avois reçus, je pouvois être aſſuré qu'il s'en ſouviendroit, & que mes affaires n'en ſeroient pas plus avancées à l'avenir.

Je compris, en liſant cette Lettre,

Digitized by Google

route la faute que j'avois faite ; car après tout, le Miniſtre avoit raiſon, & c'étoit à moi à obéir, ſans m'embarraſſer des ſuites. Je remarquerai encore ici en paſſant, que je ne fis rien qui vaille, lorſqu'avec les deux Intendans j'allai prier le Comte de Gacé de retenir les troupes à Saint Omer, juſqu'à l'arrivée des matelots. A la verité mes intentions étoient bonnes, puiſque je n'avois d'autres vues que d'aſſurer la réuſſite du projet de la Cour : mais je devois faire attention aux conſéquences fâcheuſes que cette démarche pouvoit avoir. 1708.

Que ceux donc qui voudront à l'avenir faire leur chemin dans le ſervice, s'attachent invariablement à ces deux maximes : premierement, de ne ſe mêler jamais que de ce qui eſt de leur emploi, & en ſecond lieu d'obéir aveuglément aux ordres qu'ils ont reçus, quelque oppoſés qu'ils paroiſſent à leur ſens particulier, puiſqu'on doit toujours ſuppoſer que les Miniſtres ont des vues ſupérieures, qu'il n'eſt jamais permis d'approfondir.

L'expérience que j'ai faite ſur ce ſujet, doit ſervir de preuve de ce que j'avance à quiconque lira ces Mémoires.

Digitized by Google

1708. Depuis qu'avec les meilleures intentions du monde, je m'aviſai de contrevenir aux ordres qu'on m'avoit donnés, le Miniſtre ne me le pardonna plus, je le trouvai toujours oppoſé à mes intérêts, & il affecta de me mortifier toutes les fois qu'il en eut occaſion.

Cette conduite fut cauſe que j'abandonnai le ſervice, d'abord après que la paix fut conclue. J'avoue que j'ai bien plus à me louer, en ce point, de la Providence qu'à m'en plaindre, puiſque ma retraite, en me rendant le repos, m'a guéri de toutes mes bleſſures, & m'a donné le moyen de rétablir ma ſanté, que mes longs ſervices, joints à des fatigues incroyables avoient ruinée. Mais ſi j'avois été bien-aiſe de continuer à ſervir, il auroit fallu me réſoudre à avaler bien des couleuvres, & tout cela, pour n'avoir pas obéi à la lettre. Après cette courte réflexion que j'ai jugée néceſſaire, je reviens à ma narration.

Pour m'indemniſer de la dépenſe que j'avois été obligé de faire à l'occaſion du paſſage du Roi d'Angleterre, le Roi me fit donner mille livres de gratification, & une penſion de mille écus ſur le Tréſor Royal. Je ne prétends point ici exa-

Digitized by Google

gérer : mais je puis dire avec vérité que cette commiſſion me couta plus de quarante mille livres. Il n'y aura pas de quoi en être ſurpris, lorſqu'on fera attention qu'il me falloit donner à manger à un Roi, à un Maréchal de France, à des Milords, à une ſuite nombreuſe de Seigneurs du premier ordre, & à des Officiers Généraux ; qu'il m'avoit fallu embarquer plus de quatre vingts domeſtiques de tout état ; que j'avois tous les jours dans mon vaiſſeau, la table du Roi de douze couverts magnifiquement ſervie, trois autres tables de quinze couverts chacune, & la mienne de dix ; le tout ſervi d'une maniere aſſez propre, & convenable aux perſonnes pour qui elles étoient préparées. 1708.

Cependant comme il pourroit paroître difficile à croire qu'on pût dans un vaiſſeau où il n'y a que deux cuiſines, une pour le Capitaine, & une autre pour l'équipage, fournir à tant de tables, voici l'ordre qu'on tenoit.

On mettoit dans une grande chaudiere du bœuf, du mouton & de la volaille, d'où l'on tiroit ſuffiſamment du bouillon pour les ſoupes. J'avois em-

1708. barqué un grand nombre de petits foyers & des potagers, où l'on dreſſoit les ragoûts. L'équipage dînoit à dix heures & l'on ſervoit en même-tems une table de quinze couverts; à onze heures on ſervoit les deux autres, qui étoient encore de quinze couverts, & les viandes ſe rotiſſoient dans les deux cuiſines. A midi étoit ſervie la table du Roi, & un moment après la mienne, qui n'étoit pas la plus mauvaiſe de toutes.

J'avois embarqué quatre cuiſiniers, bon nombre d'aides de cuiſine, & des Officiers pour dreſſer les fruits. Tous ces gens travailloient preſque ſans interruption, & étoient aidés eux mêmes dans leur emploi, par les matelots qui y travailloient une bonne partie du tems.

Le voyage ne fut que de trois ſemaines. La table du Roi fut toujours ſervie avec des perdrix & des faiſans. J'avois eû ſoin d'en embarquer une bonne quantité, auſſi-bien que de tout ce qui pouvoit contribuer à la bonne chere, & à la délicateſſe des repas.

Quand les ennemis nous chaſſerent, on me preſſa fort de jetter en mer bœufs, moutons, veaux, & tout ce qui embar-

Digitized by Google

taſſoit le plus, je ne fus nullement de cet avis, & je répondois à tous ceux qui me donnoient ces conſeils, que nous aurions toujours du tems de reſte pour nous défaire de nos proviſions, & qu'on n'en venoit là qu'à la derniere extrémité. Je n'eus pas tort de ne pas déférer à ce beau conſeil ; elles nous ſervirent à faire bonne chere, & ſans leur ſecours, nous aurions été réduits à manger du lard. 1708.

La flotte étant débarquée, je comptois de me remettre en mer avec mon Eſcadre. Les cinq vaiſſeaux de guerre qui m'avoient ſervi pour la deſcente d'Ecoſſe, étoient en état de mettre à la voile : mais ils ne ſuffiſoient pas, & l'Intendant ayant négligé de faire carener les bâtimens qui me manquoient, il fallut perdre bien du tems pour les mettre en état de ſervir.

Dans cet intervale, les ennemis avec quarante vaiſſeaux de guerre vinrent bloquer Dunkerque. Mes vaiſſeaux étoient trop gros pour paſſer ſur les bancs de ſable qui forment la rade : cependant en ne prenant pas ce parti, il falloit ou demeurer dans le Port, ou ſortir en plein par les paſſes, à la vue

1708. des ennemis qui m'auroient accablé par le nombre.

Il n'y avoit pas d'apparence de risquer ce coup, ainsi je me vis forcé de consumer mes vivres dans la rade, ce qui me fit beaucoup de peine. J'écrivis plusieurs fois au Ministre, pour en recevoir un ordre de hasarder la sortie: mais il ne voulut jamais y consentir, me déclarant qu'il remettoit à ma prudence d'en user de la maniere qu'il conviendroit. Pour moi, le danger me parut trop évident, & je ne voulus jamais me charger d'un évenement de cette importance.

Comme la saison étoit déja fort avancée, voyant qu'il ne pouvoit plus y avoir lieu à exécuter rien de tant soit peu considérable, je désarmai, & les ennemis se retirerent. Monsieur de Pontchartrain informé du désarmement voulut qu'on armât de nouveau les cinq gros vaisseaux que j'avois, & qu'ils allassent croiser pendant l'hiver: il m'écrivit qu'il m'en donnoit le commandement, avec pouvoir de le céder, supposé que je n'en vouluſſe point, à tel autre Capitaine de mon Escadre que j'en jugerois le plus capable.

J'écrivis

J'écrivis au Miniſtre, que je le priois de faire attention que ces ſortes de courſes en hiver ne pouvoient qu'être très périlleuſes & de nul profit : que les nuits étant fort longues, la ſaiſon dure, & les mers ſujettes à bien des tourmentes, il n'y avoit aucun moyen de rien faire ; qu'il étoit impoſſible que les cinq vaiſſeaux demeuraſſent long-tems unis ; que pour ſe rejoindre, il faudroit donner des rendez-vous, que la meilleure partie du tems ſe paſſeroit en jonction ; qu'en un mot, des courſes dans cette ſaiſon ne pouvoient être propres que pour un vaiſſeau, ou deux, tout au plus, qui en ſe tenant ſur des parages, pouvoient faire quelques priſes par haſard. 1708.

Le Miniſtre ne goûta pas mes raiſons, & perſiſta à vouloir que l'armement ſe fît. Je m'excuſai d'en prendre le commandement, que je fis donner à Monſieur de Tourouvre. Tout ce que j'avois prévu arriva : l'Eſcadre ſortit, elle eut tout à ſouffrir des mauvais tems ; & après avoir été pluſieurs fois ſéparée & réunie, elle retourna à Dunkerque, ſans avoir fait la moindre priſe, & aprés avoir dépenſé au Roi de groſſes ſommes.

1708. Pour moi je vivois dans l'inaction ; & je passai quelque tems dans cet état, lorsque revenant sur la situation des affaires de l'Europe, & sur les moyens de rendre service au Roi, j'imaginai un projet, qui auroit pû donner bien de l'embarras aux Anglois, si des raisons particulieres n'en eussent empêché l'exécution. Les Alliés faisoient pour lors le Siége de l'Isle, & avoient réuni toutes leurs forces contre cette place ; c'est ce qui avoit donné lieu à ce que j'avois projetté ; voici comme j'en écrivis au Ministre.

Après lui avoir dit que les gens oisifs étoient sujets à songer creux, & que ce que je lui envoyois n'étoit peut-être que l'effet d'une imagination qui prend plaisir à s'égarer. » Toutes les forces des » ennemis, poursuivois-je, sont em- » ployées au Siége de l'Isle, sans qu'il » soit resté aucun soldat en Angleterre, » que quelques malheureuses milices, sur » lesquelles on ne sauroit faire fonds.

» L'Armée du Roi est à portée de » la Marine, & en état d'être embar- » quée dans très-peu de tems. Si la » Cour vouloit faire passer trente mille

» hommes en Angleterre, je m'engage- 1708.
» rois à faciliter ce passage dans six, dou-
» ze, & dix heures.

Vous n'ignorez pas que ce Royau-
» me est plein de division, & qu'une
» bonne partie des peuples se déclare-
» roit pour les François. Nos trente
» mille hommes marchant droit à Lon-
» dres, le prendront infailliblement. Il
» est aisé de comprendre que la prise de
» cette Capitale causeroit une étrange
» révolution dans le Royaume; que
» pour peu que les ennemis tardassent
» à y envoyer du secours, nos troupes
» seroient en état d'y faire bien du pro-
» grés; que quelque diligence qu'on ap-
» portât, pour faire avancer les secours,
» les ennemis ayant à faire bien du che-
» min par mer & par terre, il seroit dif-
» ficile que nous ne leur eussions pas dé-
» ja fait beaucoup de mal avant leur ar-
» rivée: mais que tout au moins, quand
» nous n'y gagnerions rien autre, les An-
» glois seroient obligés, pour secourir
» leur propre pays, d'abandonner le sié-
» ge de l'Isle.

Le Ministre me répondit que la Cour approuvoit fort mon projet; qu'à la vérité la situation présente des affaires

1708. ne permettoit pas de l'exécuter : mais que je lui avois fait plaisir de lui faire part de mes vues, & qu'il me prioit de continuer à les lui communiquer.

Ce fut à-peu-près dans ce tems-là, que je reçus un ordre de Monseigneur LE DUC DE BOURGOGNE, pour faire marcher les troupes de la Marine dont on vouloit se servir à l'attaque de l'*Effingue*, poste important sur le Canal de *Bruges* à *Nieuport*, & qui sert à couvrir *Ostende*. Je n'avois qu'un seul bataillon de marine, je priai le Chevalier de Langeron de vouloir joindre son bataillon au mien ; il y consentit ; je le fis recevoir Colonel, & nous marchâmes à Nieuport, où en qualité d'Officier Général, j'allai avec les troupes faire des coupures, pour inonder le pays, & je postai des Gardes à la vue des ennemis.

J'avois fait sans aucune difficulté, pendant quelques jours, toutes les fonctions de mon emploi, lorsqu'un Officier de terre, qui n'étoit que simple Brigadier, s'avisa de me disputer le Commandement. Monsieur le Duc de VENDÔME qui étoit de l'autre côté de l'Effingue, informé de ce démêlé, qui au-

roit peut-être eû des ſuites, me fit l'hon- 1708.
neur de m'écrire.

Il me marquoit qu'à la verité j'étois Officier Général de Marine : mais que n'ayant point de lettre de ſervice pour commander ſur terre, je ſerois tous les jours expoſé à ces ſortes de diſcuſſion, qu'il étoit charmé de la bonne volonté que je témoignois pour le ſervice du Roi; qu'il en informeroit Sa Majeſté en tems & lieu : mais qu'afin que rien n'arrêtât le ſiége, il me prioit de remettre le Commandement des troupes au Chevalier de Langeron.

J'obéis ſans peine à un ordre ſi reſpectable. Le Chevalier, à la tête de la marine, rendit des ſervices très importans, & ſe diſtingua beaucoup. Les troupes de mer firent des merveilles ſous ſes ordres : elles monterent les premieres à l'aſſaut, & ne contribuerent pas peu à la priſe de la place. Lorſqu'elle fut emportée, nous ramenâmes les troupes à Dunkerque, d'où je partis pour me rendre à la Cour.

Je fus me préſenter au Roi, & delà au Miniſtre, qui me reçut aſſez froidement, & je ne m'attendois pas à un accueil plus favorable. Quelques jours

1708. après il me fit appeller. Il n'y avoit plus de fonds dans la Marine pour aucun armement ; la dépense qu'on venoit de faire pour le passage du Roi d'Angleterre, & pour l'armement de l'Escadre pendant l'hiver, avoit consumé tout le produit des prises que j'avois faite la campagne précédente.

C'étoit pour me parler de cet épuisement des finances, que le Ministre avoit souhaité de me voir. Il me proposa de chercher moi-même des particuliers pour faire des fonds, qu'on employeroit à armer l'Escadre de Dunkerque. Je lui promis de faire mon possible pour y réussir.

Il ne m'auroit pas été bien difficile d'en venir à bout ; mais je n'avois garde de m'en mêler. Il m'auroit fait trop de peine d'engager bien d'honnêtes gens qui avoient une pleine confiance en moi, à de grands frais dont il étoit à craindre qu'ils ne perdissent les avances ; car il est certain que le Ministre n'auroit employé l'Escadre que pour le service du Roi, & nullement au profit de ceux qui auroient prêté leur argent.

Quelques jours après, il me deman-

dasi j'avois trouvé de quoi faire l'ar- 1708.
mement dont il m'avoit parlé. Je répondis que je n'avois trouvé perſonne, qui fût aſſez riche, ou qui eût aſſez de bonne volonté. J'ajoutai en même-tems que c'étoit à lui, qui avoit un crédit infini, à trouver des Armateurs; qu'il le pouvoit plus facilement que tout autre, qu'il n'avoit qu'à s'adreſſer aux Gens d'affaires, & aux Partiſans, qui avoient tout l'argent du Royaume, & qui avoient aſſez gagné avec le Roi, pour ne devoir pas ſe faire une peine d'une avance qui n'étoit pas grand choſe pour eux.

Notre converſation n'alla pas plus loin ce jour-là : mais le lendemain la Cour étant à *Marli*, il m'envoya chercher de nouveau ; je trouvai chez lui le Baillif de Langeron, nous dinâmes tous trois enſemble. Après le repas il nous parla long-tems ſur l'armement de Dunkerque ; & il affecta de nous redire pluſieurs fois que nous devions nous employer à chercher des Armateurs pour mettre l'Eſcadre de Dunkerque en mer.

Comme j'inſiſtois ſur l'impoſſibilité où nous étions de trouver ce qu'il fou-

1708. haitoit, soit par rapport à la rareté de l'argent, soit par rapport au peu de confiance qu'on prenoit en nous. » Je sais » bien, me dit-il, que vous trouvez des » difficultés par-tout, & ce n'est pas » d'aujourd'hui que vous avez refusé » d'entrer dans mes vues. Je vous les » ai communiquées autrefois dans une » affaire d'une assez grande conséquen- » ce : mais quoique je vous eusse parlé » assez clairement, vous n'y voulûtes » jamais rien entendre, & vous ne lais- » sâtes pas d'agir, comme si je ne vous » avois rien dit. »

Je vis fort bien où ce reproche tendoit; je fis semblant de n'y rien comprendre, & je m'excusai, en disant que je m'étois toujours conformé à mes instructions. » Le Ministre me repliqua : » vos instructions ont toujours été con- » çues, comme il convenoit; mais je » vous avois fait assez entendre dans nos » conversations particulieres, ce que je » souhaitois de vous.

» Il est vrai, Monsieur, lui repartis- » je, & je vous avois parfaitement enten- » du, puisqu'il faut l'avouer : mais je » n'avois garde de me charger de » pareilles commissions. Ce n'est pas

» d'aujourd'hui

» aujourd'hui que je ſais, que quand on 1708.
» veut qu'un ſujet zélé pour le ſervice
» de ſon maitre, exécute quelque choſe
» d'important, il faut lui en donner l'or-
» dre par écrit, & lui mettre entre les
» mains de quoi juſtifier ſa conduite,
» quand il aura obéi.

» La derniere avanture qui m'eſt ar-
» rivée au ſujet du Roi de Dannemarck,
» m'a appris quel auroit été le ſuccès de
» celle dont vous me parlez. Vous m'a-
» viez dit de vive voix, au ſujet de cette
» premiere, que ſi je trouvois quelque
» bon coup à faire dans les ports de
» Dannemarck, contre les ennemis du
» Roi, je ne devois pas les manquer.
» En conſéquence de cette parole, qui
» valoit un ordre, je brûlai vingt-cinq
» bâtimens Hollandois que j'avois trou-
» vés aux approches, & dans la Baie de
» l'Iſle de Wardhouis. Le Roi de Dan-
» nemarck fait des plaintes contre moi,
» ſon Ambaſſadeur requiert que je ſois
» puni, comme infracteur de la paix,
» & il ne demande rien moins que ma
» tête. Et quand je vous repreſente que
» je n'ai rien fait que ſuivant vos inten-
» tions, & que c'eſt à vous à me juſti-
» fier, vous me renvoyez froidement

1708. » chez Monsieur de Torcy, pour y ré-
» pondre comme un criminel. Heureux
» d'avoir pû trouver de moi-même quel-
» que ombre de raison pour colorer tel-
» lement quellement la conduite que j'a-
» vois tenue.

» Dequoi vous plaignez-vous, inter-
» rompit le Ministre, malgré les instan-
» ces de l'Ambassadeur, il ne vous est
» rien arrivé. J'en conviens, lui repli-
» quai-je : mais reconnoissez aussi que je
» ne me suis tiré d'affaire que parceque,
» ensuite des brouilleries secretes, &
» de la mésintelligence qu'il y avoit
» entre les deux Couronnes, on ne s'est
» pas trop embarrassé de donner satisfac-
» tion à ce Prince.

» Il n'en auroit pas été de même,
» si j'avois executé ce que j'avois par-
» faitement bien compris dans l'affaire
» dont vous me parlez. Il étoit imman-
» quable qu'on auroit fait des plaintes
» contre moi, je n'aurois pas eu affaire
» à des Puissances que vous eussiez cru
» ne devoir pas ménager : l'on m'au-
» roit fait mon procès, & n'ayant à al-
» leguer pour ma défense que des paro-
» les, qu'on oublie dans l'occasion, il
» m'en auroit coûté la tête ; ainsi quoi-

» que très innocent, j'aurois été la vic- 1709.
» time ſur laquelle l'on auroit tout fait
» retomber, & qu'on n'auroit pas man-
» qué d'immoler aux plaintes de ceux à
» qui ma conduite auroit été deſagréa-
» ble.

A ce mot, le Miniſtre ſe prit à rire, & plaiſanta aſſez long-tems ſur ma prévoyance, qui lui paroiſſoit, diſoit-il, hors de ſaiſon.

Au commencement de l'année mil ſept cent neuf, je fus envoyé à Dunkerque, pour y commander. Sur le bruit qui couroit que les ennemis devoient venir bombarder la Ville, & brûler les jettées, j'avois ordre de préparer des chaloupes & de petits canots pour traverſer leur projet; mais ce bruit fut faux, & perſonne ne parut.

Je retournai à la Cour, où je ſéjournai quelque tems. Il me faiſoit beaucoup de peine de retourner à Dunkerque; ma ſanté étoit fort altérée, & je ſouffrois extrêmement, tant de mes anciennes bleſſures, que de bien d'autres infirmités que j'avois contractées dans mes longs voïages, & dans tous les dangers que j'avois courus.

Je m'adreſſai au Miniſtre, à qui je

1709. représentai que n'y ayant plus d'armement dans ce port, il étoit inutile que j'y demeurasse plus long-tems, qu'un Enseigne suffisoit pour le service qu'il y avoit à faire; & qu'ainsi je le priois de me mettre dans le département de Toulon. Pour l'engager encore mieux à m'accorder ce que je souhaitois, je lui fis valoir mes maladies, qui demandoient que je m'approchasse de mon air natal, où je serois à portée de faire des remedes pour le rétablissement de ma santé, & pour me mettre en état d'aller encore au bout du monde, si le service du Roi le demandoit.

J'eus beau insister, presser, prier, le Ministre fut inflexible, il me refusa crument, & je n'en tirai d'autre réponse, sinon que ma présence étoit nécessaire à Dunkerque. Tout ce que je pus obtenir, se réduisit à un congé pour trois mois, pendant lesquels je pourrois aller regler quelques affaires que j'avois en Provence.

L'année d'après il me fallut retourner encore à Dunkerque pour y remplir les fonctions de Commandant dans le port. Le déclin de l'âge ne vient pas sans infirmités, les miennes augmenterent ex-

Digitized by Google

trêmement, & pluſieurs de mes plaies s'étoient rouvertes. Je fus obligé d'aller en Provence, où je mis entre les mains des Chirurgiens. J'écrivis de là au Miniſtre que je n'étois point en état de retourner à mon poſte; il le trouva mauvais, il voulut m'obliger de m'y rendre, & me menaça de me faire rayer des Etats de la Marine, ſi je n'obéiſſois promptement. 1710.

Je lui répondis qu'il étoit le maître de faire ce qu'il jugeroit à propos : mais que dans l'état où j'étois, il étoit abſolument impoſſible que je me miſſe en route. Je lui envoyai, ſur l'état & ſur la qualité de mes bleſſures, des atteſtations des Médecins & des Chirurgiens, ſignées par M. Arnoux, Intendant des Galeres. Il n'en tint nul compte, & perſiſta à vouloir être obéi.

Enfin, j'écrivis au Cardinal de Janſon, à qui je fis part de la ſituation où je me trouvois : cette Eminence parla au Miniſtre, & obtint qu'on me mettroit du département de Toulon. Je me rendis dans la Ville : mais je n'y fus pas plûtôt, que mes infirmités augmenterent conſidérablement. Je récrivis au Miniſtre, le priant de me permettre d'aller

Digitized by Google

1710. passer au moins quelque tems chez moi pour tâcher de me rétablir parfaitement, & de me mettre en état d'employer le reste de mes jours au service de Sa Majesté. On n'eut aucun égard à mes prieres, & je reçus un ordre précis de résider à Toulon.

Cette dureté, qui me perça le cœur, me fit prendre la résolution de me retirer entierement, d'autant mieux que je vis fort bien que la paix qui alloit être conclue avec l'Angleterre, supposé qu'elle ne le fût pas déja, ne laisseroit désormais que bien peu de chose à faire dans la marine.

J'écrivis donc, pour la derniere fois à M. de Pontchartrain, que mes maux augmentant de plus en plus, & que n'y voyant point d'autre remede que de me retirer entierement, je le priois de me faire obtenir de Sa Majesté un congé absolu. Ce Ministre, qui ne m'aimoit pas à beaucoup près, surtout depuis l'affaire du certificat, ne me marchanda pas; il m'envoya tout ce que je souhaitois, & il fit joindre, au congé que je lui avois demandé, une pension de quatre mille livres, outre celle de trois mille livres dont je jouissois depuis deux ans.

Digitized by Google

Je ne pouſſerai pas plus loin ces Mémoires. En conſéquence du congé que je venois de recevoir, je me retirai à l'âge d'environ cinquante-ſix ans, après quarante-quatre ans de ſervice, dans une maiſon de campagne que j'ai dans le voiſinage de Marſeille, où j'ai toujours demeuré depuis. 1710.

J'y reſpire un fort bon air, j'y paſſe dans une honnête abondance une vie douce & tranquille, uniquement occupé à ſervir Dieu, & à cultiver des amis, dont je préfere le commerce à tout ce que la fortune auroit pu me préſenter de plus brillant : j'emploie une partie de mon revenu au ſoulagemant des pauvres, & je tâche de remettre la paix dans les familles, ſoit en faiſant ceſſer les anciennes inimitiés, ſoit en terminant les procès de ceux qui veulent s'en rapporter à mon jugement.

Ce genre de vie paiſible m'a rendu ma premiere vigueur ; toutes mes incommodités ſe ſont entierement diſſipées ; & quoique dans un âge avancé, je jouis d'une ſanté preſqu'auſſi forte & auſſi robuſte que dans ma premiere jeuneſſe : auſſi, bien loin de me plaindre des dégoûts que j'ai reçus de la Cour,

Digitized by Google

1710. je reconnois de bonne foi qu'ils m'ont été bien plus profitables que nuisibles, puisque je leur dois un bonheur que je ne connoissois pas auparavant, & que je n'aurois peut-être goûté de ma vie.

Monsieur de Forbin est mort dans sa retraite en 1734.

Fin du second & dernier Tome.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google